This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

STANFORD UNIVERSITY
LIBRARY

THÉATRE EN VERS

ŒUVRES DE CATULLE MENDÈS

POÉSIE

Poésies . . . . . 2 vol.
Poésies nouvelles . . . . . 1 vol.
La Grive des Vignes . . . . . 1 vol.
Les Braises du Cendrier . . . . . 1 vol.

ROMANS

Le Roi Vierge . . . . . 1 vol.
L'Homme tout nu . . . . . 1 vol.
Méphistophéla . . . . . 1 vol.
Zo'har . . . . . 1 vol.
La Première Maîtresse . . . . . 1 vol.
Grande-Maguet . . . . . 1 vol.
La Femme-Enfant . . . . . 1 vol.
La Maison de la Vieille . . . . . 1 vol.
Rue des Filles-Dieu, 56 . . . . . 1 vol.
Gog . . . . . 2 vol.
Le Chercheur de Tares . . . . . 1 vol.
Les Mères ennemies . . . . . 1 vol.
Les Romans d'Innocence . . . . . 1 vol.
La Demoiselle en Or . . . . . 1 vol.
La Petite Impératrice . . . . . 1 vol.

NOUVELLES

Lesbia . . . . . 1 vol.
Le Confessionnal . . . . . 1 vol.
La Messe rose . . . . . 1 vol.
Arc-en-Ciel et Sourcil-Rouge . . . . . 1 vol.
Monstres parisiens . . . . . 1 vol.
Le Carnaval fleuri . . . . . 1 vol.

THÉATRE

Farces . . . . . 1 vol.
Médée . . . . . 1 vol.
Scarron . . . . . 1 vol.
Glatigny . . . . . 1 vol.
Sainte-Thérèse (la Vierge d'Avila) . . . . . 1 vol.
Théâtre en prose . . . . . 1 vol.

ÉTUDES

Richard Wagner . . . . . 1 vol.
Le Mouvement poétique français, de 1867 à 1900 . . . 1 vol.

CRITIQUE

L'Art au Théâtre . . . . . 3 vol.

Paris. — L. Maretheux, imprimeur, 1, rue Cassette. — 6160

ŒUVRES COMPLÈTES DE CATULLE MENDÈS

THÉATRE

EN VERS

LE ROMAN D'UNE NUIT
LA PART DU ROI — LA REINE FIAMMETTE
LES TRAITRES

ÉDITION DÉFINITIVE

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11
1908
Tous droits réservés.

LE ROMAN D'UNE NUIT

COMÉDIE EN UN ACTE

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE

Cette comédie parodique, brutale et fantasque, espèce de petit mélodrame bouffe, n'a pas été écrite pour le théâtre, et n'a jamais été représentée. Elle fut imprimée, en 1861, dans *La Revue Fantaisiste*. Les lecteurs qui seraient curieux de détails anecdotiques plus nombreux jetteront les yeux sur la lettre ci-contre publiée et qui précéda l'édition, à Bruxelles, du *Roman d'une Nuit*, en un petit livre devenu très rare.

A MADEMOISELLE DOUCÉ

ÉDITEUR

Mademoiselle et cher Éditeur,

Vous voulez publier *Le Roman d'une Nuit* dans un de ces petits livres exquis, chers aux bibliophiles, et que les eaux-fortes de Rops rendent si précieux?

J'y consens volontiers.

Oui, il me plaît qu'elle soit réimprimée, cette épouvantable comédie qui m'a valu jadis (oh! comme il y a longtemps, longtemps!) les rigueurs de la justice, et grâce à laquelle, à l'âge ingénu où il est si doux d'aller voir se déshabiller sous les branches les hamadryades de Meudon, j'ai passé un mois dans la morne prison de Sainte-Pélagie, sous la surveillance hargneuse d'un guichetier appelé Vert-de-Gris, en compagnie de cochers maraudeurs, de marchands de vin qui avaient mis de l'eau dans leur lait, de marchands de lait qui avaient mis de l'eau dans leur vin, et de jeunes voleurs de souliers. L'un de ceux-ci mangeait de la chandelle avec passion, avait soixante-quatre dents, et s'appelait Ratier. Qu'es-tu devenu, mon jeune et hideux compagnon de captivité? Je t'en ai longtemps voulu, parce que tu m'avais dérobé dans ma pistole un mouchoir de batiste dont les initiales brodées étaient mon unique et chère consolation. Pendant que je faisais mon chemin à ma façon, — il est des vocations diverses, — tu as persévéré, j'imagine, dans la carrière

du vol, tu as escaladé des murs, enfoncé des portes, vidé des tiroirs, des caisses, et des juges sévères t'ont sans doute envoyé à la Nouvelle-Calédonie ou dans quelque prison cellulaire. Je les approuve, à cause du mouchoir.

Mais si j'autorise la réimpression de ma comédie, ce n'est pas que je la juge bonne! Parfaitement absurde, voilà ce qu'elle est en effet; et peu originale, dans sa recherche de l'originalité. *Le Roman d'une Nuit*, c'est *Les Marrons du Feu*, avec la rime riche en plus, et le génie en moins; Alfred de Musset avait accroché au balcon l'échelle de corde par où j'ai grimpé jusqu'au boudoir de Bombinella, et mon Antonio a baisé sur les lèvres de cette folle fille la bouche de la Camargo. Une seule chose dans cette bouffonnerie mérite peut-être quelque estime : l'inquiétude de la forme; j'espère aussi que quelques lecteurs y reconnaîtront, dans le ton et dans l'allure des vers, cette « qualité » spéciale, presque indéfinissable, inhérente aux vers de ceux qui ne cesseront jamais d'en faire.

En somme, l'œuvre, parfois macabre, est frivole et médiocre.

Mais elle n'est pas coupable, et elle n'est pas dangereuse, non, non pas, non, mille fois non! A l'heure actuelle, quand je la relis, je me demande avec stupeur où diantre les juges d'autrefois ont pu trouver un prétexte pour m'envoyer tenir compagnie au jeune Ratier qui avait presque autant de dents que le dieu bleu Chrichna.

Non seulement vous pouvez éditer *Le Roman d'une Nuit*, Mademoiselle, mais vous pouvez le lire!

Pour ce qui est de moi, je ne parviendrai jamais à me repentir de l'avoir écrit.

Depuis quand, sacrebleu! n'est-il plus permis, lorsqu'on a dix-huit ans, et que le souper a été gai, et que les femmes ont été clémentes (il leur a suffi, pour être bonnes, de ne pas cacher leurs bras), depuis quand est-il défendu de se divertir après boire, en chantant de folles chansons? La joie, c'est de la vertu; la mousse du champagne ne tache pas les consciences. Oui, c'est vrai, j'ai promené dans les tripots, parmi les filles qu'on embrasse et les brocs que l'on vide, des

moines peu austères; j'ai fait bavarder des bouffons et chanter des étudiants; j'ai soulevé un peu les rideaux de l'alcôve où soupire un duo d'amour; dans le fantasque emportement d'une nuit de carnaval, j'ai mêlé les Pierrots avinés et les Arlequins ivres; le sang comme un vin plus rouge a coulé sur la neige; et peut-être quelques-uns de mes extravagants ivrognes a-t-il lâché, sans y prendre garde, quelque cynique parole. Où est le grand crime, s'il vous plaît? C'est l'ivrognerie de ces fous, et non l'auteur lui-même qui parle. D'ailleurs, épées de bois et blasphèmes pour rire. Est-ce que l'on croit à ces cadavres? Vous savez bien qu'après la farce jouée, ils vont se lever et rentrer dans la vie réelle; comme les comédiens au dernier acte de *L'Illusion comique*. Je voudrais que l'on me montrât un seul homme un peu intelligent, capable de prendre au sérieux ce cauchemar funambulesque. Hé! bon Dieu, n'entendez-vous pas que tous les vers de la Comédie chantent, comme l'épigraphe de la farce, sur l'air du *Carnaval de Venise:* tra la, la la, la la, la laire?

C'est pourquoi je vois sans peine la réimpression du *Roman d'une Nuit*. Le public sait que j'ai été condamné, je veux qu'il sache pourquoi. Il est inutile d'épargner un ridicule à des magistrats qui ont poursuivi Théophile Gautier, Gustave Flaubert, Charles Baudelaire, Barbey d'Aurevilly, Léon Cladel et Jean Richepin.

Et puis, malgré moi, je l'aime un peu, cette comédie impertinente, à cause du temps, du beau temps chimérique où elle a été écrite en quelques folles heures...

En ce temps-là, par une belle matinée de juin, — car cette fantasque histoire peut commencer comme un roman, — un être extraordinaire projetait d'interminables jambes sur l'un des grands chemins qui aboutissent à Paris. Si longue que fût la route, ces jambes, certes, en atteindraient le but! Maigre, plus maigre qu'à aucune époque, il n'a été donné à aucun homme de l'être, transparent même, si son étroite redingote, quoique amincie par l'usage, n'eût offert encore quelque apparence d'opacité, il allait, ses courts cheveux

dressés par le vent qui rebroussait sa course, sa narine de faune relevée comme si elle eût flairé quelque nymphe prochaine. Parfois, sans s'arrêter, il paraissait écouter le bruit que faisait sur les cailloux le clair ruisseau qui fuit, et souriait avec un air d'attendrissement délicieux. Aux petites hirondelles qui volent, il faisait des signes de menace amicale et arrachait, toujours courant, des touffes d'herbes fleuries. Aucun bagage, d'ailleurs. Quoi de plus gênant qu'un bagage? Une poche de sa redingote pourtant, — celle sous laquelle le cœur bat, — était renflée comme par quelque paquet. Il marchait toujours avec les allures rectangulaires du Matamore dessiné par Théophile Gautier. « Qu'avez-vous à déclarer? » lui demanda un employé de l'octroi. Le voyageur, fièrement, répondit : « Rien! »

Rien, en effet, voilà ce qu'avait Albert Glatigny.

D'où venait-il? Son père, un honnête gendarme, — de qui plus tard il parlait souvent des larmes pleins les yeux et la voix tremblante d'émotion, bien qu'il fît peu de vers sur les personnes de sa famille, — son père, un matin, ne le vit pas s'asseoir à la table patriarcale. Que voulez-vous? une troupe de comédiens vagabonds était passée par la bourgade, et Glatigny, qui avait quinze ans alors, s'était féru d'amour pour les cheveux roux de la soubrette. Son cœur, comme une mouche, s'était pris dans cette toile d'araignée en or. Mais il fallait gagner sa vie. « Vous serez souffleur », dit Zerbine. Elle lui expliqua ce que c'est que d'être souffleur; il ne comprit pas bien et répondit : « C'est convenu ». Il rencontra d'abord quelque difficulté dans l'exercice de la profession acceptée. Ce n'était pas qu'il ne sût pas souffler, c'était qu'il ne savait pas lire. Huit jours plus tard, il avait appris, en soufflant. Oui, c'est à force d'épeler les mornes phrases de M. Eugène Scribe ou de M. Anicet Bourgeois qu'il retint ses lettres, cet enfant qui plus tard devait égaler en délicatesse et en préciosité les plus subtils ouvriers du style! L'apprentissage fut amer. Mais du fond de sa niche il voyait flamboyer dans l'apothéose du gaz les cheveux dorés Zerbinette. D'ailleurs, un jour, chez quelque bouquiniste,

dans une ville où l'on coucha, il s'avisa d'acheter *Les Stalactites* de Théodore de Banville. Dès lors, il vécut ébloui! Un poète lui avait révélé la poésie; il voulut lire tous les poètes. Il ne s'est jamais rappelé comment il avait fait pour se procurer un Ronsard; il se le procura. L'ivresse devint irrémédiable et s'accrut de jour en jour, à mesure qu'il entrait plus intimement dans la connaissance des chefs-d'œuvre. Afin de lire Virgile, dont André Chénier lui avait parlé, il apprit le latin. Entre deux portants de coulisses, il étudiait gravement la grammaire de Lhomond! et un soir qu'il soufflait — car il soufflait toujours, regardant du coin de l'œil un livre chéri ouvert à côté de l'odieuse brochure, — une comédienne en représentation, au lieu de la phrase attendue: « Non, misérable, vous ne m'arracherez pas ma fille! » l'entendit murmurer : « *Nos patriam fugimus, nos dulcia linquimus arva!* »

Souffleur, comédien, toujours pauvre, jamais triste, combien de temps dura cette vie? quatre ou cinq années, je crois. Elle ne semblait pas près de s'interrompre, lorsqu'un jour, à Alençon, le vagabond rencontra l'éditeur Poulet-Malassis et Charles Asselineau, l'aimable et regretté bibliophile. « Il faut aller à Paris », lui dirent-ils, quand ils eurent lu ses premiers vers. « Fort bien, dit Glatigny, j'y vais »; et il partit, à pied.

Que venait-il faire dans la grand' ville? Eh! parbleu, la conquérir!

Alors — c'était vers le commencement de l'année 1861 — il y avait à Paris quatre poètes : Théophile Gautier, Leconte de Lisle, Charles Baudelaire, Théodore de Banville; car celui devant qui s'inclinent religieusement tous ceux qui pensent et qui rêvent, car le Père était « là-bas, dans l'île! »

Incontesté, paisible, heureux, Théophile Gautier régnait, regardant face à face la calme figure de Gœthe, et peu détourné des visions sereines par la nécessité du feuilleton et de la vaine critique.

Dans la hauteur de ses rêves, Leconte de Lisle, plus illustre que célèbre, s'isolait, n'interrogeant qu'Homère ou Hésiode évoqués sur la beauté de ses poèmes antiques.

Charles Baudelaire, qui déjà ravissait de rares esprits, étonnait la multitude des sots; il passait pour quelque peu diabolique, en attendant qu'on le reconnût divin.

Plus imprudent et plus familier, Théodore de Banville jetait sur tous, à pleines mains, ses resplendissantes pierreries. Celui-là, il fallait bien qu'on le vît, car il éblouissait de tout près. Ce rôle de météore à travers la foule obscure l'amusait, et, parmi les auteurs de vaudevilles, d'opérettes et de mélodrames, il laissait la traînée lumineuse d'un dieu qui passe dans le soir.

Autour de ces poètes, qui faisait de beaux vers? Auguste Vacquerie, en proie au drame et les yeux tournés vers l'île d'où devait revenir le Maître, semblait avoir oublié les strophes et les rythmes; il s'en est souvenu depuis. Louis Bouilhet s'éloignait trop rarement du théâtre, Léon Dierx ne s'était pas révélé encore. Sully-Prudhomme était un nom que l'on ne connaissait pas. Ignoré, François Coppée s'ignorait lui-même. Seul, Alphonse Daudet avait publié ses délicates *Amoureuses*, mais le roman bientôt devait le prendre, en nous laissant un long regret. Hélas! la fade romance et l'élégie aux rimes pauvres triomphaient! Faisant voguer des nacelles de papier dans des cuvettes qui croyaient ressembler au lac céleste d'Elvire, repleurant avec des yeux de veau les larmes divines d'Alfred de Musset, quelques hommes — oh! qu'ils soient oubliés! — se croyaient des poètes. De l'art, nul soupçon; de la langue, du rythme, nul souci. Du moins, la tendresse vraie, l'émotion sincère, la passion, en un mot, l'exprimaient-ils parfois? Jamais, et pas un seul d'entre eux ne posséda une seule des qualités auxquelles ils se vantaient de sacrifier toutes les autres.

Enfin Glatigny vint, et le premier parmi les nouveaux, à travers ce concert de sanglots enroués, fit sonner les belles rimes avec un bruit joyeux de sequins entre-choqués.

Mais les sequins de ces rimes, Albert Glatigny ne les avait pas dans sa poche, même en menue monnaie. Le poète parisien fut aussi pauvre que le comédien de province. Vainement, quelques amis — parmi lesquels, au premier rang,

Théodore de Banville qui a toujours ranimé ceux qui défaillaient — l'encourageaient et tentaient de le secourir. Il souffrait. Mais il ne le disait pas. Pour un dîner de moins dans son sobre estomac, pour une déchirure de plus au coude de son habit, il se fût plaint, lui qui, en plein hiver, sous les froides étoiles, après avoir soupé d'une carotte arrachée dans un champ voisin, n'avait eu un soir d'autre vêtement qu'un étrange costume de théâtre, fait avec de vieux journaux peints de couleurs brillantes? Allons donc! il en avait vu bien d'autres, et il espérait certes en voir d'autres encore. Sans soucis apparents, il arpentait le grand Paris avec ses jambes de sept lieues. Pluie ou beau temps, n'importe, il allait et, toujours, quelle que fût peut-être l'anxiété intime de son âme, c'était le même Albert Glatigny, joyeux, familier, conteur de bouffonnes histoires, faisant sauter, à force de rire, les boutons de son gilet, — quand il restait à son gilet des boutons, — fou de passion pour son art et d'enthousiasme pour ses maîtres, amoureux de toutes les femmes, même des moins cruelles, content de tous les hommes, même des plus mauvais, empruntant quelquefois cent sous, espérant rendre des trésors; probe d'ailleurs, hautain parfois et n'entendant pas raillerie sur certaines choses, et brave au point que, le jour de son premier duel, se souvenant de ses mésaventures de comédien quand il créait en province quelque rôle nouveau, il s'écria, comme la balle de son adversaire lui passait près de l'oreille avec un petit bruit vif : « Je serai donc sifflé à toutes mes premières! »

Une joie le soutint dans ces pénibles jours; grâce à la générosité d'un ami, — je remercie ici M. Ernest Rasetti au nom de tous ceux qui ont aimé Albert Glatigny, — il put enfin voir imprimé le manuscrit qui lui gonflait la poche — celle sous laquelle le cœur bat, — le jour de son arrivée à Paris; il publia *Les Vignes folles*.

Certainement, ce premier recueil, fantasque, violent, en désordre, où se montrent trop visiblement l'influence directe de Théodore de Banville et parfois celle de Charles Baudelaire, ne saurait être comparé aux vers achevés plus tard par

Glatigny lorsque, viril et devenu grave, moins peut-être à cause de ses longues souffrances qu'à cause du bonheur de s'en voir consolé par une aimante et dévouée épouse, il put recueillir son cœur et son esprit dans des poèmes plus proches de la sorte de perfection à laquelle il lui était permis d'aspirer. Mais, à l'époque où il fut publié, ce livre, dépourvu de la niaise sensiblerie qui déshonorait alors la poésie et révélant un artiste soucieux des nobles formes, dut paraître remarquable et l'était en effet. Il conserve l'honneur de marquer une date heureuse dans l'histoire poétique de ces dernières années.

Or, vers le même temps, — c'est du plus loin qu'on se souvienne, — un autre jeune homme, appelé Catulle Mendès, tout frais débarqué de sa province et que n'avaient pas fait connaître quelques vers publiés çà et là, venait de fonder une revue littéraire: *La Revue fantaisiste*. Albert Glatigny s'avisa de l'aller voir et de lui apporter *Les Vignes folles*. Une dédicace au crayon disait:

Voici les vers que dans mes courses
J'ai faits au hasard du chemin,
Ainsi que l'on boit l'eau des sources
Dans le creux brûlant de sa main.

Le jeune homme de province lut le livre et fut émerveillé.

— Vous êtes un poète! dit-il le lendemain, quand il revit Glatigny.

Celui-ci répliqua:

— Vous en êtes un autre!

Ces injures échangées, les deux jeunes gens se serrèrent la main, et ce fut le commencement du groupe qui devait se former; du groupe — non pas de l'école, entendez-vous bien! — que l'on a tour à tour appelé les « Fantaisistes », les « Impassibles », — oh! dites-moi pourquoi? — que l'on a nommé plus tard les « Parnassiens »; de ce groupe si longtemps repoussé, raillé, bafoué, qui a exercé cependant une si manifeste et si profonde influence, non seulement sur la

poésie, mais sur toute la littérature de ce temps! Et ceux-là même qui disent non, en se fâchant, savent bien que je dis vrai.

Vous en souvenez-vous, mes camarades de jadis, mes amis de maintenant, — car la vie, qui sépare les autres hommes, n'a fait que mieux nous unir, nous, poètes! — vous en souvenez-vous, de la petite Revue fraîche, téméraire, jolie, à la couverture pimpante, dont nous étions les impertinents Buloz, dans l'âge invraisemblable où Chérubin se borne encore à embrasser l'écorce des arbres? *La Revue fantaisiste* était la revue bien nommée ; toutes les jeunes et folles audaces, elle les avait, narguant les pédantismes et les sottises, pouffant de rire au nez des Philistins, bafouant les railleurs, ces bourgeois plus méchants, et ne comprenant ici-bas que deux choses, qui sont tout à la vérité : la Poésie et la Joie! Pour moi, lorsque je songe à elle, c'est toujours avec un doux tremblement au cœur, et avec un sourire de tendresse, comme un homme qui, au milieu des angoisses, et même du bonheur, se souvient de sa première amourette.

J'y pense aussi avec fierté,

Car elle eut, cette folle, le courage magnanime, et qui parut étrange, de faire l'émeute des vers, des véritables vers, contre ce roi, le sentimentalisme élégiaque, et cette reine, la Faute-de-Français; car, adoratrice effrénée du Génie et de la Passion, elle célébra de toutes ses chansons de jeune oiseau le Maître suprême alors exilé, et défendit, elle seule, de toutes ses petites griffes, l'œuvre de Richard Wagner, alors incomprise ; car elle eut la gloire d'être approuvée et patronnée par ces hauts et purs esprits: Théophile Gautier, Charles Baudelaire, Théodore de Banville, et l'honneur de rechercher ou d'accueillir, de révéler à ce petit nombre qui est bientôt le grand nombre, la plupart des jeunes talents que la France admire aujourd'hui; pour ne point parler des poètes — elle eut tous les poètes! — c'est sous la couverture satinée et couleur d'or de la petite Revue qu'Alphonse Daudet, peu illustre encore malgré *Les Amoureuses*, publia

quelques-unes de ses exquises fantaisies, que Jules Claretie — vous rappelez-vous, mon cher confrère, *Les Amours d'une Cétoine?* — glissa, presque hésitant, ses toutes premières lignes, que Léon Cladel, farouche improvisateur, mais quel artiste à présent! enferma, ainsi qu'on met des tigres en cage, ses plus formidables nouvelles, qui mordaient et déchiraient les feuillets. Ah! comme nous sommes vieux déjà; mais comme nous sommes jeunes encore!

C'est dans le bureau de *La Revue fantaisiste* que j'ai vu Sully-Prudhomme pour la première fois.

Un lieu passablement extraordinaire, ce bureau. Des tentures de Perse, vertes et roses, qui riaient à l'œil avec un air de prairie, s'étonnaient de l'acajou des armoires et des tables; une chaise-longue, au fond, qui ne s'ennuyait pas toujours, boudait le fauteuil de cuir et le cartonnier plein de poèmes. Presque un salon, qui aurait bien voulu être un boudoir.

C'était là que tous les jours, l'après-midi, vers trois heures venaient Théodore de Banville, nous offrant, dans sa bonté de jeune maître, les éblouissements de sa verve lyrique et parisienne, — Orphée et Balzac mêlés; Charles Asselineau, aux cheveux doux, longs, déjà gris, ayant aux lèvres ce sourire ironique et tendre, que Nodier seul, avant lui, avait eu; et Charles Baudelaire, svelte, élégant, un peu furtif, presque effrayant à cause de son attitude vaguement effrayée, hautain, d'ailleurs, mais avec grâce, ayant le charme attirant du joli dans l'épouvante, — l'air d'un très délicat évêque, un peu damné, qui aurait mis, pour un voyage, d'exquis habits de laïque; son Éminence Monseigneur Brummel. Là aussi, Albert Glatigny, avec sa vagabonde faconde, un poing sur la hanche, la cravate défaite, le gilet trop court, — ô ignorance entêtée des bretelles! — nous récitait, ayant aux lèvres son rire de jeune faune amaigri par les tendresses de nymphes, ses amoureuses strophes aux rimes retentissantes comme des bruits de baisers! Mais ce n'était pas toujours de littérature que l'on s'inquiétait au bureau de *La Revue fantaisiste*: plus d'une fois, le soir venu, après les graves maîtres partis,

il arriva aux très jeunes poètes, — ne ris pas, public, tu les envies! — d'entrer dans le salon de perse rose et verte, accompagnés de muses qui peut-être ne savaient pas l'orthographe, mais qui riaient bien aux bouches diseuses de vers avec les rimes de neige de leurs trente-deux dents!

Lorsque Sully-Prudhomme se présenta, — un matin, — je pris un air très grave et presque magistral. Je dus lui sembler d'autant plus ridicule qu'il avait, je pense, quatre ou cinq années de plus que moi. Mais quoi! n'étais-je point, malgré mon menton imberbe et mes cheveux d'enfant, — je les ai expiés, ces cheveux! — n'étais-je point un directeur de Revue? tandis que le visiteur n'était, en somme, qu'un « jeune poète » venant offrir des vers au recueil que je dirigeais. Ah! qu'on était gamin! Le souvenir de ces enfantillages-là, aujourd'hui, nous amuse.

Mais Sully-Prudhomme m'étonna. Doux, calme, grave, vêtu avec une correction qui, pour un observateur subtil, aurait dû être le pronostic déjà du futur habit à palmes vertes, il parlait d'une voix lente, lointainement sonore, comme si on l'eût entendue d'une chambre voisine, ne faisait guère de mouvements, — seulement des gestes de politesse, qui saluent, tendent la main un peu, ne se rétractent pas, mais se restreignent, — n'était pas timide, mais modéré, mais paisible, avait dans toute son attitude comme un ennui d'être vu, comme une recherche de solitude, et, dans sa parole parlée presque à regret, un infini désir de silence! Dans ses yeux, presque tristes, purs comme des yeux de jeune fille, se peignait tout le rêve des aspirations sacrées et des mourantes tendresses.

Tel je l'avais vu autrefois, tel, à peu près, je l'ai revu, non pas vieilli, virilisé, il y a peu de mois, chez Victor Hugo.

Toujours cette paix, cette calme réserve, ce charme poli, qui a des reculs de sensitive; toujours dans les regards, ce rêve qui s'isole.

Et qui sait si ce n'est point à cet éloignement instinctif de l'éclat, à cet amour du silence et de la bonne solitude, que

Sully-Prudhomme a dû en grande partie sa belle renommée? Pour se faire distinguer parmi la foule, le meilleur moyen n'est pas de faire de grands gestes ni de mener plus grand fracas que le vulgaire des passants; on est tenté, parmi les pêles-mêles et les brouhahas, de suivre de plus près celui qui marche à pas sourds et d'écouter, en tendant l'oreille, celui qui parle à voix basse.

Hélas! *La Revue fantaisiste* où *Le Roman d'une Nuit* avait été publié, ne survécut pas longtemps à la condamnation de son directeur. Malgré la très spirituelle et très généreuse plaidoirie de Me Lachaud, elle dut payer l'amende; et comme elle était peu riche...

Mais elle eut de joyeuses funérailles. C'est mon procès que je veux dire.

Comme nous étions assez fantasques, nous, les néo-romantiques, le prétoire, ce jour-là, présenta un aspect qui ne manquait pas de pittoresque. Certes les maîtres — Méry, Léon Gozlan, Gustave Flaubert, Charles Baudelaire, Théodore de Banville, Philoxène Boyer — qui étaient venus à l'audience pour me donner un témoignage de sympathie dont je serai éternellement fier et pour me défendre par l'autorité de leur présence, portaient des habits d'une convenance irréprochable et gardaient un maintien parfait. Mais les nouveaux Jeune-France, hardis et fougueux, se gardaient bien d'avoir de ces modesties; beaucoup de têtes défiaient les Philistins chauves par l'abondance effrénée des chevelures, beaucoup de cravates violentes éclataient sur la blancheur des chemises, beaucoup de gilets offensaient les yeux bourgeois par des flamboiements écarlates; et c'était, à la 9e chambre, comme un coin du foyer de la Comédie-Française le premier soir de *Hernani*.

D'ailleurs, si je fus condamné, je ne fus pas sifflé.

Quand le substitut du procureur impérial eut achevé de lire d'une voix retentissante — en accompagnant les vers de commentaires furibonds — l'un des trente-six passages incriminés de l'ouvrage, des applaudissements éclatèrent.

L'orateur leva la tête, triomphant.

Mais il comprit vite son erreur et sa joie fut de peu de durée.

Ce n'était pas sa harangue que l'on applaudissait : c'étaient mes vers !

Veuillez agréer, Mademoiselle, l'expression de ma respectueuse sympathie.

CATULLE MENDÈS.

PERSONNAGES

PIERROT.
UN MASQUE.
ANTONIO.
UN MOINE.
UN BOUFFON.
BRIGHELLA.
GIANGURGOLO.
AMALTI.
LIPARDI.

BOMBINELLA.
FIDELINE.
NÉRINE.
CORILLA.

SEIGNEURS, ÉCOLIERS, MASQUES, FILLES.

La scène est à Naples.

LE ROMAN D'UNE NUIT

Tra la la la la la la laire!

THÉOPHILE GAUTIER.

SCÈNE PREMIÈRE

Une mansarde. C'est le soir.

ANTONIO près de sortir, FIDELINE au lit

ANTONIO

Je reviendrai bientôt, ma douce Fideline.

FIDELINE

Vois-tu pas comme il pleut et que le jour décline,
Et que je suis malade, et que si tu t'en vas,
J'aurai peur, étant seule?

Exit Antonio.

Il ne reviendra pas
Et notre petit lit va me sembler bien large...

SCÈNE II

Une rue. La nuit.

BRIGHELLA, GIANGURGOLO

GIANGURGOLO

Brighell'?

BRIGHELLA

Hein?

GIANGURGOLO

J'ai cru voir, vers la droite, là-bas,
Un homme.

BRIGHELLA

Est-il seul?

GIANGURGOLO

Oui.

BRIGHELLA

Fais le guet! je m'en charge.

Exeunt. Entrent deux filles.

PREMIÈRE FILLE

D'où sors tu, Corilla?

DEUXIÈME FILLE

Du bal, et toi?

PREMIÈRE FILLE

Du bal.
J'y retourne, viens-tu !

DEUXIÈME FILLE

Non, je suis lasse et rentre.

PREMIÈRE FILLE

Les affaires vont bien?

DEUXIÈME FILLE

Le sein nourrit le ventre.
C'est un bon temps pour nous qu'un temps de carnaval,

Exeunt.

SCÈNE III

Un tripot.

SEIGNEURS, MASQUES, ÉCOLIERS, FILLES

PIERROT

Six!

AMALTI

Huit!

PIERROT

Dix!

AMALTI

Douze!

PIERROT

Neuf. Je vous fais rendre l'âme,
Si vous gagnez encor, monseigneur Amalti.

Amalti joue et gagne.

Aussi vrai que ma mère était honnête femme,
Vous êtes un fripon.

AMALTI

Vous en avez menti.

UN ÉCOLIER

Viens ici, Corilla.

CORILLA

Que me veux-tu?

L'ÉCOLIER

Je t'aime.

CORILLA

On a donc bu du vin de France à ton baptême,
Fou qui parles d'amour, n'ayant rien?

UN SEIGNEUR
à Corilla

Tiens, de l'or.

Entrent un bouffon et un moine.

LE BOUFFON

Sang-dieu! la belle nuit! Pluie et vent, grêle et givre.
Je m'en vais me coucher dans ce coin, étant ivre.
Quand on a soif, on boit; quand on a bu, l'on dort,
Et partant rien ne vaut la soif, sinon la mort,
Qui fait dormir aussi.

LE SEIGNEUR
à Corilla

Le caprice est fantasque
D'effiler ma moustache à tes lisses genoux!

LE MOINE
ivre

Frère Jean fait des prouesses
Dans les cabarets voisins.
Il y vient entre deux messes,
Il en sort entre deux vins.

Voilà le bon moine,
Oh! gué!
Voilà le bon moine!

Ça, j'ai soif!

DEUXIÈME ÉCOLIER

Assieds-toi, frère, et bois avec nous.
Lipardi, du Xérès!

PREMIER ÉCOLIER

Hé là! fou, bouffon, masque,
Qui que tu sois, qui dors par terre sans façon,
L'ami, que l'on s'éveille, et dis-nous ta chanson.

LE MOINE

Je ne vois pas Dhina.

LIPARDI

Las! bon moine, elle est morte.

LE MOINE

C'est dommage, elle avait les yeux bleus, — mais n'importe,
Lipard', est-elle morte au moins chrétiennement?

LIPARDI

« Madeleine pour sœur et Jésus pour amant! »
Soupirait-elle.

LE MOINE

Amen! il ne l'aura pas vierge!

A Laura :

Viens ici, blanche fille aux cheveux roux, beau cierge
Emméché d'or! — Elle est bien maigre, Lipardi;
Mais c'est au mieux, ce jour étant un vendredi.

DEUXIÈME ÉCOLIER

Chanteras-tu, faquin?

LE BOUFFON

Bon! ma voix s'est noyée
Au fond d'une bouteille; en un état pareil,
Je n'ai que deux besoins : l'amour et le sommeil.
Je dors.

LE SEIGNEUR

Prends Corilla, bouffon, je l'ai payée,
Et chante.

LE BOUFFON

Grand merci, monseigneur! — Corilla,
Te plaît-il d'opérer ce troc à l'amiable?

CORILLA

Bouffon ou seigneur, peu m'importe, par le diable,
L'un vaut l'autre.

LE BOUFFON

Le diable est un sot, et voilà
Ma chanson :

Comme une médaille jaunie,
La lune plane en son entier,
Et le diable, tête honnie,
Surgit au détour du sentier.

Rose et d'or sous sa toque bleue,
Le page Raoul en passant
A marché sur un bout de queue;
Dieu garde le pauvre innocent!

« — Enfant, seize ans et la nuit belle!
C'est le temps et l'heure d'oser.
A son balcon, la dame appelle,
Oiseau, vas-tu pas t'y poser?

« — Bast! j'ai ma maîtresse à Palerme,
Qui me nourrit de sa vertu;
Conscience molle et chair ferme...
Es-tu riche, père, et viens-tu? »

Œil mi-clos, lèvre sérieuse,
Et son menton blanc dans la main,
Une fille aux airs d'amoureuse
Cheminait le même chemin.

« — A qui donc pensez-vous, la brune?
Est-ce pas au fils hasardeux,
Qui, l'autre soir, au clair de lune,
Vous a pris un baiser ou deux? »

« — Fi! Je ne suis point romanesque;
Je songe au marquis d'Alvila,
Qui ce jour, pour un rien ou presque,
M'a donné ces vingt piastres-là. »

Le diable au coin d'un bois farouche
Rencontre un rogue mendiant,
Front bas, face livide, œil louche,
Pleurant, geignant, psalmodiant.

« — Fils, mendier est chose folle;
A qui dit non, ta dague au cœur.
N'ayant rien, pour avoir on vole,
Et le mourant se fait tueur.

— Père, cet avis est louable,
Mais la faim l'a donné plus tôt. »
Et l'homme assassina le diable...
Amis, le diable n'est qu'un sot.

Les écoliers applaudissent et rient.

LE MOINE

Voilà le bon moine,
Oh! gué.
Voilà le...

Il roule sous la table.

SCÈNE IV

Une place. Pluie, tonnerre, éclairs.

FIDELINE

Je le cherche et la nuit est venue,
La nuit triste! J'ai froid comme si j'étais nue.
Me voyant seule ainsi, des hommes m'ont parlé,
Et j'ai bien peur. Où donc, — où donc est-il allé?

Exit.

SCÈNE V

Dans la chambre de la Bombinella.

NÉRINE, puis PIERROT

NÉRINE

On frappe, ce sont eux.

Elle ouvre, entre Pierrot.

Le diable vous emporte !
Ce n'est pas vous.

PIERROT

Pardon, c'est bien moi. Depuis quand
Laissez-vous vos amis se morfondre à la porte,
Nérine ?

Pierrot ôte son masque.

NÉRINE

Ciel ! le duc !

PIERROT

Tûdieu, quel froid piquant !
Le vent sangle les airs à longs coups de lanière :
Sous sa grande aile d'ombre éteignant le jour bleu,
Le démon de l'orage, à la fauve crinière,
A signé quelque pacte avec le diable ou Dieu,
Et l'éclair met, tortu comme une antique lame,
Sur la page du ciel un paraphe de flamme.

Pierrot éternue.

Pschitt ! le froid a rougi mon nez, bleui mon corps :
C'est à ne pas laisser une femme dehors.
Donc, en passant, j'ai vu luire cette persienne
Et j'ai dit, connaissant que cette chambre est sienne :
« La Bombinelle, au coin de son feu, bâille au lit... »
Fais venir ta maîtresse et bassiner mon lit.

NÉRINE

Un lit pour vous ?

PIERROT

Pour moi, tu l'as dit, fine mouche.

NÉRINE

La neige en ce moment bassine votre couche,
Si pour draps où sécher les membres que voilà
Vous n'espérez que ceux de la Bombinella.

PIERROT

Nérine, j'ai des droits.

NÉRINE

Seigneur duc, vous en eûtes.
La veille assure-t-elle un lendemain d'amour?
On compte, est-il pas vrai, vingt-quatre heures par jour,
Par heure un nombre exact de soixante minutes.
Et par minute autant de secondes? Eh bien,
Vous plaît-il, seigneur duc, de me dire combien
Vous estimez qu'il puisse éclore par seconde
De caprices nouveaux en une tête blonde?

PIERROT

Hélas! autant que mai sous les feuilles blotti
A de lilas en fleur et de raisins l'automne,
Et plus qu'il ne faudrait de larmes de madone
Pour emplir un tonneau de lacryma christi.
Ainsi la Bombinelle...

NÉRINE

Elle vient de s'éprendre
D'un fort beau cavalier...

PIERROT

Qu'on nomme? le sait-on?

NÉRINE

Monseigneur, je n'ai pas de comptes à vous rendre.

PIERROT

Pourtant?...

NÉRINE

Antonio, je ne sais que ce nom.
Et maintenant, partez.

PIERROT

Diantre! où veux-tu que j'aille?

NÉRINE
vers la fenêtre

Monseigneur, il se livre au ciel une bataille
Formidable : vent noir, flocons blancs, fauve éclair!
Evitez, s'il se peut, de coucher au grand air.
Trop heureux! Votre lit vous attend, chaud, plein d'aise,
En face du foyer garni de rouge braise,
Dans un palais de marbre où vient battre la mer!

PIERROT

J'ai fait avec mon oncle un troc assez infâme
L'autre soir, — j'ai cédé mon palais sur sa femme.

NÉRINE

C'est affreux!

PIERROT

J'en conviens. Couche-moi quelque part.

NÉRINE

Non.

PIERROT

Un lit.

NÉRINE

Impossible.

PIERROT

Un sopha, par hasard?

NÉRINE

Jamais.

PIERROT

Comme une nuit d'été rayonnant d'astres,
Le dessous de ma veste est étoilé de piastres;
Nérine, les vois-tu?

NÉRINE
ouvrant une porte

Je vous cède mon lit.

PIERROT

A merveille! — Salut, lieu chaste où s'accomplit
Pour un peu d'or l'achat des caresses sans nombre!
— Le lit est grand?

NÉRINE

Des plus étroits.

PIERROT

C'est hasardeux
Pour ta pudeur. Au moins, nous ne serons que deux?

Exeunt.

SCÈNE VI

Devant la maison de Bombinella.

ANTONIO, BOMBINELLA

BOMBINELLA

Mon Antonio, dis, n'as-tu pas vu dans l'ombre
Ces deux yeux qui brillaient avec un éclat sombre
Et qui nous ont suivis depuis le bal?

ANTONIO

Enfant!
Quelque écolier dont va la tête s'échauffant
Dans le vin, et les pieds froidissant dans la neige.

BOMBINELLA

Soit. Voici notre porte. Entrons.

Survient un masque.

Que te disais-je?
Regarde-le.

ANTONIO

C'est vrai. — Monsieur, les vents sont froids,
Et si je vous disais de tirer votre épée,
Vous ne la pourriez pas tenir entre vos doigts.

LE MASQUE

Voyez.

ANTONIO

C'est par bonheur que la mienne est drapée

Dans les plis du manteau. La voir nue au grand air
Serait chose fatale, et mourir en hiver
Est très malsain. Monsieur, partez, et Dieu vous garde.

LE MASQUE

Quand une fois je tiens entre mes doigts la garde
D'une épée, il n'est pas de diable ou de bourreau
Qui lui fasse accepter jamais d'autre fourreau
Que la gorge ou le cœur d'un homme. Ta maîtresse
Est belle; je te suis pour cela, battons-nous.

ANTONIO

Monsieur, je vais souper et n'ai rien qui me presse
De me battre, j'en suis au premier rendez-vous.
Passez votre chemin.

LE MASQUE

Dégaine, ou je te crache
Au visage.

ANTONIO

Êtes-vous ivre, masque?

LE MASQUE

Es-tu lâche?

ANTONIO

J'ai nom Antonio, vicomte de Palmi.
L'autre jour, j'ai tué mon plus intime ami :
Il avait éveillé de façon incongrue
Ma chienne qui dormait au soleil dans la rue.

Exeunt.

SCÈNE VII

Dans la chambre de la Bombinella.

ANTONIO, BOMBINELLA

ANTONIO

Nous sommes seuls, bien seuls, et sous le rideau noir
Notre lampe pâlit comme une fleur fanée;
Lève, rose d'amour, ta tige déclinée,
Regarde-moi, ma blonde, et laisse-moi te voir.

Oh! les lourds cheveux d'or qui descendent la pente
Molle de ton échine en ruissellements blonds,
Fleuve qui de la nuque aux chevilles serpente,
Rayons, tant ils sont beaux, ombre, tant ils sont longs!

N'as-tu pas vu, le soir, sous les pins qui murmurent,
S'abattre un large vol d'oiselets en émoi?
Entends-tu sur ton front mes lèvres qui susurrent?
C'est un vol de baisers qui plane et fond sur toi.

Sais-tu que j'ai laissé seule, dans la mansarde,
Et sur l'oreiller veuf appuyant son front las,
Fideline qui m'aime et m'attend et regarde
L'heure, et dit en pleurant : « Pourquoi ne vient-il pas? »

Et loin d'elle le bal me tordait dans ses fièvres,
Et la valse qui met des ailes aux pieds lourds,
Des corps, des cœurs, des sens, des âmes et des lèvres
Faisait un long baiser tourbillonnant toujours!

Une femme passait, buste mi-nu, chairs blanches,
Vision qui, parmi la foule, étincela!...
Et la valse gonflait son sein, cambrait ses hanches,
— Je demandai son nom : « C'est la Bombinella! »

C'était au bal aussi que je vis Fideline :
Une fleur bleue ornait son corsage fluet,
Elle dansait pieds nus au bas de la colline,
— Je demandai son nom : « C'est la fille au bluet. »

Comme l'amour s'en va vite du cœur, — et certe,
Lorsque l'on dit : toujours, on ne croit pas mentir,
Mais l'amour en entrant laisse la porte ouverte,
De sorte qu'il n'a plus qu'à vouloir pour sortir...

BOMBINELLA

O mon Antonio, je t'aime et je t'enlace,
Et je tremble toujours de te voir m'échapper.
Un baiser, mon amour! — Reprenez votre place;
Antonio, je t'aime, — achevons de souper.

ANTONIO

Le vin tressaille et rit quand ta lèvre le touche,
La coupe de cristal a frémi sous tes doigts,
— Une goutte s'arrête au coin de votre bouche :
Dis, veux-tu que la mienne aille l'y boire?...

BOMBINELLA

Bois.

ANTONIO

Le lacryma-christi mêle dans notre verre
La lave du Vésuve aux larmes du Calvaire.
Vois-tu ses flots dorés moins blonds que tes cheveux?

BOMBINELLA

As-tu soif?

ANTONIO

Soif d'amour.

BOMBINELLA

C'est fort bien, mais je veux
Souper d'abord, j'ai faim. Vois donc, la lampe éclaire
A peine.

ANTONIO

Aux amoureux l'obscurité doit plaire.
Mais je compte, depuis que ton regard me luit,
Deux étoiles de moins au front bleu de la nuit,
Ange, et de tes clartés les ombres vont se teindre!

BOMBINELLA

As-tu faim?

ANTONIO

Faim d'amour.

BOMBINELLA

La lampe va s'éteindre!

ANTONIO

Bombinella?...

BOMBINELLA

Plus tard.

ANTONIO

Ma belle amie?...

BOMBINELLA

Attends!..

ANTONIO

Chère âme!...

BOMBINELLA
dans les bras d'Antonio

Antonio, nous avons bien le temps.

SCÈNE VIII

Devant la maison de Bombinella.

FIDELINE

Il avait une femme à son bras, — oh! qu'il sorte,
Son pied me heurtera, gémissante, à la porte,
Comme un chien qui, battu, navré, prêt à mourir,
Jappe lugubrement pour qu'on lui vienne ouvrir!

SCÈNE IX

Dans la chambre de la Bombinella.

ANTONIO, BOMBINELLA

LA PENSÉE DE BOMBINELLA

Un enfant, rien de plus! un grillon né sous l'herbe
Qui s'est cru salamandre et cède au feu vainqueur.

LA PENSÉE D'ANTONIO

Nue et posée ainsi, cette femme est superbe,
Mais elle sent la fille à soulever le cœur,
— O mes rêves d'amour, est-ce là votre pôle?

BOMBINELLA

Mets ta main dans ma main, ton front sur mon épaule,
Viens, laisse tes beaux yeux mourants se clore, et pour
Te bercer, je connais une chanson d'amour!

Nez au vent, cœur plein d'aise,
Berthe emplit, fraise à fraise,
Dans le bois printanier,
Son frais panier.

Les déesses de marbre
La regardent sous l'arbre
D'un air plein de douceur,
Comme une sœur.

Et dans de folles rixes
Passe l'essain des Nixes
Et des Elfes badins
Et des Ondins.

LA PENSÉE D'ANTONIO

Virginité, candeur neigeuse
Qui fond à l'amour triomphant,
Charme, éruption radieuse
De la femme hors de l'enfant!

Dans l'œil étonné qui s'éveille
Les éblouissements du jour,
L'aurore qui n'eut pas de veille.
L'amour de qui n'eut pas d'amour!

LA PENSÉE DE BOMBINELLA

Jouant dans les tripots et buvant dans les bouges,
Ivres, lâchant la bride à leurs vices fougueux,
Lèvre épaisse, mentons poilus et trognes rouges,
Il est à Naple, il est de si robustes gueux!

BOMBINELLA

Un Elfe dit à Berthe :
« Là-bas, sous l'ombre verte,
Il est dans les sentiers
De beaux fraisiers. »

Un Elfe a la moustache
Très fine et l'air bravache
D'un reître ou d'un varlet,
Quand il lui plaît.

« Conduisez-moi, dit Berthe,
Là-bas, sous l'ombre verte,
Où sont dans les sentiers
Les beaux fraisiers. »

LA PENSÉE D'ANTONIO

O la fleur que nul n'a froissée
Et les fruits que nul n'a goûtés !
La valse que nul n'a valsée
Et les airs que nul n'a chantés !

O tes tressaillements intimes,
Nerveuse sensitivité
Printemps du cœur, neige des cimes,
Trois fois sainte virginité !

LA PENSÉE DE BOMBINELLA

O des contacts puants inexprimables extase !
Beauté du lait, parfum des noirs égouts, splendeur
Des ténèbres, dégoûts altérants, soif de vase,
Quand la beauté se vautre au bras de la laideur !

LA PENSÉE D'ANTONIO

Le lit est blanc, blanche la joue,
Et j'ai vu sur ses dents passer
Sa langue rose qui se joue;
Son rire appelle le baiser;

Et moi j'hésite et la contemple
Soucieux, prêt à m'écrier :
— Ta beauté, femme, c'est un temple
Où seul j'aurais voulu prier!

BOMBINELLA

Leste comme une chèvre,
Berthe courait. « Ta lèvre
Est un fraisier charmant, »
Reprit l'amant.

« Le baiser, fraise rose,
Donne à la bouche éclose,
Qui le laisse saisir,
Un doux plaisir.

— S'il est ainsi, dit Berthe,
Laissons sous l'ombre verte,
En paix dans les sentiers
Les beaux fraisiers. »

Antonio, j'ai soif, fais-moi passer mon verre.

ANTONIO

Entre tes bras de marbre, ô charme! je me serre.
Ah! qu'on est bien ainsi, ma blonde, et comme c'est
Doux et bon de sentir qu'on aime, et comme l'âme
Se dilate et s'étend dans l'amour! On ne sait
Ce que c'est : vin, céleste ou terrestre dictame,

Regard de femme, ou bien de l'amour éternel
Un reflet idéal figé dans le réel;
Mais l'être ravivé s'épanouit en joie!
Se noyer dans l'ivresse et sentir qu'on se noie,
Faire éclore son cœur, bourgeon chétif et nu,
Au fécondant soleil d'un avril inconnu;
N'être qu'un, et pourtant sentir qu'on est deux : être
Deux et sentir que l'on n'est qu'un...

On éternue dans la pièce voisine.

Flamme et salpêtre!
Nous sommes trois!

BOMBINELLA

Qu'as-tu donc à crier ainsi?

ANTONIO

N'as-tu pas entendu?

BOMBINELLA

Bon! sans doute la porte
Qui se plaint sous le vent. Et puis que nous importe,
Ma chère âme!

On éternue de nouveau.

ANTONIO

Par tous les saints du paradis,
Cette fois j'en suis sûr!

BOMBINELLA

Qu'est-ce encor?

ANTONIO

Je te dis

Que quelqu'un est caché là. Qu'il prenne soin d'être,
Je l'avertis, enfant ou vieillard, femme ou prêtre,
S'il ne veut pas sortir cadavre!

Il se précipite.

BOMBINELLA

Il devient fou!

SCÈNE X

Derrière la maison de Bombinella.

LE MASQUE, GIANGURGOLO, BRIGHELLA

LE MASQUE

Brighell', enfoncez mieux l'échelle dans ce trou.

BRIGHELLA

Oh! monseigneur, elle est assez solide, comme
Cela.

LE MASQUE

Soit. Écoutez. Là-dedans est un homme.
Ne vous éloignez pas d'ici.

GIANGURGOLO

Comptez sur nous.

Exeunt.

SCÈNE XI

Un champ couvert de neige. Derrière la maison de Bombinella. Le jour va venir.

PIERROT, ANTONIO, GIANGURGOLO, LE MOINE, BRIGHELLA, LE BOUFFON

PIERROT

Un moine, deux voleurs, un bouffon, — quatre fous!
Et nous deux, cela fait une demi-douzaine
Un compte rond.

LE BOUFFON

Fort bien, messieurs, mais pour ma part
Je réclame. Je fais de la folie un art,
Un gagne-pain. Aux uns nuisible, elle m'est saine,
J'en vis, vous en mourez. Voyez! le fait est clair :
Gentilshommes tous deux, du moins en ayant l'air,
Vous allez sans vergogne exposer votre vie
Pour qui? pour une femme, et quand vous vous serez
Vilainement troués la peau, défigurés,
Morts peut-être, n'importe! elle en sera ravie,
Car Naples parlera de ce duel tout un soir
Et cela peut servir d'enseigne à son boudoir.
Quand il m'advient d'avoir dispute pour ma belle,
Si parfois je me bats, je me bats avec elle,
A grands coups de bâton sur son dos, — et ma foi,
Vous êtes, messeigneurs, beaucoup plus fous que moi!

Désignant Brighella et Giangurgolo :

Ceux-ci, je les connais tous deux de longue date.
Gentilshommes de l'ombre et mignons de la nuit,

De longs jeûnes leur font une maigreur de datte
Sèche, regardez-moi : je suis rond comme un muid.
C'est justice! La dague est leur outil, mes armes

Montrant sa marotte :

Les voici; la gaieté m'accompagne, eux, l'effroi.
Il vaut mieux monnayer le rire que les larmes.
Vous êtes, maîtres gueux, beaucoup plus fous que moi!

Au moine :

Quant à toi, frère Jean, qui fais le bon apôtre,
Et qui, la nuit, furtif, t'en vas dans les tripots,
Payer l'amour, piper les dés, casser les pots!
Chanteur de gros refrains, diseur de patenôtre,
Ce que tu fais est bête et vil! prêtre sans foi,
Débauché lâche, sois vraiment chaste ou sans gêne
Vicieux! Pas de froc au dos de Diogène!
Vous êtes, frère Jean, beaucoup plus fou que moi.

PIERROT

Ce bouffon a du sens.

ANTONIO

Messieurs, le temps se passe.

PIERROT

Je suis tout prêt.

ANTONIO

Allons!

LE MOINE

Hé! messeigneurs, de grâce
Considérez un peu ce que vous faites là!
Le Ciel...

ANTONIO

Va-t'en!

LE MOINE

L'Enfer...

PIERROT

Arrière.

LE MOINE

Mais...

GIANGURGOLO

Holà,
Le moine, bouche close!

ANTONIO

En garde!

LE MOINE

O Ciel!

PIERROT

En garde!

LE MOINE

Avez-vous entendu ces cris rauques?...

Au bouffon.

Regarde.
Les hiboux volent. C'est un avertissement.

LE BOUFFON

Oui, la mort sur nos fronts plane lugubrement.
L'oiseau de nuit, qui flaire un bon souper, s'échappe

De son trou, — que la mort le serre promptement,
Le convive est à jeun, la neige a mis la nappe.

BRIGHELLA

Tête et sang! monseigneur, un beau coup.

LE MOINE

Oh! grand Dieu!

LE BOUFFON

Si l'on ne perdait pas, aimerait-on le jeu?
Et supporterait-on l'ennui de cette vie,
Si l'on ne pouvait pas se tuer quelque peu?

GIANGURGOLO.

L'admirable combat!

BRIGHELLA

J'en ai l'âme ravie.

LE BOUFFON

C'est une chose très divertissante.

LE MOINE

Hélas!
Ce spectacle est affreux!

PIERROT

Monsieur, vous êtes las,
Reposez-vous.

ANTONIO

Du tout, achevons!

PIERROT

A votre aise!

Le duel, un instant interrompu, recommence. Tout à coup Pierrot et Antonio tombent avec deux grands cris.

GIANGURGOLO

Tous les deux!

BRIGHELLA

A la fois!

LE BOUFFON

Le duel a duré treize
Minutes.

LE MOINE

Ah! le ciel va s'écrouler sur nous!

LE BOUFFON

Sont-ils morts?

GIANGURGOLO
palpant le corps d'Antonio

A peu près.

BRIGHELLA
considérant le cadavre de Pierrot

Mon Dieu! les jolis coups!
La lame a traversé Pierrot jusqu'à la croupe.
De son ventre entaillé, c'est curieux à voir,
Il jaillit une soupe épaisse de sang noir,
De pus, d'humeurs, et l'âme en sort avec la soupe.

GIANGURGOLO

L'autre râle. Sa bouche au contour grimaçant
Semble un grand œil ouvert qui pleurerait du sang.

LE BOUFFON

Les morts sont très vilains : la brise qui les frôle
S'effraye, et le ciel bleu qui les voit se fait gris.

BRIGHELLA

Maintenant, que faut-il faire?

LE BOUFFON

A chacun son rôle.
Moine, priez; voleurs, volez; toi, bouffon, ris!

GIANGURGOLO
désignant les deux cadavres

Lequel veux-tu?

BRIGHELLA

Choisis toi-même.

LE MOINE

Ave...

LE BOUFFON

Vous êtes
A vos postes.

GIANGURGOLO
fouillant Pierrot

De l'or!

LE BOUFFON

Après vous les chouettes.
Comme nous, d'appétits funèbres dominé,
L'oiseau nocturne veut son tour et crie aux hommes :
« Hu lu lu! hu lu lu! hâtez-vous donc, nous sommes
Pressés. »

BRIGHELLA

Un anneau d'or!

GIANGURGOLO

Un collier!

LE MOINE

Domine,
Parce nobis!

LE BOUFFON

Fort bien! une phrase latine
Fait grand plaisir à Dieu.

BRIGHELLA

Ce moine me taquine,
Il nous prend tout.

GIANGURGOLO

Va-t'en si tu tiens à tes os!
Sinon je prends ce corps et te brise le dos
Sous ce maillot de chair morte!

LE BOUFFON

Certes, nous sommes
Des marcheurs déviés de tout bien, de ces hommes
Funestes dont on fait les forçats ou les rois;
Mais ce moine est encor plus hideux que nous trois.

BRIGHELLA

Que ferons-nous des corps?

LE BOUFFON

Cette maison est proche,
Portons-les! Moine, allons, referme ta sacoche,

Tu compteras demain l'argent que tu volas.

Ils emportent les cadavres.

Soutenez-lui les pieds, je porterai la tête.
Morts pour une catin, que la jeunesse est bête!
Vrai Dieu! j'en pleurerais, si je n'en riais pas.

Exeunt.

SCÈNE XII

Dans la chambre de la Bombinella.

BOMBINELLA, puis LE MASQUE, puis NÉRINE

Bombinella, demi-nue, pleure et s'appuie à la table du souper. Les cadavres de Pierrot et d'Antonio sont étendus sur le lit et cachés par les rideaux de l'alcôve. Une veilleuse répand une lueur pâle. Tout à coup la fenêtre s'ouvre avec fracas, le Masque se précipite dans la chambre et va droit à Bombinella.

LE MASQUE

Vous pleurez?

BOMBINELLA

Saints du ciel! quel est cet homme sombre
A la marche fatale, au masque noir? Mauvais,
Que voulez-vous de moi, d'où venez-vous?

LE MASQUE

De l'ombre
Et je vais au soleil, de l'enfer et je vais
Au ciel. Bombinella, les matins bleus et roses
D'avril, les nuits de juin ont des ombres moroses
A mes yeux, car je sais l'éclat dont éblouit
La Gloire où ta beauté d'étoile blanche luit!
Quand tu laisses baiser sur ta poitrine, marbre
Veiné de bleu, les fruits étincelants de l'arbre
Qui vit Ève à ses pieds mourir d'aise et d'effroi,
Le meilleur de l'Éden n'est-il pas tout en toi?

BOMBINELLA

Démasquez-vous.

LE MASQUE

C'est fait.

BOMBINELLA

Vous êtes beau.

LE MASQUE

Madame,
Ceci me flatte et vaut que de toute mon âme.
Je rende grâce à Dieu qui m'a fait naître tel.
Donc vous pleuriez; pourquoi?

BOMBINELLA

Pour un chagrin mortel.

LE MASQUÉ

Pour un chagrin mortel, avez-vous dit? qu'il meure!
Par le Cancre, une femme est bien folle qui pleure
Quand elle pourrait rire et boire. Prends le deuil
De ton chagrin, — le deuil du chagrin, c'est la joie!
Debout, la belle fille! il faut que je te voie,
La coupe de cristal aux mains, le sein nu, l'œil
Brillant, t'asseoir sur mes genoux, — et que tu viennes
A mes lèvres en feu rendre en les décuplant
Les baisers que j'aurai laissés choir sur les tiennes.

Il s'assied devant la table.

Ce souper, quoique un peu défait, est succulent,
La chère en est parfaite et la liqueur exquise.
Mouille dans le vin clair ta main qu'une marquise

Envie, et qu'il me soit donné, Silène heureux,
D'aspirer tes doigts blancs de mes lèvres avides,
Comme une grappe fraîche aux raisins savoureux.
Chère âme, qu'ai-je vu, les bouteilles sont vides?
Pleur à pleur dans mon verre égrène ton souci,
Que je boive ta peine et tes larmes!

BOMBINELLA

Non.

LE MASQUE

Si.
Aux choses de la vie êtes-vous donc si neuve
Qu'à ce point un chagrin vous poigne?

BOMBINELLA

O dur remords!
Masque, une seule nuit me fait doublement veuve,
Et mes plus chers amants par ma faute sont morts.

LE MASQUE

Qu'étaient ces hommes?

BOMBINELLA

L'un poète et l'autre riche.

LE MASQUE

L'un ménager d'esprit sans doute, l'autre chiche
D'argent? on n'aurait fait qu'un bon amant des deux.
Pourquoi les regretter, enfant?

BOMBINELLA

Je n'avais qu'eux.

LE MASQUE

Pauvre Bombinella, sais-tu pas qu'un poète
Est comme ces bouquets qui portent à la tête
Et qu'on doit jeter hors de sa chambre, la nuit?
Que le riche, cerveau sans lueur, cœur sans flamme,
A vos pieds bassement fait tapis de son âme,
Vous sert comme un valet et comme un chien vous suit?
Va, tu mérites mieux, belle fille alléchante,
Que le vieillard qui paye et que l'enfant qui chante.
A ta bouche aux désirs encor mal apaisés
Il faut la lèvre humide et rouge aux chauds baisers!
A tes longs cheveux roux une main qui s'y noie
Et comme un feu qu'un souffle échevèle, déploie,
Furieuse, leurs flots dorés sur ton cou blanc!
A vous, durs blocs neigeux, gorge au bouton sanglant,
Les douces pressions et les caresses molles;
A toi, corps de bacchante, aux attitudes folles,
L'homme qui, dans tes bras, cambrant des reins puissants,
Mêle, parmi les ris qu'un sanglot entrecoupe,
A l'ivresse des sens l'ivresse de la coupe!
L'homme, Bombinella, qui, mort depuis douze ans,
Oublié dans ce monde et pourri dans la bière,
Saurait trouver encore une étreinte dernière
Pour t'aimer dans le lit humide du tombeau!
Je suis cet homme-là.

BOMBINELLA

Monsieur, vous êtes beau.

LE MASQUE
l'entraînant vers le lit

Viens.

BOMBINELLA

Oh! pas cette nuit!

LE MASQUE

Et pourquoi non? la chose
Me paraît à moitié faite. Regardez bien.
Depuis quelques instants qu'à vos pieds blancs je cause
Vous êtes en chemise, — et le reste n'est rien.

BOMBINELLA

Les cadavres sont là.

LE MASQUE

Là?

Il écarte les rideaux de l'alcôve : les deux corps apparaissent, poitrines sanglantes et visages pâles. Le masque recule effrayé dès qu'il a vu et reconnu Pierrot.

Mon frère!

Il se jette sur Bombinella.

Ah! damnée.

Il poignarde Bombinella : elle tombe, il palpe le corps.

Elle se meurt. La lame était empoisonnée.
Ah! c'est un frais et beau cadavre. Double sot!
Le crime fait du tort au vice, et j'ai trop tôt
Changé le gai boudoir en chambre sépulcrale.

Entre Nérine mi-vêtue.

NÉRINE

Bon Dieu, quel est ce bruit?

LE MASQUE

Ta maîtresse qui râle.

NÉRINE

Vous l'avez tuée!

LE MASQUE

Oui, mon enfant. — Les beaux yeux
Que les tiens, Nérine!

NÉRINE

Oui, monseigneur.

LE MASQUE

Et, bien mieux,
Tu n'es pas, m'a-t-on dit, d'une vertu farouche?

NÉRINE

On ne voit pas d'eunuque à l'entour de ma couche.

LE MASQUE

Et dedans?

NÉRINE

Monseigneur m'insulte.

LE MASQUE

Donc, veux-tu,
Pour qu'il me soit donné de boire à ta vertu,
Que nous soupions ensemble?

NÉRINE

Oui-da, la table est mise.
— Si nous jetions les corps dans la rue?

LE MASQUE

A ta guise.

NÉRINE

Aidez-moi.

LE MASQUE

J'y consens.

Le masque va vers le lit. Nérine l'aide à soulever le cadavre de Pierrot. Ils le portent vers la fenêtre, le balancent plusieurs fois, enfin le précipitent. Pour Antonio ils font de même, puis ils relèvent le corps de Bombinella.

NÉRINE

J'aimais Bombinella,
Et je souffre à la voir blême comme elle est là!

LE MASQUE

Hou!...

L'ayant jetée par la fenêtre, ils se mettent à table.

NÉRINE
tendant son verre

Je la plains.

LE MASQUE
lui versant à boire

Vraiment?

NÉRINE
buvant

Sans doute.

LE MASQUE
en embrassant Nérine

Tu me navres!

SCÈNE XIII

Devant la maison de Bombinella.

Fideline est endormie, dans la nuit froide, sur le seuil. L'un après l'autre les corps tombent à ses pieds. Le bruit des chutes la réveille.

FIDELINE

Jésus! protégez-moi, car il pleut des cadavres!

Elle se penche, reconnaît Antonio, pousse un cri et meurt.

FIN DU ROMAN D'UNE NUIT

LA PART DU ROI

COMÉDIE EN UN ACTE

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE

Cette petite comédie a été publiée en juin 1872 par l'éditeur Jouaust. Ecrite deux années auparavant, non sans quelque intention de railler la chimère d'une très belle et très illustre artiste qui avait peut-être rêvé d'être la favorite d'un jeune roi du pays des fées, elle fut jouée avec un grand succès et souvent reprise sur la scène de la Comédie-Française. Le rôle de Henri fut une des dernières créations de Bressant; le rôle d'Hildegarde fut la première création de Mlle Croizette.

A PROSPER BRESSANT

PERSONNAGES

HENRI.

PREMIER VALET.

DEUXIÈME VALET.

HILDEGARDE.

IRÈNE.

La scène est dans un château, autrefois.

LA PART DU ROI

Rex Amor.

Une salle dans un château, autrefois. Les portes sont très hautes. Des tapisseries anciennes descendent du plafond. Un grand feu, dans une vaste cheminée. C'est le soir. Un lustre à trois becs, fait de cornes de cerf, pend au milieu. Il y a à droite une fenêtre haute, étroite, aux vitres peintes, et à gauche une porte sous une tenture.

Hildegarde est assise dans un haut fauteuil de chêne ; elle est très jeune, mignonne, ingénue ; sa tête n'arrive pas à la moitié du grand dossier armorié. Elle porte la tunique collante et longue des gentilles femmes du XIVe siècle ; son hennin est très pointu. Bien que vive et capricieuse, elle s'efforce de garder le maintien un peu roide des peintures sur fond d'or, auxquelles elle ressemble. Près d'elle, un rouet ; elle ne file pas.

Irène, placée derrière elle, et s'appuyant d'une main au dossier du fauteuil, a vingt ans. Elle se modèle évidemment sur sa dame. D'ailleurs l'ajustement coquet et l'assurance de la chambrière préférée.

SCÈNE PREMIÈRE

HILDEGARDE, IRÈNE

HILDEGARDE

Le roi m'aime? le roi va venir? ce soir même?
Dans ce château?

Ravie :

Mon Dieu! le roi de France m'aime!

Moi, petite comtesse inconnue et qui n'ai
Pour compagnons au coin de l'âtre abandonné
Que les regrets de voir, hélas! mes tristes charmes
Par le deuil d'un époux se faner sous les larmes!
Mais non! des yeux plus vifs l'attachent à la cour,
Et mes regards éteints n'allument pas l'amour.

Avec dépit :

Oh! j'aimais le défunt et ne conteste guère
Sa douceur au logis ni sa bravoure en guerre
(Dieu le fasse parmi ses élus resplendir!);
Mais je crois qu'il est mort exprès pour m'enlaidir.

IRÈNE

Soit! la reine sera laide, comme une rose.

HILDEGARDE

Reine! quel joli mot!

IRÈNE

Moins joli que la chose.

HILDEGARDE

Mais le serai-je, hélas!

IRÈNE

Eh! vous le savez bien.

HILDEGARDE

Parle-moi comme si je ne soupçonnais rien.
Le désir de te croire à tel point me dévore
Que tout ce que je sais, je veux l'apprendre encore.

IRÈNE

Sachez donc que, le mois passé..

HILDEGARDE

Quel joli mois!

IRÈNE

Il se fit à Bordeaux des bals et des tournois
Parce qu'on avait eu sur l'Anglais la victoire.

HILDEGARDE

Ajoute que le roi s'était couvert de gloire.

IRÈNE

Il s'en était couvert, incontestablement.
Vous étiez de la fête, il vous vit, un moment,...

HILDEGARDE

Que béni soit le ciel qui m'inspira l'idée
De mettre ce jour-là ma robe d'or brodée
Et mon hennin, couleur de miel, à coins d'argent!

IRÈNE

Il vous aima...

HILDEGARDE

Pourvu qu'il ne soit point changeant?

IRÈNE

Et dit : « Quelles que soient sa fortune et sa race,
« Celle-ci sera reine! »

HILDEGARDE

Il faut que je t'embrasse!

IRÈNE

... Puis, grave et n'ayant rien, hors vous, qui lui fût cher,
Se fit river au bras un bracelet de fer,
Jurant de ne quitter, esclave, cette chaîne,
Que vos yeux, par merci, ne l'aient tiré de peine.

HILDEGARDE

Le beau vœu !

IRÈNE

Ce soir donc...

HILDEGARDE

Ce soir !

IRÈNE

Dès que la nuit
Sera bien sombre...

HILDEGARDE

O joie ! aucun astre ne luit !

IRÈNE

... Malgré l'hiver, malgré les Anglais dans la plaine,
Notre sire...

HILDEGARDE

De quel orgueil j'ai l'âme pleine !

IRÈNE

... Sous un déguisement, sans pages ni valets,
Lui ! le roi !...

HILDEGARDE

Je te fais comtesse du palais !

IRÈNE

... Mettra son cœur qui tremble aux genoux de ma dame!

HILDEGARDE
enthousiaste

Ah! déjà, sous les plis de la bleue oriflamme
Où frissonnent les lys comme un essaim vermeil,
Je me vois en habits de soie et de soleil
Présider les hasards des valeureuses joutes!
On se bat! Le vainqueur qui m'honore entre toutes
S'approche, et je lui tends ma bague ou mon collier,
Fière, avec l'agrément du Roi, mon chevalier!

IRÈNE
cérémonieuse

Dieu garde de soucis notre dame la Reine!

HILDEGARDE
solennelle

Dieu vous garde, comtesse!

Dans un éclat de rire :

Ah! folles!

Réfléchissant :

Mais, Irène.
Pourquoi l'heure nocturne et le déguisement?

IRÈNE

Il veut qu'on aime en lui non le roi, mais l'amant.
Par bonheur ses amis, de peur qu'on ne l'évince,
Dans l'obscur amoureux vous dénoncent le prince.
Vous l'avez vu d'ailleurs : est-il jeune? est-il beau?

HILDEGARDE

Quand on voit la lueur, prend-on garde au flambeau ?
J'aime son diadème et non pas son visage.
Ah! certes, on connaît des sottes dont l'usage
Est de laisser ouvert le chemin de leur cœur
Aux ruses des deux yeux baissés avec langueur,
Et plus d'une, enfantine et futile, raffole
D'un propos qui scintille ou d'un plumet qui vole.
Ma fierté, qui ne fait que ce qu'elle a voulu,
N'est pas de ces oiseaux qu'on prend à cette glu;
Libre, je fais captif l'oiselier qui me guette,
Et je suis le miroir plutôt que l'alouette.
Puis, ce cœur triste où vit encore mon époux
Trouve son deuil moins fade et ses regrets plus doux
Que la vulgaire joie où l'amour nous entraîne...

Inébranlable :

Mes pleurs ne tariront que dans des yeux de reine!

Un son de trompe, au loin.

Qu'arrive-t-il?

IRÈNE

à la fenêtre

Madame, on a baissé le pont.

Un homme entre.

HILDEGARDE

Je tremble!

IRÈNE

Il parle, on lui répond,
Et l'un des serviteurs le guide vers le porche.

HILDEGARDE

Le vois-tu?

IRÈNE

Mal. Le vent éparpille la torche.
Il traverse la cour, il entre, il est entré.

HILDEGARDE

C'est le roi!

IRÈNE

C'est le roi.

HILDEGARDE

Tout est-il préparé?

IRÈNE

Tout.

HILDEGARDE

La chambre où le roi doit coucher?

IRÈNE

Elle est prête.

HILDEGARDE

Le souper?

IRÈNE

Excellent.

Bruit de pas.

On vient!

HILDEGARDE

Je perds la tête!

Elle prend sur la table un petit miroir d'acier.

Mon Dieu! que j'ai les yeux peu brillants aujourd'hui!

Les pas sont plus proches, elle s'assied.

Mon rouet!

A Irène :

Reste là, tout près de moi.

La porte s'ouvre violemment à deux battants.

C'est lui!

Elle tourne son rouet avec une vivacité extraordinaire.

SCÈNE II

HILDEGARDE, IRÈNE, HENRI

Henri s'arrête sur le pas de la porte, avec un air superbe, entre quatre grands valets qui portent des torches allumées. Il n'a ni chapeau, ni épée. Trente-cinq ans, l'air d'un soldat de fortune; barbu, une cicatrice au front, assez beau d'ailleurs. Il n'a qu'une botte.

HENRI

L'aventure est sinistre autant que ridicule!

Il fait quelques pas en avant.

Je voyageais. On crie! et mon cheval recule.
Qui va là? Des voleurs, douze ou quinze environ.
Ils prennent mon cheval, — tant mieux! c'est un poltron! —
Mais je suis renversé dans la fange et barbotte.
L'un tire mon manteau, l'autre en veut à ma botte
Pour la boucle, qu'il croit en or, l'écervelé!
Un tiers me prend ma bourse et ne m'a rien volé,
Car elle contenait deux écus, l'autre année!
Pour ma dague, je crois la leur avoir donnée,
Et quiconque reçut dans le cœur ce présent,
Bien qu'il ne fût point d'or le jugea suffisant.

Bref, demi-nu, tremblant de colère et de honte,
Je gagne cette porte et je vous fais ce conte,
Et réclame, glacé par la pluie et le vent,
Votre hospitalité jusqu'au soleil levant!

HILDEGARDE

Soyez le bienvenu. Je me nomme Hildegarde.
Mon époux étant mort, sa gloire est sous ma garde.
Donç, entrez et dormez, sans peur de trahison,
Dans cette seigneurie et dans cette maison;
Car du seuil discourtois à qui demande asile
Avec l'hôte éconduit c'est l'honneur qui s'exile.

Henri va vivement vers Hildegarde pour la remercier, mais elle lui fait une profonde révérence et se dirige avec solennité vers la porte, à droite. Henri demeure étonné.

IRÈNE

Comment le trouvez-vous?

HILDEGARDE

Très beau!

Se reprenant :

Puisqu'il est Roi.

Elle sort. Henri va vers Irène, mais celle-ci lui fait une cérémonieuse révérence et suit Hildegarde.

IRÈNE

Ma foi, prince ou manant, il me plairait, à moi!

Elle s'échappe.

SCÈNE III

HENRI

Peste! que de saluts et de cérémonie!
Malgré ma barbe rude et ma face brunie
Aurais-je l'air d'un prince ou d'un comte en effet?

Il avise le petit miroir sur la table.

Monsieur, vous avez l'air d'un sacripant parfait;
Cette mine bourrue est en tout point de celles
Qui font peur, à la brune, aux porteurs d'escarcelles,
Et l'accueil qu'on vous fit me semble saugrenu.

Inquiet :

Ouais! serait-ce une embûche, et m'a-t-on reconnu?
Quoi qu'il en soit, usons de ce foyer qui flambe
Pour sécher mes habits et réchauffer ma jambe,
Celle dont ils ont pris la botte, ces bandits!

Il s'assied devant la cheminée, dans le fauteuil d'Hildegarde, et bâille.

Ah! la chaleur détend mes membres engourdis,
Et devant ce beau feu qui m'éclaire et m'essuie
J'ai l'air d'un saule en pleurs fumant après la pluie!

Réfléchissant :

Ce logis me convient, — et l'hôtesse a des yeux
Qui feraient, s'ils voulaient, qu'il me plût encor mieux.
Qu'est-ce à dire, coquin? Je m'y devais attendre :
A peine avez-vous chaud que vous devenez tendre.
Réprimez, s'il vous plaît. ces désirs maladroits;
La neige a transpercé ma cotte par endroits,

Et j'ai besoin, plutôt que d'une mijaurée,
De quelque bonne robe abondamment fourrée.

Pendant les derniers vers, deux valets sont entrés, portant une magnifique robe et des pantoufles fourrées. Au bruit, Henri se retourne.

SCÈNE IV

HENRI, DEUX VALETS

HENRI

Est-ce un rêve? une robe! Ah! ce soin est touchant!

PREMIER VALET

Quand il vous plaira, maître?

HENRI

Il me plaît! sur-le-champ!
L'étoffe est délicate et glisse, toute neuve.
Mais, diantre! des habits d'homme chez une veuve?

PREMIER VALET

Le comte les avait fait faire pour l'hiver.

HENRI

Quoi qu'il en soit, ils sont doublés de menu-vair
Et plus doux à la peau qu'un gilet de bataille.

Pendant ces deux vers, Henri s'est assis sur un signe du premier valet, et on lui a mis aux pieds les pantoufles fourrées. Puis, transformé, il se pavane dans ses beaux habits.

Brave comte! Il était justement de ma taille.

SCÈNE V

HENRI seul, puis DEUX VALETS

HENRI

En somme, on est très bien dans cette maison-ci!
J'étais nu, l'on me vêt; j'étais blême et transi,
L'on me chauffe, et je sens que je redeviens rose.
Rien ne manque! Si fait, il manque quelque chose.
La dame a dit : « Dormez, sans peur de trahison,
Dans cette seigneurie et dans cette maison »;
Le logis, en effet, n'a rien qui semble traître;
Mais avant de dormir il faut souper peut-être?

Les valets rentrent portant une table somptueusement couverte de mets et de flambeaux.

Est-ce aussi le repas du comte qu'on me sert!

Il s'attable.

Vrai dieu! gîte et souper, tout s'offre de concert.
Et je suis arrivé, de la plaine où l'on gèle,
Chez l'enchanteur Merlin...

Entre Hildegarde.

Non, chez la fée Urgèle!

SCÈNE VI

HENRI, HILDEGARDE, IRÈNE

HENRI

Eh! madame, qui donc n'envîrait mon destin?
Quand il serait margrave ou comte palatin,

Quand il posséderait, Espagnol, plus de piastres
Que dans les nuits d'été les cieux n'étalent d'astres,
Welche, plus de florins, Lombard, plus de ducats,
Ou Français, plus d'écus -- ce n'était point mon cas ! —
Que l'argentier du pape en sept ans n'en dénombre,
Quel homme n'envîrait d'être saisi dans l'ombre
Par cinquante larrons l'un plus que l'autre affreux,
D'être volé, battu, meurtri, traîné par eux
Dans l'herbe ensanglantée et sous la froide lune,
S'il devait voir après la mauvaise fortune
Entre la nappe claire et le foyer joyeux
Son bonheur revenu lui rire dans vos yeux !
Vrai dieu ! parmi les gens dont la valeur se pique
De manier l'épée ou de lancer la pique,
S'il s'en trouvait un seul qui ne m'enviât point,
Qu'il paraisse à l'instant, casque au front, dague au poing,
Et, fût-il Parcival ou Roland en personne,
Je l'amène à vos pieds avant que l'heure sonne,
— D'ordinaire, je fais ces choses sans retard, —
Jurer qu'il est un pleutre et qu'il est un bâtard !

HILDEGARDE
à part

Qu'il est brave !

IRÈNE

Un héros !

HILDEGARDE

L'air un peu trop farouche.
Mais c'est le roi !

HENRI
à part

Je crois que mon discours la touche.

Elle est jolie. On va souper. Je suis tenté
D'exagérer les droits de l'hospitalité.

HILDEGARDE

Messire, je rends grâce à votre courtoisie,
Mais d'un culte si beau l'idole est mal choisie.

Montrant la table :

Prenons place.

HENRI

D'abord, écartons ces flambeaux!

HILDEGARDE

Pourquoi?

HENRI

N'avons-nous pas vos yeux, qui sont plus beaux!

HILDEGARDE

Laissez! mes yeux de veuve ont les larmes pour voiles,
Nous serions dans la nuit.

HENRI

Nous aurions deux étoiles !

Ils prennent place.

HILDEGARDE
bas à Irène

Il est charmant!

IRÈNE

Déjà!

HILDEGARDE

Je le trouve charmant
Parce que c'est le roi.

IRÈNE

Pour cela seulement?

HILDEGARDE
à Henri

Vous êtes grand flatteur.

HENRI

Moi! j'ai peur de paraître
Bien brutal au contraire avec mes airs de reître.
Les vaillants, comme leurs armures, sont de fer;
Ils traînent un estoc qui sonne d'un ton fier,
Et, brusques, et le front creusé de quelque entaille,
Aux plus tendres propos mêlent de la bataille.
Nous effrayons l'amour!

HILDEGARDE

Mais non. Nos faibles cœurs
Ont des facilités à se rendre aux vainqueurs,
Et si l'on nous surprend d'aiguilles occupées
C'est qu'elles ont la forme aimable des épées.

HENRI

Vous parlez pour complaire et c'est de vos bontés.

HILDEGARDE
à Irène

J'en dis trop, mais les rois veulent être flattés.

HENRI

Non! nous sommes affreux! mais nous sommes fidèles.
Le respect des faveurs rend nos cœurs dignes d'elles.

Nous sommes ceux qui vont de combats en combats,
Jamais vaincus, forçant les champions à bas
D'avouer dans la lice où fume leur sang tiède
Qu'en vertu toute belle à la nôtre le cède.
Quand l'une de nos mains hausse et brandit le fer,
L'autre presse une fleur, souvenir frêle et cher,
Du parfum d'un baiser tout enivrant encore.
Nous crions : « Mort ! massacre ! » en pensant : « Je l'adore ! »
Et nous briguons l'honneur d'être invincibles, non
Pour qu'à ceux des héros se mêle notre nom
Ni pour que dans les camps, chez les races futures,
On célèbre en chansons nos belles aventures,
Mais pour qu'à nos désirs, notre dame, en retour
De beaucoup plus de gloire, offre un peu plus d'amour !

HILDEGARDE

Celle qu'on aime ainsi n'est pas fière sans causes !

A Irène :

Irène, tu sens bien que si je dis ces choses...

IRÈNE

Oui, oui.

HILDEGARDE

Toutes n'ont pas ce glorieux bonheur !

HENRI

Toutes ? non.

A part :

Je suis donc un bien grand suborneur ?

A Hildegarde :

Dans nos contraires seuls trouvant d'assez doux charmes,
C'est aux grâces d'enfants que nous rendons les armes.

Les compagnes qu'il faut à ces durs compagnons
Ont des airs délicats, ingénus et mignons ;
On pourrait d'une main enlacer leur ceinture,
On les enlèverait d'un doigt sur sa monture,
Si de nous suivre en guerre il leur prenait souci ;
Elles ont le front pâle et le sein pâle aussi,
Mais la lèvre écarlate à tromper des abeilles.
En un mot, mes pareils adorent vos pareilles,
Et les petites mains déchirent les grands cœurs !

Il veut lui prendre la main.

HILDEGARDE

Que faites-vous?

HENRI

J'ai donc mérité vos rigueurs?

HILDEGARDE

Je ne dis pas cela, Messire.

A Irène :

Il va bien vite!

IRÈNE

C'est le roi !

HENRI

Mon aveu sincère vous irrite?

HILDEGARDE

Non pas, mais...

Étourdie :

C'est trop tôt!

HENRI
à part

Diable! je pars demain.

Haut :

C'est trop tard!

HILDEGARDE

S'il vous plaît, soupons.

HENRI

Je n'ai plus faim.

HILDEGARDE

Parfois le vin joyeux d'un souci nous délivre,
Ne viderez-vous pas ce verre?

HENRI

Je suis ivre.

HILDEGARDE
à Irène

Ai-je trop résisté?

IRÈNE

Beaucoup trop. D'un ton doux
Parlez-lui.

HILDEGARDE

Vous rêvez, Messire?

HENRI

A votre époux!
Est-il bien mort?

HILDEGARDE

Hélas! Messire.

HENRI

L'imbécile!

Hildegarde s'éloigne, un peu irritée.

Pardon! je deviens fou — près de vous, c'est facile. —
Convenez avec moi du moins qu'il a grand tort
Puisque, vivant, il vous possédait, d'être mort.
Il faut lutter avec le trépas quand on aime.
Si j'avais été lui, non, la mort elle-même
N'aurait pu me contraindre à quitter mon trésor.
Entre mes mains d'époux je vous tiendrais encor,
Petites mains de neige aux doigts légers et frêles
Qui font sous mes baisers des sauts de tourterelles...

HILDEGARDE
à Irène

Me fâcherai-je?

IRÈNE

Non.

HENRI

Je vous verrais encor,
Bras pâles où mon souffle éveille un duvet d'or,
Et vous, qu'aux bleus saphirs de l'Inde je préfère,
Doux yeux!

HILDEGARDE
à Irène

Que ferais-tu?

IRÈNE

Je me laisserais faire.

Tremblante, Hildegarde s'assied. Henri s'agenouille.

HENRI

Et, tandis que, vaincue après un doux combat,
Votre cœur frémirait autant que le mien bat,
Cette rose qui craint de s'ouvrir, cette bouche
Qui du baiser voisin s'enivre et s'effarouche,
Sous ma lèvre tremblante oublîrait son effroi !

HILDEGARDE

Hélas! je n'ose pas résister, c'est le roi!

HENRI

Hildegarde! ah! cette heure est belle comme un rêve !
Mais, dites, ce baiser qui dans les cieux m'enlève
Et qu'au nom de l'époux ma bouche vous ravit,
Est-il bien pour l'amant, qui t'adore et qui vit?
Vous vous taisez? Grand dieu! que faut-il que je croie?
Oh! parlez-moi! j'attends le supplice ou la joie,
Je réclame à genoux ou le ciel ou l'enfer!

Agenouillé et le front courbé, il tend les bras vers elle, comme un suppliant. Lentement elle se tourne vers lui. Souriante et rougissante, elle va parler. Tout à coup elle recule, épouvantée.

HILDEGARDE

Juste ciel! il n'a pas le bracelet de fer!

Elle disparaît derrière la tenture, à droite.

IRÈNE

Ce n'était pas le roi!

Elle s'échappe par la porte du fond.

SCÈNE VII

HENRI, puis LES VALETS

HENRI

Hein? comment? plus personne?
Et je suis à genoux! La posture est bouffonne.

Inquiet :

Ai-je poussé l'affaire un peu trop vivement?

Il se lève.

Bah! gageons qu'elle va venir dans un moment.
C'est pour me faire peur. Caprice d'âme ailée
Qui se sent prise et veut qu'on la croie envolée.
En l'attendant, soupons.

Il se met à table.

Bien que j'aie insisté
Sur mon peu d'appétit, voici certain pâté
Dont je soulèverais très volontiers la croûte.

Les deux valets, rentrés silencieusement, emportent la table.

Ah! diable! Ceci met mon bonheur en déroute.
On m'aimait, et j'allais souper; la femme fuit
Comme un oiseau s'envole, et la table la suit.
Se moque-t-on de moi, par hasard?

Rentrent les valets.

Ça, maroufles,
Vous allez m'expliquer?...

Les valets, silencieusement, indiquent un siège à Henri, et se mettent en devoir de lui retirer sa chaussure.

Ils m'ôtent mes pantoufles!
Sont-ils fous?

LE PREMIER VALET

Rendez-nous la robe, s'il vous plaît.

HENRI

La robe!

Le valet fait signe que oui. Henri se laisse déshabiller.

Le retour de fortune est complet.

LE PREMIER VALET

Un cheval tout sellé vous attend à la porte.

HENRI

Pourquoi? je n'ai besoin d'aucun cheval.

LE PREMIER VALET

N'importe!

Il vous attend.

HENRI

Ce qui m'annonce poliment
Que l'on voudrait me voir partir?

LE PREMIER VALET

Apparemment.

Quant au gîte perdu, cette bourse sans doute
Pourra vous faire ouvrir quelque logis en route.

HENRI

Ah! bélître! maraud! faquin! pendard!

Il lui jette la bourse à la tête.

Allons!

Prends la bourse!

Il lui lance la robe aussi.

Et la robe!

Le poussant par les épaules :

Et tourne les talons!
Hon! pour le lui lancer avec le reste au crâne
Que n'ai-je le cheval dont m'a parlé cet âne!

SCÈNE VIII

HENRI

Quelle est cette aventure? Accueilli comme un roi,
Chassé comme un manant! A quel propos? pourquoi?
Pourquoi rudoyer l'hôte à qui l'on faisait fête?
Cet exil est absurde, après ce tête-à-tête.
De quel droit, dans la main qui me permit d'oser,
L'aumône rétractant la faveur du baiser?
Ah! cœur de femme gai jusqu'à la barbarie,
Elle aura voulu rire, et pourvu qu'elle rie,
Qu'importe le pauvre homme à qui son plaisir nuit!

Moins violent peu à peu, il s'est rapproché de la fenêtre.

Comme il fait sombre!

Il pousse la fenêtre, qui s'ouvre lentement.

Il va pleuvoir toute la nuit,
Et moi, je marcherai dans les froides ténèbres,
Seul, à tâtons, frôlé par les oiseaux funèbres,
Sans abri hi sommeil jusques au froid matin!

Avec trop de gaîté :

Bah! le mal n'est pas grand. Vivons notre destin.
Holà! corbeau, là-bas, au revers de la côte,
Connais-tu le seigneur Carrefour? C'est mon hôte.

Précède-moi dans l'ombre, et dis-lui, page noir,
Que je daigne passer la nuit en son manoir.
Contre le sort qui trompe et la bise qui pince
L'aventurier se drape en un manteau de prince :
L'orgueil! et ce manteau, des bourrasques vaiqueur,
N'en laisse pas filtrer le froid jusqu'à mon cœur!
Hors d'ici!

Il pousse la porte d'un coup de poing et s'arrête.

Mais, enfin, qu'est-ce donc qui me cloue
A ces planches? Ce seuil me chasse et me bafoue,
Et je demeure encor, captif humilié;
Je ne vois pas ma chaîne et je me sens lié.

Tout à coup :

Eh! ce qui me retient, pardieu! c'est la colère!
Cette méchante femme, — à qui je croyais plaire,
Moi, soldat de hasard, sans aïeux ni renom, —
Je voudrais la revoir! me venger d'elle!

A voix basse et lentement :

Non.
Mon cœur est sans courroux comme il est sans courage.

Il s'assied. Il songe en regardant la place où il était, tout à l'heure, à côté d'Hildegarde.

Elle était là, parmi ce paisible entourage
De clarté, de chaleur et de meubles joyeux,
Elle riait, avec des pardons dans les yeux.
C'est quand elle sourit, surtout, qu'elle est jolie.

Silence.

L'aimerais-je?

Brusque :

Allons donc! Impossible! Folie!
A des mines d'enfant coquette, il serait bon
Que je me fusse pris, moi, soldat et barbon!

On est fat, on espère une bonne fortune,
On la tente; parfois une audace opportune
Enlève les donjons et les femmes d'assaut.
On n'est pas amoureux pour cela! quelque sot!
Comme en guerre, j'approuve en amour la maraude,
Et si je suis encor dans cette chambre chaude,
Ma foi! c'est que j'ai peur de prendre le serein,
Voilà tout.

Il se prend au collet.

Mais tu vas t'en aller, malandrin!
— Eh bien! non, je ne puis. Colère, amour, n'importe,
Quelque chose m'enchaîne et défend que je sorte
Du cercle où cette fée a su m'ensorceler,
Et veut que je la voie avant de m'en aller!

Il va redescendre la scène, mais il s'arrête; voyant remuer la tapisserie à droite.)

SCÈNE IX

HENRI, HILDEGARDE

HILDEGARDE
soulevant la tapisserie

Je n'entends plus de bruit. Il est parti.

Elle entre vivement.

Le traître!
Ce n'était pas le roi. Quelque voleur, peut-être?
Il m'a baisé la main, j'en mourrai de douleur.
Hélas! il n'avait pas la mine d'un voleur...
Mais le fourbe n'en est que plus digne de haine!
Oser n'être plus roi,

Très bas :

Quand j'étais presque reine.

HENRI

Hildegarde!

HILDEGARDE

Grand Dieu! le voilà revenu.

HENRI

Je suis resté.

HILDEGARDE

Pourquoi? qui vous a retenu?
Que voulez-vous?

HENRI

Vous voir et vous parler encore.

HILDEGARDE

Mais le roi va venir! mais il me déshonore,
L'affreux homme!

HENRI

De grâce, entendez-moi.

HILDEGARDE

Partez!

HENRI

Après tant de bontés et tant de cruautés
Un seul mot!

HILDEGARDE

Non!

HENRI

Avant de se remettre en route,
Le suppliant qu'on chasse a bien droit qu'on l'écoute.
Je souffre et je me plains.

HILDEGARDE

De quoi vous plaignez-vous ?

HENRI

très bas

De l'hôtesse trop belle et de l'accueil trop doux.

HILDEGARDE

L'impertinent !

HENRI

Il est donc vrai qu'on me repousse ?

HILDEGARDE

Sans doute.

HENRI

Et tant de mal me vient de vous, si douce ?
Peut-elle bien, la main qui trembla dans ma main,
De l'ombre où l'on va seul me montrer le chemin ?
Rappelez-vous les mots qu'on disait à voix basse,
Votre trouble, et mon front courbé qui rendait grâce...
Rappelez-vous pourquoi je vous disais merci !

HILDEGARDE

Je ne me souviens plus, oubliez, vous aussi.
Adieu !

Elle veut se retirer. Henri se place devant elle.

HENRI

Non, demeurez. C'est une chose infâme !
Vous ne m'aviez donc mis tant de bonheur dans l'âme
Qu'afin de me laisser plus misérable après ?
J'étais un vagabond sans rêves ni regrets,
Qui ne connaissait point l'amour ni ses tortures ;
Fier, indompté, fougueux et dans les aventures

Éparpillant sa vie aux quatre vents du sort.
Ce soir, comme un marin perdu qui cherche un port,
J'étais venu, croyant votre seuil charitable.
Je voulais peu de chose : un coin dans une étable.
La chaleur de la paille eût séché mes habits;
Content, j'aurais soupé d'un morceau de pain bis,
Et, dès le jour nouveau, libre et sans amertume,
J'eusse repris ma route, ainsi que j'ai coutume.
Vous n'avez pas voulu! Par un horrible jeu,
Vous avez donné trop à qui demandait peu.
Vous, heureuse, enviant sa joie au pauvre hère
Et sa chanson, trésor léger de sa misère,
Vous avez, sans pitié, formé ce plan maudit
Qu'il crût vous posséder, afin qu'il vous perdît!
Comme un ange prendrait un homme sur son aile,
L'emporterait au seuil de la vie éternelle,
Lui dirait : « Vois! » par un raffinement cruel,
Et fermerait la porte entr'ouverte du ciel!
Ah! cette aumône exquise, étrange, inespérée,
Des mains d'un misérable ébloui retirée,
C'est un crime, et craignez qu'un jour un châtiment,
Par ma plainte évoqué, ne vienne et justement
De toute votre joie empoisonner les charmes,
Pour ce rire de plus fait, hélas! de mes larmes!

HILDEGARDE

C'en est trop! Le bonheur que vous jugez amer
Même à qui l'a perdu n'a pas coûté trop cher,
Et l'on doit, l'ayant eu par surprise ou par ruse,
En rendre grâce encor même à qui le refuse!

Henri veut lui répondre.

Non! plus un mot! partez, ou laissez-moi sortir.

Elle s'éloigne.

HENRI

Pardonnez-moi. Restez. J'ai tort. Je vais partir.
Je n'accuserai plus. Mes plaintes, ma colère,
Sont absurdes, c'est vrai. Mais il faut qu'on tolère
Quelque chose des cœurs meurtris. Pitié pour eux,
Le malheur rend injuste et je suis malheureux.

HILDEGARDE
à part

Le pauvre homme a l'air triste, en effet.

HENRI

Je vous jure
Qu'à présent je vois bien que je vous fis injure.
Vous avez ri de moi? c'était rire d'un fou.
Fantasque voyageur venu l'on ne sait d'où,
Conteur à grand fracas d'aventures baroques,
Sans bottes ni chapeau, la souquenille en loques
Et le manteau troué comme un vieil étendard,
Joyeux, grossier, moitié jongleur, moitié soudard,
Qu'étais-je? un histrion. On a par raillerie
Royalement traité ma pauvre seigneurie,
On le pouvait; c'était pour se mieux divertir.
Puis la farce jouée, on m'a dit de partir...
Pourquoi pas? un bouffon, ce n'est même pas un hôte.
Donc, si je souffre tant, ce n'est pas votre faute,
Et tout m'est refusé, jusqu'au mal presque doux,
Étant si malheureux, de l'être au moins par vous.

HILDEGARDE

Comme sa voix est tendre!

Se reprenant :

Eh bien, qu'est-ce, Hildegarde?
Songez que ce n'est pas le roi.

HENRI

Je me regarde,
Je vous vois. Vous avez bien fait de me chasser.
De vous, si belle, à moi, qui suis affreux, penser
Qu'un amoureux accord pût se nouer, folie!
Car jamais la colombe au hibou ne s'allie,
Ni la gazelle blanche, hélas! à l'ours velu!

HILDEGARDE
à part

Il a tort en ceci, car, prince, il m'aurait plu.

HENRI

Si vous saviez pourtant la dévote tendresse
Qu'à vos pieds j'aurais mise, ô ma dame et maîtresse!
Tout mon être sans fin vous eût crié : merci!
Pour vous, le fier soldat par vous seule adouci
Aurait pris tous les soins que l'on a lorsqu'on touche
Une fragile rose ou quelque oiseau farouche.
O ma perle! pour vous, ce cœur rude et chagrin
Se serait fait riant et doux comme un écrin.
Ah! vous regretterez votre esclave peut-être.
Vous prendrez pour époux un duc, un prince, — un maître!
Vous devrez obéir, vous eussiez commandé.
Saura-t-il être fier du trésor possédé,
Et sa froide grandeur vous rendra-t-elle heureuse
Autant que l'aurait fait ma misère amoureuse?
Être reine, c'est beau, mais vous m'eussiez fait roi,
Et monter est moins doux que d'égaler à soi.

HILDEGARDE
très troublée

ıdrait me tenter. Dieu merci, je suis forte.

HENRI

Vous parlez? Ah! j'entends, vous voulez que je sorte,
J'obéis.

Il s'éloigne de quelques pas.

Mais je suis bien triste en m'en allant.
Les gens qui me verront, le front bas, le pas lent,
Diront en s'approchant pour me prêter main forte :
« Où donc est le fardeau que ce pauvre homme emporte? »
Tant je me courberai sous ton lourd souvenir,
Bonheur qui commenças seulement pour finir!
Et ce fardeau n'est pas de ceux que dans la plaine
On dépose un instant afin de prendre haleine,
Ou qu'après tout un jour de marche, harrassé,
On peut, les reins meurtris, jeter dans le fossé.
Rien n'en délivrera mon âme haletante.
La nuit, si je m'endors, fatigué, sous la tente,
Vous passerez au loin, blonde, dans mon sommeil,
Puis, spectre aux visions d'un malade pareil,
Vous fuirez, et mon rêve alors aura plus d'ombre,
Comme la nuit, après un éclair, est plus sombre.
Le jour, près du soldat pour la bataille armé,
Vous marcherez, disant : « Je ne t'ai pas aimé. »
Morne, je haïrai ce qui me plut naguère.
Plus de chansons de joie et plus de cris de guerre.
Vaincu sans désespoir, je vaincrai sans plaisir,
Jusqu'au jour où, pendant que je voudrai saisir
Votre image apparue au loin dans la fumée,
Je tomberai, sanglant, sous les pieds de l'armée,
Et croyant voir encor vers l'horizon confus
S'enfuir un ange, avec un geste de refus!

HILDEGARDE

Il pleure! Ah! si c'était le roi!

HENRI

Mais que je meure
Ou non, que vous importe! Adieu, madame.

Il va pour sortir.

HILDEGARDE

Il pleure!

HENRI

Oubliez mon passage, et vivez sans remords.

Hildegarde va peut-être le rappeler, mais il revient de lui-même, et dit d'un ton très froid :

Un mot pourtant avant de retrouver dehors
Ma misère et ma vie errante. Je répare
Une faute. J'ai fait un conte assez bizarre,
Tout à l'heure en entrant. On s'en est diverti,
Mais je ne voudrais pas qu'on dise : « Il a menti. »
Embuscade et larrons, je l'avoue et m'en blâme,
J'avais tout inventé; pardon. Voici, Madame,
La vérité. J'étais prisonnier de l'Anglais,
Hier enfin j'ai pu m'échapper de Calais,
Mais on m'a poursuivi.

HILDEGARDE

Pour vous tuer, peut-être?

HENRI

Serré de près, j'ai dû, sans me faire connaître,
Entrer chez vous afin de dérober mes pas.
Je suis sauvé, merci.

HILDEGARDE

Non, vous ne l'êtes pas!
On vous poursuit encor.

HENRI

Que m'importe?

HILDEGARDE

Sans doute
On a placé des gens armés sur votre route.

HENRI

Tant mieux.

HILDEGARDE

Ils vous tueront!

HENRI

Je les remercîrai.
La mort est douce à qui ne sera point pleuré.

HILDEGARDE

Vous vivrez! je le veux.

HENRI

Pour qui donc? nul ne m'aime.

HILDEGARDE

Pour moi!

HENRI

Qu'avez-vous dit?

HILDEGARDE

Eh! le sais-je moi-même?
Mais je vous retiendrai, car partir, c'est mourir.

HENRI

Vous m'aimez donc?

HILDEGARDE

Hélas! je vous ai fait souffrir.
Accueilli, puis chassé, c'est une affreuse chose.
Si votre cœur me hait, il ne hait point sans cause,
Mais mon remords est assez grand de vos douleurs
Sans qu'il faille ajouter votre sang à vos pleurs.

HENRI

Quoi! vous voyez enfin ma peine et votre crime?

HILDEGARDE

Oui! mais vous resterez?

HENRI

Mon courroux légitime,
Ma plainte à vos genoux, les pleurs que j'ai pleurés,
Vous les avez compris?

HILDEGARDE

Oui! mais vous resterez?

HENRI

Cependant vous gardiez un silence farouche.

HILDEGARDE

Les mots de repentir se pressaient sur ma bouche
Et, défendant encor mon cœur irrésolu,
Je vous donnais raison plus qu'il n'aurait fallu!

HENRI

Vous vous taisiez pourtant !

HILDEGARDE

J'avais tort. Je m'accuse, —
Vous restez, n'est-ce pas ? — mais j'avais une excuse :
Un rêve fait jadis ! Un jour vous apprendrez
A quel point j'étais folle et me pardonnerez.
Puis, on a des fiertés dont la rigueur persiste ;
On se dit qu'on est forte et qu'il faut qu'on résiste,
Et l'on accable ceux qui souffrent, sans merci,
Pour l'honneur d'être triste et malheureuse aussi.

HENRI

Ah ! je reste ! — Mais non, non, c'est encore un leurre :
Celui qu'on a trompé ne croit plus. Tout à l'heure,
Cruelle, votre bouche avait des mots charmants.

HILDEGARDE

Regardez dans mes yeux et dites si je mens.

Un son de trompe, au loin.

SCÈNE X

HENRI, HILDEGARDE, IRÈNE

IRÈNE

Le roi ! le roi ! madame ! avec toute une escorte !

HILDEGARDE

Dis qu'on ferme la porte.

IRÈNE

Au roi ! fermer la porte?

HILDEGARDE

Oui.

IRÈNE

Chasser le vrai maître, ainsi qu'un inconnu !

HILDEGARDE

Le vrai maître ! je crois qu'il est déjà venu.

FIN DE LA PART DU ROI

LA REINE FIAMMETTE

CONTE DRAMATIQUE EN SIX ACTES

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE

Ce conte dramatique, qui fut écrit au printemps de l'année 1883, demeura bien longtemps inédit. Après avoir été joué sur la scène du Théâtre Libre, il parut en volume grand in-8°, chez l'éditeur Dentu. — Depuis, il a été joué au théâtre de l'Odéon avec un retentissant succès. Plus récemment, mis en musique par M. Xavier Leroux, il a été représenté à l'Opéra-Comique, où la réussite fut triomphale; elle se continua sur tous les grands théâtre de la France et de l'Étranger.

A

HENRY ROUJON

en l'honneur
des si vieilles et toujours jeunes
amitiés.

C. M.

PERSONNAGES

ORLANDA.
DANIELO.
GIORGIO D'AST.
CÉSAR SFORZA.
JEAN VASARI.
JEAN CESANO.
POMPEO CORTEZ.
CASTIGLIONE.
LUCAGNOLO.
LE PROMOTEUR DE LA JUSTICE DES FRANCISCAINS.

CHIARINA.
MÈRE AGRAMANTE.
SŒUR FRANCESCA.
VIOLA.
VIOLINE.
VIOLETTE.
PANTASILÉE.
FLORE.
POMONE.
ANGÉLIQUE.
MICHELA.

COURTISANS, MOINES FRANCISCAINS, SERVITEURS,
NONNES CLARISSES.

Date : *Renaissance italienne.*
Lieu : *Bologne*, *Assise*, *Bologne*, *Assise*.

LA REINE FIAMMETTE

ACTE PREMIER

La cour d'une auberge, sous des poutres formant tonnelle entre les deux bâtiments, au flanc de la colline.

Derrière les trois piliers de soutènement, au fond, passe la route qui monte de gauche à droite, tourne et se perd.

Dans la cour même, où fleurissent des branches de citronniers et de myrtes, sont suspendus, partout, aux murs, aux arbustes, des faisans et des guitares, des pintades et des mandores, parmi des chutes de vignes folles et de clématites.

Sur la façade de droite monte un escalier tournant vers une porte dans le mur; cette porte s'ouvre sous un auvent d'où retombent des glycines; au premier plan, du même côté, une petite porte basse; plus haut, une crédence surchargée de volailles rôties, parées de leurs plumes, et de flacons.

Dans la façade de gauche s'ouvre, au second plan, une sorte de portique bas, avec des fleurs retombantes; du même côté, au premier plan, une table entre deux escabelles.

Ça et là des sièges d'écorce.

Au delà des trois piliers, au fond, et de la route montante, se creuse une vallée; on aperçoit un des bras du Reno, qui vient de gauche, apparaît un instant, tourne et disparaît, caché par la colline: des barques entre les rives fleuries du fleuve.

Tout à fait au lointain, dans le plein jour ensoleillé, la ville de Bologne, blanche parmi des jardins grimpants, et la tour des Asinelli, lourde et sombre, et le palais de la reine.

Une impression de lumière chaude et dorée, de joie et d'espace. C'est la fin de l'après-midi.

SCÈNE PREMIÈRE

LUCAGNOLO, UN PÈLERIN

Lucagnolo, l'hôtelier, jeune, gras, joli, vêtu de couleurs vives, l'air effronté d'un Mascarille ou d'un Sbrigani, accorde sa guitare, le pied sur l'une des escarbelles, à gauche chantonnant.

LUCAGNOLO

Le corsaire de Barbarie
... De Barbarie...
N'aime... pas... qu'on rie...

Le pèlerin descend la route, il s'arrête au dehors, un peu haut.

LE PÈLERIN

Holà! l'homme!

LUCAGNOLO

Seigneur pèlerin! je...

LE PÈLERIN

Réponds.

Tournant son bâton vers la vallée :

Ce fleuve?

LUCAGNOLO
cicerone enthousiaste et bavard

Le Reno! Sable d'or. Quatre ponts
De marbre où le Bramante accouda des statues
De Naïades, de vent et de soleil vêtues!

Avec des accords de guitare, comme s'il accompagnait une chanson :

Écoutez! l'onde chante et l'air du bord de l'eau
Incline des frissons de myrte et de bouleau

Vers les barques qui vont portant de folles fées
Amoureuses par tous les baisers décoiffées!

LE PÈLERIN

Cette ville?

LUCAGNOLO

Bologne. Une âpre et noire tour
En un ciel de ramiers met un nid de vautour!
Mais les jardins de joie étagent leur verdure
Enchantée où l'amour est une fleur qui dure,
Et, là-bas, nid de neige et d'albâtre rosé,
Où l'on dirait qu'un ange en riant s'est posé,
Trop joli pour que rien de sombre s'y commette,
Luit le palais charmant de la reine Fiammette!

LE PÈLERIN

Et c'est ici, je crois, l'auberge d'un certain...?

LUCAGNOLO

Lucagnolo! — qui fut le jouet du destin.
Clerc fantasque, chanteur de vers, des barbacoles
L'exilèrent jadis d'écoles en écoles,
Tant qu'enfin sa chimère a dû s'humilier
Jusqu'à ces fonctions obscures d'hôtelier.
Mais son cœur resta clair comme un rubis sans tare

Avec le geste de tourner la broche :

Et je tourne la broche,

Avec un accord :

En pinçant ma guitare!

LE PÈLERIN
regardant autour de lui

Un lieu fameux, dit-on, entre les mal famés,
Où tous les libertins de la ville allumés
Pour la chair et pour l'or d'appétits détestables
Perdent leur âme aux lits et leur honneur aux tables.

Lucagnolo est allé prendre sur la crédence un plat où un faisan d'or éploie sa queue.

LUCAGNOLO

Jouer, aimer, hélas! ce sont les mœurs du temps!
J'en rougis.

LE PÈLERIN

Mais vous en vivez.

Lucagnolo lui présente la volaille.

Du pain. — Attends.
Un jeune homme est venu, hier soir, dans ton auberge?

LUCAGNOLO

Fier comme un condottiere et doux comme une vierge!
Si fier qu'on pense voir descendre d'un tableau
Le demi-Dieu Michel ou l'archange Apollo
Quand il lève sa face au regard de jeune aigle!
Si doux, les bras en croix, l'œil clos selon la règle,
Qu'il semble, avec sa joue encore sans duvet,
Une nonne glissant du Parvis au Chevet.

Montrant la porte au haut de l'escalier :

Il loge là.

LE PÈLERIN

C'est bien.

LUCAGNOLO

Faut-il qu'on vous apporte,
Avec le pain, de l'eau?

LE PÈLERIN

Reste encor.

Montrant la porte basse, à droite.

Cette porte?

LUCAGNOLO

Celle d'une cellule où pour de doux reclus
Nous mettons quelquefois deux couverts, jamais plus.

Le pèlerin va vers la porte, l'entr'ouvre, regarde à l'intérieur.

LE PÈLERIN
se retournant vers Lucagnolo

Chante!

LUCAGNOLO

Hein? quelle chanson? Est-il fou? Vive ou tendre?

Le pèlerin est entré dans la chambre. Lucagnolo rit, tout étonné.

Bah! chantons!

Le corsaire de Barbarie
N'aime pas qu'on rie,
Et, quand on pleure, il est joyeux;
Lina, vive comme les merles,
Dit : « Je veux trois perles,
Pour une larme de mes yeux! »

Rien? — Une autre!

Frère Jean fait des prouesses
Dans les cabarets voisins!
Il y vient entre deux messes...
Il en sort entre deux vins!

Le pèlerin reparaît et referme la porte.

LE PÈLERIN

Assez.

A part.

On peut entendre
Et voir.

Giorgio d'Ast, au dehors, monte la côte, suivi de quelques serviteurs.

Maintenant, pars vite.

Il jette une bourse de cuir, qui sonne. Lucagnolo l'empoigne au vol.

Et ne reviens pas.

SCÈNE II

Le Pèlerin, GIORGIO D'AST

Jeune, très élégant, en habit d'aventure, Giorgio d'Ast s'arrête au fond du théâtre, au milieu de quelques serviteurs, regarde autour de lui, les congédie d'un geste après des mots à voix basse, descend, semble étonné de ne voir personne.

LE PÈLERIN

Je suis celui que vous cherchez.

GIORGIO D'AST

C'est toi qui m'as
Écrit?

LE PÈLERIN

Oui.

GIORGIO D'AST

Que des faits prochains, d'une très haute
Importance?...

LE PÈLERIN

Oui.

GIORGIO D'AST

Mes gens sont au bas de la côte,
Nombreux, prêts à m'aider contre les gueux errants;
Tu me tendais un piège, et c'est moi qui t'y prends.

Il va vers le fond, il fait un signe d'appel.

LE PÈLERIN

Monsieur, en Italie, à cet âge où nous sommes,
Quel est, à votre avis, le plus puissant des hommes
Après le pape, certe, et l'empereur?

GIORGIO D'AST

Ma foi,
Le cardinal neveu, César Sforza.

LE PÈLERIN

C'est moi.

Giorgio d'Ast s'approche, très surpris. Le pèlerin ôte son grand chapeau. Giorgio hésite à le reconnaître. Le pèlerin élève sa main gauche où brille l'anneau cardinalice. Giorgio s'incline avec un très profond respect et baise l'anneau. Le cardinal indique l'une des escabelles et s'assied lui-même de l'autre côté de la table, presque au milieu du théâtre.

CÉSAR SFORZA

On vous a fait duc d'Ast et marquis de Tarente,
Monsieur ; un glorieux hymen vous apparente
Aux maisons de Spolète et de Cagliari ;
Vous êtes presque roi même, étant le mari
De cette reine enfant qu'à Bologne on adore !
Je vous plains : presque roi, l'on est sujet encore,
De plus près. Au surplus, marquis Giorgio, notez
Que ce tas fourmillant de duchés, de comtés,
De royaumes, d'États libres, enfin nous gêne.
République à Venise et principat dans Gêne ;
Pise et son duc ; Florence et ses gonfaloniers ;
Sienne rouge de sang ; Côme noir de charniers ;
Milan où Louis douze aspire à Charlemagne ;
Médicis dans Urbin ; Borgia dans la Romagne ;
Chaque ville ayant son héros, monstre ou faquin,
Pérouse, Baglione, et Bergame, Arlequin,
Dépiècent l'Italie, autrefois vaste toge
Sur le monde étendue, en haillons que le doge,
Le roi, le duc, chacun vers soi, tire et découd ;
Mais nous en rejoindrons les morceaux bout à bout
Pour en faire, le pape et moi, car Dieu nous mène,
Votre nappe d'autel, sainte Église romaine !
Or, Bologne surtout nous fâche ; il nous déplaît
Que, ce trône, ce soit une femme qui l'ait ;
Il sort de votre ville une rumeur de fêtes
Qui nargue notre gloire ou rit de nos défaites ;
Quand Borgia nous brûla Ravenne, oui, ce soir-là,
Ce palais plein de chants dans l'ombre étincela
Et fut comme un reflet joyeux de l'incendie.
La reine Orlanda mêle à notre tragédie
Trop de rire. Est-il vrai qu'on la nomme souvent
Fiammette ? On a raison. Elle est la flamme au vent,

Vive et changeante. Instruite en des académies
Où l'on parle de vers et d'amour entre amies,
Comme un roi des bouffons elle a dans ses jardins
Trois folles, des enfants aux costumes badins,
Qu'elle acheta jadis d'un corsaire épirote,
Et l'on confond de loin son sceptre et leur marotte;
Sous les branches, avec des fleurs au chaperon,
Les poètes ainsi qu'en un décaméron
L'amusent d'une histoire ou frivole ou touchante...
Duc, il est imprudent que le nid jase et chante
Aussi haut quand il a pour voisin l'épervier.
Mais, la faute majeure, où je dois obvier,
C'est qu'Orlanda, du mal de Luther tout imbue...

GIORGIO D'AST

Croyez-vous, monseigneur, que le vieux Cimmabue,
Et l'Angioletto qui vit Cypris au bain
Aient valu le divin Rafaello d'Urbin?

CÉSAR SFORZA

Vous raillez?

GIORGIO D'AST

Par Bacchus! lequel de nous se moque?
Quoi! vous, le très puissant, que redoute et qu'invoque
Un peuple! vous avez signé d'un nom qui ment,
Et vous êtes venu sous ce déguisement
Me parler, vous, à moi, de choses politiques?
Informez-vous! Je suis fameux dans les boutiques
Des orfèvres. Palerme, autrefois, m'a banni
Parce qu'un soir, avec ce fou de Cellini,
Nous avons, dague au poing et le bras sous la mante,
Fort bien tué trois fats qui tenaient pour Bramante

Contre Sansovino, l'illustre Florentin!
Princes, ducs, empereurs, ou rois, il est certain
Que je fais un grand cas des gagneurs de batailles,
Quand je les vois gravés sur de belles médailles,
Mais je compte, aussi vrai que Michel-Ange est dieu,
Ne pas risquer ma joie à leur sinistre jeu
Tant que Sanzio mettra le ciel dans ses peintures
Et tant que les Vénus de marbre, sans ceintures,
Et la Naïade nue avec son urne au front
Dans mes jardins peuplés de blancheurs souriront!
Et! quel lustre veut-on que mon bonheur jalouse
Puisque Orlanda, ma reine en fleur et mon épouse,
Par un tendre partage où je fus bien doté
En gardant son pouvoir m'a donné sa beauté!

CÉSAR SFORZA

Tu mens, aventurier.

GIORGIO D'AST

Cardinal!

CÉSAR SFORZA

Ce fantasque
Rire déguise une âme obscure, mais le masque
Tient mal, et je l'arrache! Allons, je te connais
Puisque je suis venu. Ta femme, tu la hais.

GIORGIO D'AST

Chimère!

CÉSAR SFORZA

Tu la hais, la belle et la puissante
Qui rit de faire attendre un baiser qui consente
Et te souffre à ses pieds comme un page d'amour.

GIORGIO D'AST

Les douceurs de la nuit me consolent du jour
Et l'arrogance sied à des lèvres divines.

CÉSAR SFORZA

A cause des amants furtifs que tu devines...

GIORGIO D'AST

Frivole! et non coupable.

CÉSAR SFORZA

A cause du matin
Où l'on trouva, sanglant, sous le mur palatin
Ce Français, Jean de Luys, lèvres à jamais closes...

GIORGIO D'AST

Non! le sang que l'on voit sur elle, c'est des roses!

CÉSAR SFORZA

A cause des dédains, des affronts, ton sang bout
Et ton rire se mord les lèvres! Mais surtout,
Gueux sans terre ni race, avec qui nul ne compte,
Fils de la Vanina de Pise et du vieux comte
D'Albano qui, surpris d'être père un peu tard,
Te fit vêtir de soie et te laissa bâtard,
Tu la hais, duc pour rire et marquis dérisoire,
Parce qu'elle est la haute et radieuse gloire
Qui t'illumine, obscur; parce que tu lui dois
Ton rang, tes titres, jusqu'aux bagues de tes doigts,
Parce que les palais, le courtisan fidèle,
Les fêtes, tu n'as rien que tu ne tiennes d'elle,

Pas même un nom! car dans la ville, sur tes pas,
On dit : « C'est le mari de la reine », et non pas :
« C'est Giorgio ». Sur ma vie! un rêve obscur te hante,
Né de ta haine, affreux, même à l'heure charmante
Où de n'être que femme Orlanda s'embellit...
Et tu ne penses qu'à son trône dans son lit.

GIORGIO D'AST
après un silence

Que m'offrez-vous?

CÉSAR SFORZA

Ce trône. Oui.

GIORGIO D'AST
à demi voix, comme à lui-même

Qu'est-ce donc qu'on trame
Dans l'ombre autour de nous?

CÉSAR SFORZA

Duc! la petite flamme
S'éteindra.

GIORGIO D'AST

Par moi?

CÉSAR SFORZA

Non. Sois neutre — en observant
De ne pas l'avertir ni la garer du vent, —
Et que rien ne te trouble en ta belle paresse.
Mais nous voulons, avant qu'Orlanda disparaisse,

Être certains qu'un homme est là, résolu, prêt
A régner, pour sa gloire, et dans notre intérêt.
Soyez cet homme-là, Giorgio.

GIORGIO D'AST

J'ai le choix d'être
Le valet d'une femme ou le vassal d'un prêtre?

CÉSAR SFORZA

Tu seras le plus grand dans Bologne après Dieu.

GIORGIO D'AST

J'entends. Après le pape et vous. J'envierais peu
Une couronne lourde à me courber la tête...
D'ailleurs, à vos desseins quelle chance se prête?
Je vois le but; quels sont les moyens concertés?
Orlanda, triomphante et puissante...

CÉSAR SFORZA

Écoutez.

Depuis un instant, un bruit lointain de hautbois et de violes ; c'est de la vallée invisible que montent ces bruits légers. Maintenant des voix de femmes, très vagues, s'y mêlent.

LES VOIX CHANTANTES

Les abeilles disent aux fleurs :
« Accueillez-nous dans les chaleurs
De vos calices peu farouches! »
— Les baisers disent à nos bouches
Ce que l'abeille dit aux fleurs.

GIORGIO D'AST
au fond, regardant vers le lointain

Je reconnais ces voix!

Les voix sont plus proches. Apparaissent, au courant du fleuve, entre les branches fleuries, de jeunes femmes et des hommes, couchés dans des barques; et des musiciens accompagnent les voix.

LES VOIX CHANTANTES

Le tiède avril dit à la neige :
« O froide neige, quand pourrai-je
Te fondre à mes rayons vainqueurs? »
— Les amours disent à nos cœurs
Ce que l'avril dit à la neige.

GIORGIO D'AST

Et je reconnais même
Les chanteuses! Voici Micheletta qu'on aime
Pour sa bouche endiablée et ses yeux ingénus;
Angelica qui porte autour de ses bras nus
Les annelures d'or d'une couleuvre ailée;
Et Pomone, et Fiorelle, et la Pantasilée,
Folle fille qui n'a jamais su refuser
Un sourire, le jour, ni, la nuit, un baiser!

Les barques ont disparu dans la partie invisible de la vallée. Désormais, on entend, non les voix, mais les bruits légers des hautbois et des violes.

CÉSAR SFORZA
assis à droite, sans se retourner

Regarde mieux. Tu vois des hommes auprès d'elle.

Il consulte des tablettes, et nomme les noms qu'il lit.

Jean Vasari.

GIORGIO D'AST
regardant au loin

C'est vrai.

CÉSAR SFORZA

Qui tient la citadelle
De Sammogia. La reine — il le croit — lui fit tort
En ne lui donnant pas la ville avec le fort.
— Jean Cesano.

GIORGIO D'AST

Lui-même.

CÉSAR SFORZA

Officier de la Porte.
— Pompeo Cortez.

GIORGIO D'AST

Oui.

CÉSAR SFORZA

Majordome. — Il importe
A l'honneur, disent-ils, de leur vieil écusson
Que l'un soit grand veneur, l'autre grand échanson.
La reine n'a rien fait pour eux. — Castiglione.

GIORGIO D'AST

En effet.

CÉSAR SFORZA

C'est le chien qui mordrait la lionne,
S'il le pouvait, pour mordre. Au reste, un peu parent
De ce Jean Luys trouvé dans les roses, mourant.
Puis Montagna, Ruffo, Santoni, Cellamare...

GIORGIO D'AST

Tous rayonnants de joie et d'or qui les chamarre,
Et les yeux éblouis dans le beau jour vermeil
Par des filles d'amour plus blondes au soleil!

CÉSAR SFORZA

Tous pleins d'une rancune amère. L'Italie
Aux plus graves desseins mêle quelque folie,
Et de haineux complots y serpentent, cachés
Dans les fêtes, parmi les rires débauchés.
D'ailleurs, si le soupçon rassuré s'en abuse,
Le rire n'est-il pas la plus adroite ruse?

Bruit de voix et de rires.

Ils viennent. Vous disiez : « Quels moyens? » Entrez là,
Vous saurez tout.

Il a désigné la petite porte à droite.

Entrez.

Tous deux s'éloignent par cette porte, tandis que les jeunes hommes et les belles filles, éclatants et joyeux, entrent dans un tumulte de fête, Toutes les couleurs riantes et folles, toutes les grâces, tous les rires.

SCÈNE III

JEAN VASARI, JEAN CESANO, POMPEO CORTEZ CASTIGLIONE, PANTASILÉE, FLORE, MICHELA, ANGÉLIQUE, POMONE

Elles entrent par la gauche, en fuyant devant la poursuite libertine de leurs compagnons. — Toute cette scène jouée aussi vite que possible, dans beaucoup de vie et de tumulte. Malgré la diversité, en apparence éparse du dialogue, elle doit former une seule ligne rythmique.

JEAN CESANO

Pomone !

JEAN VASARI

Michela !

POMPEO CORTEZ

Flore !

POMONE

A l'aide !

MICHELA

On me vole !

FLORE

On me tue !

CASTIGLIONE

Angélique !

Vous avez le profit de la Rachel biblique.

PANTASILÉE

Eh bien! allez garder les troupeaux chez Laban!

CASTIGLIONE
à Pantasilée

Dites un mot, houri, je coiffe le turban,
Et j'ai mon paradis dans une perle!

POMPEO CORTEZ

Donne
Tes fleurs, Flora!

JEAN CESANO

Donnez vos pommes, ô Pomone!

FLORE

Non!

POMONE

Laissez-nous!

PANTASILÉE
avec une candeur très maniérée

Jésus! serait-ce un guet-apens?
Notre jeune innocence ignorait les serpents
Et jamais on ne vit d'Ève plus ingénues.
Nous espérions en nos honnêtes retenues
Qu'en route on cueillerait des fleurs...

Les jeunes hommes veulent les embrasser.

... aux buissons verts!
Mais vous, soudainement terribles, et pervers,

Sans que le cri tremblant de nos pudeurs vous touche,
Vous nous baisez les mains, les bras, les yeux, — la bouche !
Et voici nos rubans tout sens dessus dessous.
Hélas! méchants seigneurs! que voulez-vous de nous?

CASTIGLIONE

Pardieu! je t'aime ainsi, sainte Pantasilée !

JEAN CESANO
à Pomone

Je t'adore, nonnain!

POMPEO CORTEZ
à Flora

Lys!

JEAN VASARI
à Michela

Neige immaculée!

CASTIGLIONE
à Pantasilée

Ange! sans rien d'humain!...

Lui regardant la gorge :

... ni d'artificiel.

PANTASILÉE

Des anges! Soit. Qu'il faut poursuivre jusqu'au ciel!

Elle s'enfuit, en éclatant de rire, suivie par toutes les belles filles, qui montent la côte, à droite ; les jeunes hommes s'élancent à leur poursuite, mais ils s'arrêtent brusquement. Restent en scène Jean Vasari, Jean Cesano, Pompeo Cortez, Castiglione. On entend encore les rires des fugitives.

SCÈNE IV

JEAN CESANO, JEAN VASARI, POMPEO CORTEZ CASTIGLIONE, puis CÉSAR SFORZA

JEAN CESANO

Nous sommes seuls.

JEAN VASARI
à Castiglione

Grâce à ta ruse bien conduite.
Leur présence nous fut un prétexte...

JEAN CESANO

Et leur fuite
Nous laisse libres.

POMPEO CORTEZ

C'est ici le lieu?

JEAN CESANO

Choisi
Par Monseigneur Sforza lui-même.

Paraît le cardinal.

Et le voici.

Tous s'inclinent sur son passage. Il traverse lentement la scène Il se tourne vers eux qui saluent plus cérémonieusement. Long silence non sans quelque solennité. Le cardinal s'assied. Ils se redressent.

CÉSAR SFORZA

Le Saint-Père a pesé vos griefs. Il estime
La révolte, à l'égard d'Orlanda, légitime,
Et veut que vos desseins, justes, aient leur effet.
Pendant que j'obtenais cela, qu'avez-vous fait?

JEAN CESANO

La reine est au couvent d'Assise...

CÉSAR SFORZA

Une hérétique!
Au cloître?

CASTIGLIONE

Pour l'encens, les fleurs, et la musique!

JEAN CESANO

Puis, elle se complaît quelquefois à ce jeu,
La païenne, d'avoir des caprices pour Dieu!
Donc elle est en retraite aux Clarisses d'Assise.
Le sixième avril, au matin, je précise,
Elle rentrera dans Bologne. Ce jour-là,
Des hommes sûrs que mon lieutenant enrôla
Seront de garde, assez nombreux, une centaine,
Aux portes du Palais, dont je suis capitaine.

CÉSAR SFORZA

Fort bien, monsieur le grand veneur.

POMPEO CORTEZ

Pages, valets
Ce matin-là, jusqu'aux bas servants du palais,

N'obéiront à nul ordre de femme ou d'homme
Sans m'avoir consulté d'abord, moi, majordome.

CÉSAR SFORZA

Fort bien, monsieur le grand échanson.

JEAN VASARI

Un archer
Pour que la garnison puisse en hâte marcher
A notre aide au premier signal donné pour elle,
Se tiendra dès le jour levé sur la tourelle
Du fort de Sammogia, dont je suis le gardien.

CÉSAR SFORZA

Monsieur le gouverneur de la ville, fort bien!

CASTIGLIONE

La reine, insoucieuse et rêveuse, raffole
Des rires de guitare et des pleurs de viole
Et des danses mêlant les gaîtés aux langueurs;
Je médite un gala, ballets et luths en chœurs,
Afin qu'à son retour tout lui rie et lui plaise,
Et pour que, dans les bruits de fête, plus à l'aise,
Nous terminions avec elle nos différends.

CÉSAR SFORZA

Castiglione, il sied de venger ses parents!

JEAN CESANO

Donc, tout est entrepris.

JEAN VASARI

Hormis ce qui doit être
Achevé par vous seul.

POMPEO CORTEZ

Bologne attend un maître
Reconnaissant, fidèle à nos accords jurés,
Digne d'elle...

CASTIGLIONE

Et de nous.

JEAN CESANO

Ce maître?

CÉSAR SFORZA

Vous l'aurez.

JEAN VASARI

Quand?

CÉSAR SFORZA

Dès qu'il le faudra.

POMPEO CORTEZ

Son nom?

CÉSAR SFORZA

L'élu du pape.

JEAN CESANO

Avant l'homme qui règne, il faut l'homme qui frappe,
D'un bras sûr, sans faiblesse, et, sans avoir parlé,
Meure, à tous inconnu. Cet homme-là?

CÉSAR SFORZA

Je l'ai.

Il se lève, il va vers l'escalier qui tourne à droite au fond de la scène. Il s'arrête, lève la tête vers la porte de la chambre. Il appelle.

Danielo!

Un silence. Danielo apparaît au haut de l'escalier. C'est un très jeune homme, il est vêtu de couleurs obscures, — l'habit d'un clerc et d'un laïque à la fois. Il semble ingénu et timide, non sans fierté. Il est bien tel que l'a décrit Lucagnolo. — En voyant tant de monde, il recule et va s'en aller, comme un enfant qui s'effarouche. Mais le cardinal a fait un pas de plus. Danielo le reconnaît, il se découvre avec empressement, avec un air de joie puérile; il descend très vite l'escalier; mais tout à coup, devant César Sforza, il frissonne, baisse les yeux et s'agenouille, les mains sous le menton, comme s'il priait. Tous l'observent.

JEAN VASARI
bas

C'est?...

CÉSAR SFORZA

C'est lui.

A Danielo :

Mon fils, l'œuvre inconnue
T'appelle. Voici l'heure.

Danielo a tressailli, il se relève.

DANIELO
après un effroi qu'il domine

Elle est la bienvenue.

CÉSAR SFORZA

Ton cœur est prêt?

DANIELO

Oui, prêt.

CÉSAR SFORZA

Tu sauras, d'un effort
Tranquille, mépriser la torture, et la mort?

DANIELO

Oui.

CÉSAR SFORZA

Tu sauras monter, — car c'est ton glas qui sonne, —
Sur l'échafaud, martyr, sans avoir à personne
Révélé qui t'aida, ni mon nom, ni le tien?

DANIELO

Oui.

CÉSAR SFORZA

Tu ne faibliras jamais?

DANIELO

Je suis chrétien.

César Sforza a regardé les autres personnages.

JEAN VASARI
à voix basse

Toute voix peut mentir malgré l'accent sincère.
Vous répondez de lui?

CÉSAR SFORZA
à Danielo

Fils, il est nécessaire
Aux seigneurs qui sont là, mes amis, de savoir
Quelle chaîne d'amour te lie à ton devoir.

Danielo se trouble d'abord, à l'idée de parler devant tant de personnes réunies. Mais, d'un geste, César Sforza ordonne. Danielo se résigne. Il parlera d'abord presque à voix basse, avec une hésitation puérile.

DANIELO

Écoutez.

Le cardinal s'assied à droite, près de Pompeo Cortez, debout. Danielo est au milieu du théâtre; les autres l'entourent.

Nous étions deux enfants sur la route.
Mon frère et moi, chétifs, plaintifs. Frères, sans doute,
Couple orphelin, laissé, le soir, au bord d'un champ
Par quelque Zingara qui fuit en se cachant.
On supposait cela; notre jeune mémoire
N'allait pas jusqu'aux temps premiers de notre histoire.
Mais, du plus loin qu'il nous souvenait, nous avions
Chaque jour cheminé, côte à côte, en haillons,
Frêle enfance appuyée à l'enfance qui tremble:
Chaque jour aux passants tendu la main, ensemble;
Partagé chaque soir notre pain mendié,
Et, la nuit, sous le ciel d'astres incendié
Qu'on voit luire à travers les vantaux de la grange,
Nos sommeils avaient eu pour gardien le même ange!
Cette communauté de faiblesse et de maux,
Frères ou non, enfin nous avait faits jumeaux.
Une fois, sur la paille où l'on dort de bons sommes,
— En ce temps nous étions déjà de jeunes hommes,
Seize ans, peut-être plus, car nous ne savions pas, —
Je sentis, en rêvant, se dénouer les bras

Que mon frère avait mis à l'entour de ma tête...
Puis, des gens, dans un bruit de menace et de fête,
L'emportaient... J'entendais à travers le linceul
Du sommeil, et l'horreur m'éveilla! J'étais seul,
Seul. Un tumulte, au loin, s'enfuyait, invisible...
Mais ce rêve n'était qu'une chimère horrible!
Mon frère était allé cueillir, c'était certain,
Aux sauvageons des bois le repas du matin
Ou bien, là-bas, emplir sa gourde à quelque source:
Il allait revenir, allègre de sa course,
Dispos, joyeux, et, comme hier, sur le chemin
Nous irions, tout à l'heure, en nous donnant la main...
Non! Il ne revint pas! jamais! ni tout à l'heure
Ni plus tard, non, jamais! Oh! je comprends qu'on pleure
Lorsque ayant père, frère et des fils de sa chair
S'en va l'un d'eux, qui, mort, vous semble le plus cher;
Mais comme il est heureux, ce deuil, près de l'épreuve
D'une âme qui, n'ayant qu'un amour, en est veuve!
Hélas! ne l'avoir plus, moi qui n'avais que lui!
Me l'avait-on tué? Pourquoi? M'avait-il fui?
Pourquoi? Comme le chien perdu qui se harasse,
Va, revient, je cherchais mon frère. Aucune trace.
Sans doute ces routiers qui vont par monts et vaux,
Lourds de bronze, en un bruit d'armes et de chevaux,
L'avaient pris pour en faire un soldat de leurs guerres;
Ou bien, jaloux d'un fruit cueilli, qui ne vaut guères,
Le maître du verger le gardait en prison.
Je le cherchais toujours! Au hasard. Ni maison,
Ni terre, hélas! vers où nous eussions la coutume
Du retour. Seul, farouche, et buvant l'amertume
De mes larmes, aux bourgs, aux champs, dans les bois, prêt
A tuer qui l'eût pris, pour qui me le rendrait
Prêt à mourir, j'errais, l'espérant! Là, ce reître,
Si c'était lui? J'allais enfin le voir paraître

A la fenêtre close où je frappais du poing!
Et, suivant les passants, qui ne répondaient point,
Acharné, dans l'angoisse oubliant la misère,
Au lieu de pain, hélas! je mendiais mon frère!

Après un silence :

Un homme qui marchait, en lisant, sur le seuil
D'une très large porte, austère, comme en deuil,
Me dit : « Ceux que l'on perd en l'humaine patrie
Dieu les rend dans son ciel, mon fils, à qui le prie... »
Et je vis, au-dessus de la porte, une croix.

CÉSAR SFORZA
à Pompeo Cortez

Le quatorzième après Hughes de Vermandois
J'étais alors prieur des moines Trinitaires.

DANIELO

Le cloître me reçut dans les mornes mystères
Du silence, de l'ombre, et du recueillement.
Comme un mal que la main calme en le comprimant,
Ma douleur s'engourdit, sourde, sous l'habitude
De l'oraison qui courbe et de la règle rude;
Des pointes de cilice aux reins, le froid devoir
De vous oublier, frère, afin de vous revoir,
Dessécha dans mes yeux les larmes maîtrisées,
Comme un matin d'hiver gèle aux fleurs les rosées;
Et j'adorai le Dieu dont le jaloux appui
Mâte toute autre peine en qui souffre pour lui.
Mais ce Dieu, qui console ici-bas et réserve
Dans la gloire céleste un trône à l'âme serve,
Règle l'excès des biens sur l'excès des tourments,
Et veut que les élus de ses commandements

Mettent au mur sacré du ciel qui les attire,
La sanglante et sublime échelle du martyre!
C'est pourquoi, dévouant mes jours prédestinés,
Je m'offre à l'œuvre dure, et je dis : « Ordonnez. »

CÉSAR SFORZA

Bien, fils. Prends donc cette arme.

DANIELO

Un meurtre!

CÉSAR SFORZA

A la Pierre, ointe
Du sang de saint Janvier, j'en ai sacré la pointe.

Tous se sont inclinés, Danielo a salué plus bas.

DANIELO

Soit. Qui dois-je tuer?

CÉSAR SFORZA

Vois ce palais charmant!
Une hérétique, avec le diable pour amant,
Y triomphe, impudique et sanglante! Et sa honte,
En exemple étalée à tout un peuple, affronte
Les vertus en détresse et l'Église en péril.
Toi, le vengeur élu, le sixième d'avril,
Entre, dans une fête, et, d'un éclair de lame
Juste et prompt comme la foudre, frappe!

DANIELO
avec un cri, en jetant le poignard sur la table

Une femme!

Vous voulez que je tue une femme? Pitié!
Grâce! Le ciel par qui l'impie est châtié
A bien quelque autre voie à soutenir sa cause!
Je ferai tout, hormis cela! Que l'on m'impose,
J'y consens, de lutter sans armes, corps à corps,
Contre un peuple en fureur, dussé-je, entre les morts,
Blessé, mourant, râler, trois jours, en mordant l'herbe!
Pour le bien de l'Église et la gloire du Verbe,
J'accepte de porter ma tête à l'échafaud
Ou de livrer mes os à la roue! et, s'il faut
Que j'assassine, eh bien! soit, ordonnez-moi d'être
Le meurtrier d'un prince ou le bourreau d'un prêtre,
Fallut-il — m'induisant l'âme en péché mortel —
Frapper le prince au trône ou le prêtre à l autel.
Si ce n'est pas assez, commandez-moi... que sais-je?
D'attirer un vieillard qui tremble, dans un piège,
— Car ce que vous voulez, Dieu le veut, je le crois! —

Il tombe à genoux, il baise le crucifix qui pend à la ceinture du cardinal.

Mais par le Rédempteur dont je baise la croix,
Ne me demandez pas de tuer une femme!

César Sforza le considère, surpris. Les autres s'approchent, inquiets. Le cardinal leur fait signe de le laisser seul avec Danielo, toujours à genoux. Ils sortent par le petit portique à gauche.

SCÈNE VI

CÉSAR SFORZA, DANIELO

CÉSAR SFORZA
d'un peu loin, et en approchant

Pourquoi? Tout acte est bon lorsque Dieu le réclame.

La main sur l'épaule de Danielo :

Pourquoi?

DANIELO

Parce que c'est affreux — en y pensant,
Je frémis — de meurtrir un doux être qui sent
Bien plus le mal, étant plus faible, et trouve à peine
Pour crier qu'on lui vienne à l'aide assez d'haleine!

CÉSAR SFORZA

J'ai cru ton cœur plus sûr. Dis la raison. Pourquoi?

DANIELO

Eh bien! parce que j'aime une femme! Oui, moi,
J'aime une femme! Hélas! je comprends qu'on s'étonne
Que, cierge pour Jésus et lys pour la Madone,
Un cœur d'enfant, captif de devoirs ténébreux,
S'émeuve, et vive, et soit, comme un autre, amoureux!
J'aime! On n'aurait pas dû me laisser, même une heure,
Sortir de la morose et jalouse demeure;
Car une fois, pensif, et le regard aux cieux,
Je vis encor l'azur, mais ce fut dans ses yeux!
Ce qui m'a fait l'aimer? Eh! le sais-je moi-même?
C'est une jeune fille, elle est pâle, je l'aime!
Elle rêvait à la fenêtre d'un couvent,
Penchée un peu, je l'aime! Elle se met souvent
Une fleur près du cou, je l'aime! Tout se dore
Quand elle est là, c'est qu'elle est blonde, je l'adore!

CÉSAR SFORZA

Sois damné pour le crime et damné pour l'aveu,
Lâche cœur que l'amour de la chair vole à Dieu.

DANIELO

Dieu ne me défend pas d'aimer l'un de ses anges!
Je frapperai, seigneur, s'il faut que tu te venges,
Mais une femme! O ciel! comme elle! et qui serait
Jolie aussi, peut-être, et lui ressemblerait!
Pâle, avec un front pur dont je connais les charmes,
Elle aurait dans des yeux pareils les mêmes larmes,
Et j'entendrais râler sous le couteau fumant
Cette voix qui me berce en un ravissement!
Car toute femme, enfin, avec celle qu'on aime,
A comme un air de sœur, et c'est presque elle-même...
La tuer, elle! Ah! ciel!

CÉSAR SFORZA

Va donc. Suis ton chemin.
Qu'un jour de joie, avec l'enfer pour lendemain,
Te soit l'infâme prix d'avoir pu te soustraire
Au devoir de venger Dieu, l'Église...

Il s'interrompt, il songe, on devine qu'il combine un mensonge, qu'il forme tout un dessein; il achève :

Et ton frère.

DANIELO

Mon frère! Vous parlez de mon frère?

CÉSAR SFORZA

Va-t'en.
Que t'importe?

DANIELO

Mon frère? Expliquez-vous.

CÉSAR SFORZA

Satan
Verse tous les oublis dans la coupe d'ivresse.

DANIELO
suppliant

Ah! je veux!...

CÉSAR SFORZA

Qu'est un frère auprès d'une maîtresse?
Qu'il dorme dans sa tombe et toi dans les cheveux
De ta belle!

DANIELO

Je veux tout savoir! Je le veux!

CÉSAR SFORZA

Au fait, tu ne vaux plus que ma pitié t'exempte
D'un tourment. — Vous dormiez, à l'aurore naissante,
Ton frère et toi. Des gens — tu ne l'as pas rêvé —
Sont venus en tumulte et te l'ont enlevé;
Piqueurs, veneurs avec leurs chiens qui voulaient mordre;
Et ces hommes, gaiement, on fait cela sur l'ordre
D'une femme qui, par les bois, quand le jour point,
Passe, l'arc à l'épaule ou l'oiseau sur le poing,
Chasseresse en habit de nymphe ou de morisque!

DANIELO

Cette femme?

CÉSAR SFORZA

C'était la Reine. A présent, risque
A l'épargner encor, faible âme, ton salut.

DANIELO

Pourquoi me l'avoir pris?

CÉSAR SFORZA

Un jeune homme. Il lui plut.

DANIELO

Alors, il est vivant!

CÉSAR SFORZA

Fou! la reine est saisie,
Parfois, d'une colère ou d'une jalousie,
Ou d'un désir de plaire à quelque amant nouveau...
Le lit royal eut pour ruelle le tombeau.

DANIELO

Il est mort!

Il sanglote, mais, tout à coup :

Donnez-moi le poignard! que je tue!
Ah! l'infâme!

Il donne de grands coups de lame dans la table.

CÉZAR SFORZA

Que fais-tu donc?

DANIELO

Je m'habitue
A frapper.

Au bruit, les quatre gentilshommes sont rentrés. Danielo les voit.

Vous vouliez pour ce meurtre mon bras?
Le voici.

L'arme levée :

Ta vengeance, oui, seigneur, tu l'auras...
Dans la mienne!

A tous les hommes qui l'entourent :

Voyons. Le jour de la besogne?

JEAN CESANO

Le sixième d'avril.

DANIELO

Bien. La ville?

JEAN VASARI

Bologne.

DANIELO

Bien. Le lieu?

POMPEO CORTEZ

Le palais.

DANIELO

Bien. L'heure?

CASTIGLIONE

Celle-ci.

DANIELO

Bien. Comment pénétrer?

JEAN CESANO

J'y pourvoirai.

DANIELO

Merci.
Mais pourquoi pas demain? ce soir? Quoi! l'on m'oblige
D'attendre! Cinq longs jours! Je veux frapper, vous dis-je.
Lentement. Pour tirer de ce cœur abhorré
Plus de gouttes de sang que mes yeux n'ont pleuré
De larmes!

Au fond de la scène :

Regardez! L'acier où le jour bouge
S'allume pur et clair. Je vous le rendrai rouge!

Dans le paroxysme de sa fureur, — pendant que l'on entend, assez près des éclats de rire et des voix folles, — il sort violemment par le fond, à gauche. Les belles filles et quelques jeunes hommes qui sont sortis avec elles, apparaissent, à droite, sur la route descendante. Pantasilée regarde avec étonnement cet inconnu qui s'enfuit. Même elle le désigne à Pomone et à Angélique; cette attention de Pantasilée sera assez longue pour être remarquée par le public.

SCÈNE VII

LES MÊMES, moins DANIELO; — PANTASILÉE, POMONE, FLORE, MICHELA, ANGÉLIQUE, QUELQUES JEUNES GENTILSHOMMES.

Les belles filles portent de fraîches branches en fleur.
Le soir vient peu à peu pendant cette scène.

POMONE

Où sont-ils!

FLORE

Nous quitter!

ANGÉLIQUE

C'est affreux.

CESAR SFORZA

Ah! voici
Ces folles. Soit, allez.

Il s'éloigne, se tient à l'écart derrière l'escalier.

MICHELA
à Jean Vasari

Eh bien! quoi? c'est ainsi
Qu'on nous suit?

POMONE
à Jean Cesano

Pomona n'a-t-elle plus d'oranges?

FLORE
à Pompeo Cortez

Et Flora plus de fleurs?

PANTASILÉE
entrant à son tour, à Castiglione

Sommes-nous de ces anges
Qu'il convient de laisser seules au paradis?

CASTIGLIONE
que toutes environnent

Nous avons réfléchi sur ce point, et je dis

[illegible] Que de fort ces élus nous paraît être [illegible]
[illegible] parce qu'on y cesse d'être homme.

[illegible]

[illegible] Cacheux, belles, auprès de vous!

[illegible]

[illegible] palais, un enfer fidèle et doux
[illegible] lustre mêlé ses flammes...

[illegible]

[illegible] Amour! tourmente seul les âmes...

[illegible]

[illegible] Fleurs, pour Élections!

[illegible]

Et nous emmène le diable et nous vous emportons!

Le [illegible] [illegible] et réunion, [illegible] et des [illegible]. Le cardinal [illegible] se va à la [illegible] [illegible] qu'il [illegible]

GIORGIO D'AST

Je ne sais rien. Qu'un jour mon Orlanda renonce
Au trône, ou qu'elle en tombe, hélas! il me pourrait
Advenir de régner après elle, à regret!
Mais le hasard est seul maître des destinées...

CÉSAR SFORZA

Vous serez roi.

Il reprend son bâton et son chapeau de pèlerin.

GIORGIO D'AST

Qui sait?

Il regarde au loin; l'ombre atténue doucement les lointains du paysage. Des étoiles, çà et là, vacillent. — Il s'accoude à l'escalier.

Toutes nouvelles nées,
De petites clartés tremblent au bord des cieux.
C'est le moment du soir, pâle et délicieux,
Où comme une donna furtive sous sa mante

On entend les musiques des violes et des hautbois.

La nuit au pas glissant se vêt d'ombre charmante
Pour s'en aller au bal des étoiles, là-bas!

Le cardinal commence à monter la côte, pendant que l'on voit passer — dans les musiques qui s'éloignent — les barques où sont étendus les [illegible] hommes et les belles filles, sous la lueur des torches. — Le [illegible] du chant s'élève, dans des arpèges de mandores.

[illegible] qui donc ne préférerait pas,

A la puissance, à l'or, à la gloire importune,
Cette chanson d'amour qui tremble au clair de lune!

LES VOIX
au loin

L'astre tremblant dit à l'étoile :
« Je crois, quand ton rayon se voile,
« Que tout est sombre dans les cieux! »
— Les regards disent à nos yeux
Ce que l astre dit à l'étoile.

Le rideau baisse lentement, tandis que Giorgio d'Ast regarde et rêve, que César Sforza, appuyé sur son bâton, monte la côte, et que les voix s'éteignent.

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE DEUXIÈME

Au couvent des Clarisses d'Assise. Une vaste salle. Murs et plafonds de vieille pierre presque noire par endroits. Des ogives très ouvertes forment la voûte.

Une impression et de solennité et de solitude austère. Le cloître a dû être bâti dans des temps reculés; à l'époque où vivait sainte Claire, fondatrice de l'ordre.

Au fond, à une assez grande hauteur, une galerie praticable, que soutiennent des piliers lourds, trapus, largement espacés, tourne à angle droit vers une chapelle invisible; un large escalier, au fond, à gauche, descend de la galerie sur le théâtre; il y a au bas de l'escalier, presque au milieu du théâtre, une statue de sainte Claire très haute.

A droite, au fond, un immense vitrail dont le bord supérieur obéit à une courbe d'ogive, est colorié de scènes évangéliques ou de légendes empruntées à la vie de sainte Claire. Il s'ouvre en deux vastes battants, et quand il est ouvert on voit une terrasse et les arbres du jardin et le ciel.

A droite, au second plan, un portique très haut; au premier plan, une petite porte et une étroite fenêtre.

Dans la salle, çà et là, de lourds sièges de chêne; au premier plan à droite, une sorte de banc sculpté, très bas, qui touche à une table de pierre.

La salle est éclairée — il est bientôt neuf heures du soir — par des lampes allumées aux murs sous des statuettes de madones et de saints et par une autre lampe posée sur la table.

Au lever du rideau, Orlanda est assise sur le banc sculpté, elle s'accoude à la table, comme dans une attitude de recueillement; sans être tout à fait monastique, son habillement a quelque chose d'aimablement religieux, avec tout le luxe d'une reine et la fantaisie d'une coquette. Autour d'elle tremble la transparence blanche d'un voile. La novice Chiarina, sœur Francesca, et les autres Cla-

risses, agenouillées sur les prie-Dieu, ou courbées devant des images, feignent de prier; mais, en réalité, elles suivent de l'œil la prieure, mère Agramante, qui, au fond, se promène lentement, un livre sous les yeux, le long de la haute galerie.

SCÈNE PREMIÈRE

ORLANDA, CHIARINA, MÈRE AGRAMANTE, SŒUR FRANCESCA ET D'AUTRES CLARISSES

Dès que mère Agramante a disparu, après un long silence, à droite, sœur Chiarina, qui était en observation au bas de l'escalier, se lève vivement, en frappant des mains.

CHIARINA
novice, très petite fille

Elle est passée!

UNE NONNE
avec d'autres

Enfin!

C'est comme un mouvement joyeux d'écolières quand le maître n'est plus là. Pas une ne reste à genoux. Elles courent toutes vers Orlanda — qui, elle-même, n'a plus du tout l'air recueilli — dans un joli brouhaha d'éveil.

CHIARINA
à Orlanda

Oh! lisez-nous encore

Des vers!

Toutes ont l'air de dire : « Oui! oui! »

ORLANDA
prenant un livre sur la table, sous le missel, très souriante

C'est un sonnet de Pétrarque pour Laure.

Lisant l'Argument du sonnet :

Il se plaint aux beaux yeux de sa dame, loin d'eux,
Que l'Amour et la Mort lui soient cruels tous deux.

Lisant le sonnet :

Des étoiles du ciel et des fleurs du pourpris
J'avais fait un bouquet de lumière et de neige
Pour celle qui me tient l'âme par sortilège;
Mais elle a repoussé l'offrande avec mépris.

Alors un sombre rêve emportant mes esprits,
Sous les donjons, au mur des villes qu'on assiège,
J'ai bataillé, chercheur d'embuscade et de piège;
Mais j'eus la gloire, au lieu de la tombe, pour prix.

Dans le flot ténébreux que l'ouragan tourmente
J'ai cherché le trépas; mais le flot s'est calmé.
Faut-il que mon funèbre espoir aussi me mente?

O dieu d'amour! par qui Pétrarque est consumé,
Fais que la Mort, sinon Laura, lui soit clémente,
Et qu'il puisse mourir puisqu'il n'est pas aimé!

Les nonnes sont ravies, parlent bas entre elles, remercient Orlanda.

SŒUR FRANCESCA

Le doux parler!

UNE NONNE

Le tendre amant!

CHIARINA

C'est dans un livre.
C'est écrit. Le charmant serait qu'on pût les vivre

Ces poèmes, et qu'un beau jeune homme à genoux
Pleurât ces jolis pleurs d'amour exprès pour nous.

ORLANDA

Vraiment?

CHIARINA

Certe, il est bien d'être des lys sans taches!
Mais à ne voir le long des jours d'autres moustaches
Que celle de la mère Agramante, — elle en a! —
On s'enuie à la fin.

A Orlanda, très câline.

Oh! madame Héléna,
On ne sait rien de vous dans ce cloître où vous faites
Pénitence, mais c'est du monde et de ses fêtes,
Dites, que vous gardez même en ces mornes lieux
Tant de rire à la lèvre et tant de flamme aux yeux?
Contez-nous ce qu'on fait dans le feu, salamandre!

LES NONNES

Oh! oui, oui.

ORLANDA

Soit. Voyons. Que te plaît-il d'apprendre?

CHIARINA

Tout!

ORLANDA

C'est trop!

CHIARINA
s'asseyant aux pieds d'Orlanda

Vous vivez à la cour?

ORLANDA

A la cour.

CHIARINA

Près de la reine! Elle est belle comme le jour?

ORLANDA

Oui, belle. Tiens, on dit — mais c'est une folie —
Que nous nous ressemblons.

CHIARINA

Oh! comme elle est jolie!

Plus bas :

Et c'est vrai qu'elle a des... amoureux?

ORLANDA

Je le crois.

CHIARINA
aux autres nonnes qui approuvent

C'est bien le moins, quand on est reine!

A Orlanda :

Deux ou trois?

ORLANDA

Non! point tant!

CHIARINA

Le bruit court...

ORLANDA

C'est qu'on la calomnie!
Des gens qui convoitaient son trône l'ont honnie
Parce qu'elle est frivole et que c'est son désir
Que le chêne royal ait pour fleur le plaisir,
Et pour quelques baisers qu'elle a donnés peut-être...
Le crime est-il si grand?

CHIARINA

Puissé-je le commettre!

FRANCESCA

On dit aussi — cela nous épouvante un peu —
Qu'elle tient pour Luther, le renieur de Dieu!

ORLANDA

Elle est bonne chrétienne et maudit cet Hérode,
Ce Judas! Seulement Luther est à la mode,
Comme les chaperons qu'on met sur le côté!
Elle n'a pas le cœur méchant ni révolté;
Elle dit : je veux bien, aussitôt qu'on la prie;
L'hommage qui lui plaît surtout, c'est qu'on sourie.
Argent, titres, emplois, quand elle n'a plus rien,
La blâmer de ne plus donner, ce n'est pas bien.
Même, à ce grand pouvoir qui fait la paix, la guerre,
Puisqu'on veut le lui prendre, elle n'y tiendrait guère
Si ce n'était joli d'être reine à vingt ans!
Quelqu'un m'a raconté qu'un jour, — c'était le temps
Où Louis le douzième et Ferdinand d'Espagne
Tenaient avec le pape et les ducs la campagne, —

Des cardinaux venus en pompeux apparat
— On voulait que la reine à la ligue adhérât —
La virent qui jouait dans de jolis tapages
Sur les marches du trône avec ses petits pages!

CHIARINA

Elle a d'autres plaisirs, je m'imagine?

ORLANDA

Oui!
Comme le goéland par un phare ébloui
A tout ce qui rayonne elle vole, et s'y brûle
Avec des délices! Son aïeul, le duc Hercule,
De mille oiseaux brillants, arc-en-ciel envolé
En joyaux, se faisait un diadème ailé,
Et sentait, disait-il, ses tristesses guéries
A voir rire un brasier rose de pierreries.
Elle tient de l'aïeul d'adorer ce qui luit :
L'aspérule des bois et l'astre de la nuit.
Le bonheur sans égal dont elle s'émerveille
C'est quand, le soir, comme un jour plus clair qui s'éveille,
La belle fête heureuse aux royaux escaliers
Allume les flambeaux et les yeux par milliers,
Et que tous les regards, dans toute la lumière
Qui l'éclaire d'abord, l'admirent la première!
Oh! les douces rumeurs : « Dans l'éclatant gala,
Rien ne vaut la dentelle ou le ruban qu'elle a;
Sa façon de traîner sa longue robe est telle
Qu'elle est d'une déesse et non d'une mortelle;
Elle fait, en parlant, un mouvement de cou,
Comme une oiselle, et si joli qu'on en est fou! »
Mais ce qui la ravit surtout, c'est que l'on dise
Que pour la grâce lente ou pour la mignardise

Dans la danse mêlée ou les pas à l'écart,
Pour montrer à propos sous un flot de brocart
Le petit soulier d'or dont la pointe étincelle,
Nulle dame ne vaut la reine, et qu'elle excelle
A faire, après un tour que suit un demi-tour,
La révérence au son des violes d'amour!

CHIARINA

Elle danse! Mes sœurs, la reine danse! et dire
Que pour gagner le ciel, — où, sans doute, j'aspire! —
Moi qui sens tous les bals en moi se trémousser,
Je dois n'avoir, hélas! d'autre maître à danser
Que le roi David, en peinture, devant l'arche!

Résolue :

Madame, instruisez-nous!

ORLANDA

après une petite résistance, vaincue par les cajoleries des nonnes, et faisant comme elle dit

Pour commencer, on marche
Très lentement, la dame au bras du cavalier
Posant le gant.

CHIARINA

Je suis la dame!

ORLANDA

Il doit plier
Le genou devant elle, et même il est d'usage
Qu'il feigne de lui prendre une rose au corsage
Ou de lui dérober à la lèvre un baiser.

Chiarina s'est avancée :

Mais la dame refuse !

CHIARINA

Ah ! l'on doit refuser ?

ORLANDA

Puis, partant du pied droit, tous deux, on marche encore...

S'arrêtant :

Sans musique, c'est bien gênant !

CHIARINA

J'ai ma mandore !

Elle va la prendre derrière une statue de sainte.

ORLANDA

Donne donc !

Pinçant les cordes et faisant les pas :

L'air est tendre, et si doux, que l'on n'a
Qu'à l'écouter...

UNE NONNE

L'abbesse !

LES NONNES

Ah ! ciel !

En effet, mère Agramante passe au fond sur la galerie. Les nonnes, et Orlanda elle-même, ont repris sur les escabelles, sur les prie-Dieu, dans la chaire, des attitudes de méditation ou de prière. Seule, Chiarina est restée debout, au milieu du théâtre, fort embarrassée de la mandore qu'Orlanda lui a rendue.

MÈRE AGRAMANTE

Sœur Chiarina !
Qu'est-ce donc?

CHIARINA

Nous chantions, madame la prieure,
Un psaume — du saint roi David !

MÈRE AGRAMANTE

A la bonne heure.
Poursuivez.

Mère Agramante baisse les yeux sur son livre et continue sa promenade. Elle disparaît à gauche.

SŒUR FRANCESCA

Elle n'est plus là !

Toutes se lèvent joyeusement.

CHIARINA

Recommençons !

ORLANDA

Après qu'on a ballé de diverses façons,
— D'abord à droite, puis à gauche, — chaque couple
S'enlace, un bras câlin serrant la taille souple,

Elle fait comme elle dit, Chiarina étant la dame, au milieu des nonnes charmées.

Et l'on fait une volte,

Elles tournent sur elles-mêmes.

Une autre volte encor,

Elles tournent de nouveau.

Et l'on se baisse dans les mousselines d'or
Et les gazes qui font un bruit de libellules!

La mère Agramante, revenue, les considère avec stupéfaction.

MÈRE AGRAMANTE

Archanges du seigneur! Toutes! dans vos cellules!

Elle s'incline, les bras en croix, vers la statue de la fondatrice de l'ordre.

Hélas! absolvez-nous, sainte, de ces affronts!

Toutes se sont enfuies en tumulte effrayé par le portique à droite; hormis Orlanda.

CHIARINA
demeurée en arrière, à Orlanda

Cela marchait si bien!

Sur un geste d'Agramante, Chiarina s'échappe en emportant la mandore.

Mais nous étudierons!

SCÈNE II

ORLANDA, MÈRE AGRAMANTE

ORLANDA

Vous faites trop de bruit, je crois, mère Agramante,
D'une faute qui n'est point grave, étant charmante;
Et vous devrez ne plus gronder à l'avenir,
Sans savoir si je veux pardonner ou punir.

MÈRE AGRAMANTE

On n'exigera pas, pourtant, que je tolère
Qu'on danse la gaillarde aux pieds de sainte Claire !

En une longue révérence devant Orlanda :

Ah ! madame, ce fut pour la communauté
Un précieux honneur quand Votre Majesté
Choisit pour s'y soumettre à Dieu qui lui fait signe
Le cloître dont je suis l'abbesse très indigne,
Et je crois qu'elle aura pleine rémission
De ses péchés, malgré le défaut d'onction,
Car les saintes ont des clémences pour les reines!
Mais puisqu'à tout sillon siéraient mal toutes graines
Et que le Ciel selon les états et les rangs
Applique aux mêmes cas des arrêts différents,
Je suppose qu'aux champs où Dieu fait sa récolte,
Semer la foi vaut mieux que de danser la volte;
La musique, c'est pour plus tard, en paradis ;
Et vous ne voudrez pas qu'aux plaisirs interdits
Le cher salut de mes ouailles se hasarde?

Se redressant.

Au demeurant, je veille et je fais bonne garde!

ORLANDA

un peu piquée peut-être du reproche de l'abbesse,
d'un ton d'ironie amusée

Bonne garde? Vraiment? Ah! le diable est bien fin,
Ma mère, et je pensais que vos yeux, à la fin,
N'y voyaient plus très clair sous l'ombre de la chape.

MÈRE AGRAMANTE

Mes yeux sont bons.

ORLANDA

Alors, si rien ne leur échappe,
Vous savez — j'aurais cru le contraire pourtant —
Qu'un homme, tous les soirs...

MÈRE AGRAMANTE

Un homme !

ORLANDA

Qu'on attend...
Jeune et beau...

MÈRE AGRAMANTE

Pis encor !

ORLANDA

C'est selon la manière
De juger... Pour l'amour d'une enfant prisonnière
S'introduit sous un grand manteau dans le couvent,
Et ne s'en va jamais avant minuit?

Mère Agramante lève les bras au ciel.

Souvent
Beaucoup plus tard ! Pour moi, j'en suis scandalisée !

MÈRE AGRAMANTE

Saint nom d'Agramanta dont je fus baptisée !
Mais non ! Erreur ! Je clos la grille et le portail...

L'heure sonne.

ORLANDA

Silence!

Elles écoutent. Une nonne, et une autre, et une autre entrent silencieusement, éteignent la lumière devant les images des murs, se retirent sans bruit.

Neuf?

MÈRE AGRAMANTE

Oui! Neuf.

ORLANDA
montrant la vaste porte-fenêtre, au fond, à droite

Eh bien! par ce vitrail,
Voyez.

MÈRE AGRAMANTE
près du vitrail

Tout est désert.

ORLANDA

C'est qu'il se tient derrière
Le grand mur. Regardez encor. La sœur tourière
Traverse le jardin de ténèbres voilé?

MÈRE AGRAMANTE

Oui!

ORLANDA

Par-dessus le mur elle jette une clé?

MÈRE AGRAMANTE

Oui!

ORLANDA

La porte s'ouvre ?

MÈRE AGRAMANTE

Oui !

ORLANDA

L'homme entre !

MÈRE AGRAMANTE

Hélas !

ORLANDA

Peut-être
Il envoie un baiser, de loin, vers la fenêtre ?

MÈRE AGRAMANTE

Horreur !

ORLANDA

Cela dépend encore des façons
De jouer. — Il s'approche à travers les buissons
Pour que le diable fin ne garde pas de trace,
Monte sans bruit, et dans les fleurs de la terrasse,
Se tient caché.

MÈRE AGRAMANTE

Comme un voleur !

ORLANDA

Comme un amant !

MÈRE AGRAMANTE

Mais c'est abominable !

ORLANDA

Incontestablement.

MÈRE AGRAMANTE

Et la coupable, la damnée, où donc est-elle?
De mes mains...

ORLANDA

Attendez un peu !

Faisant comme elle dit :

La criminelle
Vient à son tour, sans bruit, avec de doux effrois...
S'avance...

Elle est tout près du vitrail, qui s'éclaire peu à peu.

Et donne enfin le signal !

Elle frappe des mains.

Un ! deux ! trois !

MÈRE AGRAMANTE

Vous ! — Oh !

ORLANDA
avec un joli rire

Moi-même !

La prieure va supplier Orlanda. Mais celle-ci, d'un geste hautain, lui montre le portail.

Allez !

Se reprenant à rire :

Et faites bonne garde !

Mère Agramante sort avec des gestes d'épouvante. Cependant, Danielo, du dehors, a poussé l'un des battants du vitrail ; le battant s'écarte avec lenteur. On voit sur la terrasse pale de clair de lune une allée de lauriers-roses. La lune s'étend jusqu'à la sombre salle, et, mêlée aux reflets du vitrail, illumine Orlanda. Celle-ci sent bien que Danielo est entré, mais, coquette, ne se tourne pas encore vers lui.

SCÈNE III

ORLANDA, DANIELO

DANIELO
timide, qui se tient sur le seuil

Héléna !...

ORLANDA

Danielo !

Mais elle ne bouge pas, elle attend, un peu moqueuse. Un silence. Elle se retourne à demi, souriante.

Venez.

DANIELO
toujours de loin, avec une voix d'extase

Je vous regarde
Parmi le songe épars du soir qui tremble et luit.
O douce jeune femme avec la douce nuit
Le même enchantement d'ombre pure vous mêle,
Elle, jour comme vous, vous, mystère comme elle,
Et, charmé, je m'arrête au seuil, et n'ose pas...
Tel, enfant, j'avais peur que le vent de mes pas
Ou mon souffle, à l'autel fragile et clair des vierges,
Ne fanât la candeur liliale des cierges !

ORLANDA
avec une malignité tendre

Les bienheureuses des autels enluminés
Se taisent, or ou marbre, et moi, j'ai dit : venez...

DANIELO
s'approchant un peu

O délice! — J'avais dans l'âme tout à l'heure
Un sombre désespoir qui se courrouce et pleure.
Mais l'angoisse, le deuil, tout ce qui me troubla,
Fait trêve, et je souris, — puisque vous êtes là!
Une fois, dans le cloître où ma ongue prière
Va des croix de l'église aux croix du cimetière,
Je voyais un cyprès hanté par les corbeaux;
Soudain, comme à l'éveil d'invisibles flambeaux,
L'arbre, joyeux, fut plein de soleil sur la tombe ;
C'est qu'il avait senti passer une colombe!

ORLANDA

La colombe est bien loin de l'arbre...

DANIELO
d'un élan

Mon amour!

Alors, elle s'avance, elle voudrait poser sa tête sur l'épaule de Danielo. Il l'écarte doucement.

ORLANDA
câline

Comme on serait bien là! Je pense tout le jour
Que je mettrai ma tête à côté de la vôtre.
Nous avons une horloge ancienne, où Marc l'apôtre

Montre l'heure du doigt. « Bon saint, quelle heure est-il ?
Pas plus tard? » Je voudrais pousser, c'est puéril,
Ce doigt trop lent, et sens prêt à chercher querelle
A l'horloge mon cœur qui bat plus vite qu'elle!
Vous ne m'en voulez pas d'être une enfant ainsi,
Danielo?

Elle le considère.

Mais, monsieur, que veut dire ceci :
La fleur que vous cueillez au ravin, l'églantine
Qu'un peu de rose ressemblance me destine,
Présent de chaque soir, — hier, quand je la reçus,
L'aile d'un papillon tremblait encor dessus, —
Où donc est-elle? Hélas! faut-il que je suppose
Votre cœur sans amour ou le buisson sans rose!

DANIELO
dans une rêverie douloureuse

Ame de grâce, où tout sourit, où rien ne ment,
Vous êtes mon extase, et serez mon tourment.

ORLANDA

Votre tourment? Pourquoi?

DANIELO

Je voulais vous le taire,
Je ne puis. Je reprends ma route solitaire;
Et c'est la fleur Adieu que j'apporte ce soir.

ORLANDA

Je ne veux pas d'adieux!

DANIELO

Héléna! mon devoir
Du côté du désastre et de la mort m'entraîne.
Oubliez.

ORLANDA

Quel est donc votre devoir?

DANIELO

La haine.

ORLANDA

Non! l'amour! l'amour seul! Vous n'êtes obligé
Qu'au bonheur que je donne et qu'au bonheur que j'ai!
Puis, qu'il vous plaise ou non de me laisser, n'importe,
Je vous garde! Quand on est douce on est très forte.

Elle lui met une main sur l'épaule, vers le cou, elle regarde, elle lui sourit, de tout près.

Allons, partez.

DANIELO

Oh! quand sa main frôle mon bras,
— Elle fait cela sans péché, ne sachant pas —
Je défaille... Adieu!

ORLANDA

Non!

DANIELO
l'éloignant gravement

Sœur des saintes! vous êtes
Si pure qu'en suivant tous les pas que vous faites

Votre ange dit : « Je vins du ciel, mais elle y va ! »
Et je suis près de vous un passant qui trouva
Sur sa route une perle, et l'admire, et se penche,
Et n'y veut pas toucher parce qu'elle est trop blanche.

ORLANDA

Il est certain qu'il fut toujours très réservé.

DANIELO

Le seul bonheur que mes respects eussent rêvé,
C'était sous mon baiser ton front de fiancée.
Dans la chapelle en fleurs, où, de jour traversée,
La sainte du vitrail qui sourit aux hymens
A l'aube dans les yeux et des lys dans les mains,
Tu venais d'innocence et de lumière ceinte;
Et l'on s'imaginait que j'épousais la sainte !

ORLANDA

Ce cher bonheur, que vous rêviez, et que j'attends,
Nous l'aurons. Ma famille...

DANIELO
violent

Est-ce que j'ai le temps
D'attendre le bonheur? L'impitoyable urgence
De mon destin joindra la peine à la vengeance;
Et tout mon avenir tient en l'instant qu'il faut
Pour qu'un oiseau blessé s'abatte d'un peu haut!

ORLANDA
d'une murmurante voix, perceptible à peine

Eh bien, n'attendez plus. Quelque aveu qu'il m'en coûte...

DANIELO

Que dis-tu?

ORLANDA

Que je t'aime! et tu sais bien que, toute,
Je suis à toi!

DANIELO

Grand Dieu!

ORLANDA

Mais pourquoi donc m'avoir
Parlé de mort, de fuite et d'horrible devoir?
Cette histoire, j'ai cru d'abord qu'elle était vraie;
Et, tu comprends, je suis une enfant qui s'effraie.
La prière eût suffi de votre cœur au mien;
Même, à quoi bon prier, quand la sainte veut bien?
On ne demande pas les choses qu'on possède.
Je vous laisse ordonner, parfois, sans que je cède,
Mais c'est pour le bonheur d'entendre votre voix!
Il n'était pas besoin de m'effrayer, tu vois?
Que je doive être ou non votre femme, n'importe,
Je suis depuis longtemps votre servante, en sorte
Que je fais, simplement, sans peur ni désaveux,
Tout ce que vous voulez, non, tout ce que tu veux!

DANIELO

Est-ce que j'entends bien? Vous, passante céleste,
Vous, rêve, à moi! J'aurais avant l'heure funeste
L'heure exquise! une aurore au couchant de mon sort!
Il se pourrait qu'en la minute avant la mort
Un ineffable don fît tenir une vie
Entière de délice et d'amour assouvie,

Et que votre baiser divinisant ma chair
Mît tout le paradis au seuil de mon enfer?

ORLANDA

Il pourrait rendre grâce en un discours moins sombre.

DANIELO

Mais non! sur vos lueurs vierges mettre de l'ombre!
Prendre le cygne au bleu du ciel pour lui flétrir
L'aile, et la déchirer! Pis encore, t'offrir,
En présent de matin d'amour, l'infâme épreuve
De n'avoir pas été l'épouse, étant la veuve,
Et, pour draps, mettre au lit nuptial mon linceul,
Oh! ce serait hideux, et lâche! Je pars seul.

ORLANDA

Non! avec moi.

DANIELO

Le sort me tient en sa puissance.

ORLANDA

Je vous tiens mieux.

DANIELO

Gardez la paix et l'innocence
Et laissez-moi ma part entière de tourments!

ORLANDA

Je fuirai dans tes bras.

DANIELO

Je ne veux pas.

ORLANDA
caressante

Tu mens!

DANIELO

Héléna!

ORLANDA
ouvrant vivement l'autre battant du vitrail

L'ombre est claire et tu connais la route,
Partons.

Alors, sous le magnifique ciel de lune et d'étoiles, apparaît toute la terrasse de marbre et la cime des arbres du jardin. Sur la terrasse, une allée de lauriers-roses, assez espacés, qui continue l'escalier invisible, s'élargit jusqu'à l'écartement de tout le vitrail grand ouvert.

DANIELO

Tu dois rester.

ORLANDA

Si tu restes!

DANIELO

Écoute!

ORLANDA
l'entraînant vers la terrasse

Non! viens!

DANIELO

Je suis maudit.

ORLANDA

Non! car je t'aime!

DANIELO

Enfant !
C'est le désastre, — et le péché, que Dieu défend !

ORLANDA

Je t'aime !

DANIELO

Il faut...

ORLANDA

Je t'aime !

DANIELO

Ah ! l'ivresse terrasse
Mes forces. Si j'allais l'emmener ! Fais-toi grâce !
Songe aux sombres remords...

ORLANDA

J'en veux ! s'ils sont les tiens !

DANIELO

Et sauve-toi de mon horrible bonheur !

ORLANDA

Tiens !

Elle lui a dit ce mot en un baiser aux lèvres, sous son grand voile blanc dont elle a soudainement enveloppé Danielo. Ils restent un instant immobiles. Ils marchent, ils s'éloignent vers le jardin, entre les lauriers-roses de la terrasse. Il s'arrête, il hésite encore. Elle lui met le bras au cou. Ils sont tous deux rayonnants de lune parmi les fleurs.

FIN DU DEUXIÈME ACTE

ACTE TROISIÈME

Une chambre assez peu vaste et toute encombrée de meubles, d'étoffes, de coussins épars. Le plafond croise des poutres de noyer, sculptées et dorées, sur un fond d'azur où sont figurées des étoiles. Çà et là, dans un désordre de déshabillement, des robes, des voiles, des objets de toilette, traînent sur les meubles, sur les tapis. — A gauche, un lit très grand, très bas, vers lequel descend la soie pesante des tentures; et les courtines, défaites, glissent et s'allongent sur les deux marches qui précèdent le lit. Près du chevet, un peu plus haut, une table où sont les reliefs d'un repas, avec des hanaps et des flacons dorés. Au fond, une porte. Un peu à droite, — pan coupé, — une large fenêtre aux vitres étroites qui voilent presque entièrement des tentures aussi abondantes que celles du lit. — Au premier plan, à côté d'une escabelle, une autre table, avec des miroirs à mains, et des pots d'onguents; une femme a dû se défaire devant cette table. — Sur les murs s'applique une tapisserie avec des mythologies demi-nues; Phœbè dans les bras d'Endymion, Narcisse incline vers la fontaine, Ixion étreignant des nuées ou des femmes. Partout une intimité tiède et câline, une élégance tendre avec des couleurs douces qui se mêlent et s'étreignent. Près de la porte, au fond, est accrochée la mandore de Chiarina. — C'est tout le charme d'une chambre d'amour. — Au dehors, ce doit être déjà le jour; dedans, c'est encore la nuit, ou presque. Les lueurs des flambeaux, qui ont veillé jusqu'à l'aurore, pâlissent peu à peu, tandis que le matin transparaît aux tentures de la fenêtre.

Au lever du rideau, Danielo — même costume qu'aux premiers actes — est étendu sur le lit. Il dort. Orlanda, dans ses blancheurs de dentelles d'or et de mousselines, est endormie aussi, à demi couchée sur les marches du lit.

Plusieurs jours se sont passés depuis l'acte précédent.

SCÈNE PREMIÈRE

ORLANDA, DANIELO, puis CHIARINA

D'abord un long silence. Danielo, comme dans un cauchemar, tressaille, portant les mains à son front.

DANIELO

Mon frère! Héléna!

Réveillé :

Ciel!

ORLANDA
ouvrant les yeux et levant la tête vers lui

Qu'as-tu donc?

DANIELO
après un regard vers la fenêtre

L'aube a lui!

ORLANDA

Qu'importe!

DANIELO

Laisse-moi, femme!

Violemment :

C'est aujourd'hui.

ORLANDA
avec un reproche doux

Ah! ce secret encor, que tu ne veux pas dire!

DANIELO

Nul ne doit le connaître.

ORLANDA

Enfin, c'est un martyre,
Quand tu parles de deuil et de péril certain,
Que je doive, trop peu mêlée à ton destin,
N'en rien savoir sinon qu'il faut que tu me laisses!
Dis pourquoi?

DANIELO

Non.

ORLANDA

Alors, reste!

DANIELO

Plus de faiblesses!
C'est l'affreux jour qui vient.

ORLANDA
l'enlaçant, très caressante

C'est l'amour qui renaît!
Avez-vous donc, ingrat, tandis qu'on vous donnait
Dans les matins heureux et dans les nuits meilleures
Les baisers sans compter, si bien compté les heures?

DANIELO

Je suis sûr...

ORLANDA

Non. Tu crois. De quel jour s'agit-il?
Voyons, tu m'as bien dit : le sixième d'avril?

Nous en sommes trop loin encor pour qu'on s'émeuve!
Le deux, le trois. Je veux te donner une preuve,
Attends.

Elle frappe sur un timbre.

DANIELO

Que faites-vous?

ORLANDA

J'appelle cette enfant,
Tu sais bien, Chiarina, qu'attristait le couvent,
Et qui nous a suivis, riant sans qu'on l'écoute
Et chantant des chansons d'oiseau sur notre route.

Chiarina montre sa petite tête à la porte du fond.

Oui, je t'appelle, viens. — Quel jour est-ce du mois?

CHIARINA
après une hésitation

Le... cinquième d'avril, madame.

ORLANDA
à Danielo, pendant que Chiarina s'en va

Là, tu vois!

DANIELO

Un jour encor!

ORLANDA

N'est-ce donc rien, une journée,
Au bonheur d'être seuls tout entière donnée?
Moi, pourvu que ta main ne quitte pas ma main,
Je suis aise, et ce n'est pas vrai, le lendemain!

Mais tu te souviens donc qu'il se passe des choses,
Ailleurs? Cela se peut : là-bas, des gens moroses
Vont, viennent, font du bruit, pensent vivre en effet,
Savent le roi qui meurt, savent le temps qu'il fait,
Le jour et l'heure, et cent choses toujours les mêmes;
Tu sais que je t'adore et je sais que tu m'aimes!
Et les plaisirs, les bruits, tous les triomphes, rien
Ne vaut un battement de ton cœur sur le mien.

DANIELO

Chaque parole, ainsi qu'une goutte de flamme
Qui tombe dans la neige, ô douceur, me fond l'âme;
Et, tout l'être alangui, sans regret ni dessein,
Je dors au bercement chaleureux de ton sein!
— Tu ris?

ORLANDA
un peu moqueuse, à voix basse

Je me souviens du couvent, quand, farouche,
Tu prenais peur, pour mon souffle près de ta bouche,
Pour ma main sur ton bras. Te le rappelles-tu,
Mon Danielo?

DANIELO

L'amour est la seule vertu!
Il n'est d'enfer que vos petites bouderies....

ORLANDA

Bien courtes!

DANIELO

Et le ciel, c'est que tu me souries
Et que ma lèvre boive aux longs cils de tes yeux
Longtemps des pleurs d'amour lents et délicieux!

ORLANDA

Chère âme! Ah! que je suis contente d'être belle.

DANIELO

Ta blancheur est d'un lys et ta rougeur est celle
Des roses!

ORLANDA
se levant

Trouves-tu mes cheveux assez longs?
Enfant, ils me tombaient à flots sur les talons.
Mais j'ai grandi — jusqu'à tes lèvres!

DANIELO
lui caressant les cheveux

Ma main joue
Avec de l'or qui flambe et brûle!

ORLANDA

Sur la joue,
J'ai, je crois, un petit signe. Non. Près du cou.
Ce n'est pas vilain, dis?

DANIELO

Ah! le baiser rend fou!

ORLANDA

Mais, belle, ce n'est assez. Pour que mon maître
Pût s'honorer de mon amour, je voudrais être

Quelque très haute dame, et non cette Héléna
Sans aïeux ni blason, pauvre fille qui n'a
Qu'elle-même à donner. Un humble nom sans tache,
Cette maison des bois, où notre amour se cache,
— Car mon père, depuis qu'il a pris à Milan
Du service, ne vient ici qu'une fois l'an, —
C'est là toute ma gloire et tout mon héritage.
Ne seriez-vous pas fier, sans m'aimer davantage,
— Cela, nous savons bien que tu ne le peux pas, —
Si je quittais pour vous des fêtes, un fracas
De gloires, si j'étais, que sais-je, moi? — la reine!

DANIELO
dans un frisson

Vous, la reine! Tais-toi!

ORLANDA
étonnée

Je t'ai fait de la peine?

DANIELO

Non, non. Mais c'est d'un rêve étrange, en vérité,
Enfant, que vous avez l'esprit inquiété.
La reine!

ORLANDA

Qu'a-t-il donc? Bon! Quelque sombre idée
Comme il en a souvent. — Tu m'as intimidée,
J'avais peur. Pour m'avoir parlé de ce ton dur,
Tu ne dois pas aimer la reine? — En es-tu sûr?
Oh! cela ne fait rien. Moi, le bonheur suprême,
Je l'ai, puisque je suis une femme qui t'aime!

DANIELO

Consolatrice, hélas!

ORLANDA
en inclinant vers le chevet la tête de Danielo

Viens! pour avoir veillé
Tes chers yeux las ont peur du jour ensoleillé,
Et je veux d'un baiser très lentement les clore.

En un murmure berceur pendant qu'il se rendort :

Afin qu'en sommeillant votre cœur soit encore
Plein de moi seule, et m'aime, et ne s'attriste pas,
Je vous dirai mon nom, à l'oreille, tout bas.

Un long silence... Ils sont dans l'attitude où on les a vus au lever du rideau. Chiarina ouvre vivement la porte au fond.

SCÈNE II

ORLANDA, DANIELO endormi, CHIARINA, puis PANTASILÉE

CHIARINA
appelant à voix basse

Madame!

ORLANDA

Qu'est-ce?

Faisant signe à Chiarina de ne point faire de bruit :

Il dort.

Elle détache les lourdes tentures du lit, qui, dès lors, cachent presque entièrement Danielo, et monte vers Chiarina, au fond, tout près de la porte.

CHIARINA

Quelque malheur sans doute !
Une femme demande à vous voir. Elle est toute
Émue. Un air étrange, avec des cheveux fous.
Elle dit qu'il le faut, que c'en est fait de vous
Si vous ne lisez pas un avis qu'elle apporte !

ORLANDA

Non, plus tard.

CHIARINA

J'avais peine à défendre la porte !
D'abord elle a tenté de vous voir, au couvent,
Mais vous n'étiez plus là. Depuis trois jours, suivant
Vos traces, sans repos, s'informant sur les routes,
Disant votre air, allant, revenant, aux écoutes,
Elle vous cherche. Elle a marché toute la nuit !
Et c'est, dit-elle, un bon ange qui la conduit.

ORLANDA

Plus tard, dis-je.

PANTASILÉE

entrant vivement et se jetant aux pieds d'Orlanda. Costume du premier acte, sous un grand manteau

Non, non, madame ! Tout de suite !
Prenez ! lisez !

ORLANDA

Plus bas !

Prenant le papier que lui offre Pantasilée :

Qui donc es-tu ? Dis vite.

D'un geste, elle a congédié Chiarina.

PANTASILÉE

Une fille bohème, hélas! ô Majesté,
Qui chante jour et soir comme un oiseau d'été,
Et la rumeur peut-être est jusqu'à vous allée
Qu'on trouve beaux les yeux de la Pantasilée.
Mais on a des amis par le monde! Le mien
A nom Castiglione et ne me cache rien
Quand le vin et l'amour font sa lèvre bavarde.

ORLANDA

Ah! des complots! Il est de nos parents, prends garde.

PANTASILÉE

Les noms des chefs, le but, les moyens proposés,
J'ai tout appris, et j'ai tout écrit là. Lisez!

Orlanda descend vers la table de droite et lit à la lueur du flambeau. — Pantasilée reste un peu en arrière dans la pénombre. — Pendant que la reine lit, Pantasilée parle à mi-voix.

Ce n'est pas un péché que de trahir des hommes
Pour une femme, belle, et reine! Puis, nous sommes
Un peu sœurs, elle au trône, et nous au carrefour,
Et nous nous ressemblons à cause de l'amour.

ORLANDA
après avoir lu

Oh! les lâches! Engeance abominable et vile,
Qui me doit tout!

Relisant :

Et c'est dans la Bologne, ma ville,
Le sixième!...

Avec une surprise effrayée :

Le !...

Elle regarde le ...

Ho !...

Se remettant :

Non ! je perds le sens ! non !

Hésitante :

Pourtant, ce jour... Les mots mystérieux...

Relisant, encore enfiévrée. — à Pantasilée :

Le nom

De l'assassin, pourquoi manque-t-il?

Avec violence :

Je suppose

Que tu sais...

A elle-même :

Ce serait une effrayante chose!

A Pantasilée :

Eh bien! ce nom?

PANTASILÉE

Madame, on ne me l'a pas dit.

ORLANDA

Tu mens. Tu dois mentir!

PANTASILÉE

Mais j'ai vu le bandit.

ORLANDA

Tu l'as vu?

PANTASILÉE

Je rentrais dans une auberge comme
Quelqu'un sortait. J'ai su plus tard... C'est un jeune homme.

ORLANDA

Un jeune homme! Et tu l'as bien vu?

PANTASILÉE

Mal. Il a fui.

ORLANDA

Tu le reconnaîtrais pourtant?

PANTASILÉE

Oui.

La Reine prend Pantasilée par le bras, la conduit vers le chevet du lit, relève les rideaux et fait signe de regarder. Pantasilée recule, stupéfaite et pleine d'épouvante, avec un cri étouffé.

Dieu!

ORLANDA
après avoir laissé retomber les rideaux

C'est lui!

A Pantasilée qu'elle pousse dehors :

Va-t'en!

La reine, immobile de stupeur, se tient debout, au fond, devant la porte.

SCÈNE III

ORLANDA, DANIELO, endormi.

ORLANDA

C'est lui!

Un silence.

Ses bras m'étreignaient, enivrée,
Et j'étais adorable et j'étais adorée;
Il me disait les mots délicieux qui font
Que la tête s'égare et que le cœur se fond,
Et sans trêve c'était de son âme à mon âme
Un échange d'extase et de ciel! et l'infâme
Qui doit m'assassiner, c'est lui! Quel rêve affreux.
Son amour? Guet-apens. Durant les soirs heureux
Il attendait l'instant choisi pour que je tombe,
Du sommeil sur son cœur au sommeil dans la tombe;
S'il attirait mon front d'une main, il avait
L'autre prête à saisir l'arme sous le chevet;
Et quand, les yeux en pleurs, le délice à la lèvre,
Je défaillais, ravie, en une lente fièvre,
Lui, sur mon sein qui bat, lui, l'amant jeune et beau,
Il marquait d'un baiser la place du couteau!
Le traître! Et je l'aimais! Rien qu'à sa voix si douce,
Ah! si douce, j'avais une intime secousse,
Comme d'être éveillée en songe par un chant;
Il m'emplissait le front de rêve, en y touchant;
Et je m'étais à mon bonheur habituée,
Hélas! — Mais pourquoi donc ne m'a-t-il pas tuée
Pendant ces jours, pendant ces nuits? Eh! je comprends.
Je lui plaisais! J'avais les charmes attirants

D'être blonde et d'avoir vingt ans et d'être reine;
Il a concilié le désir et la haine;
Être l'amant d'abord et l'assassin après,
A la bonne heure : il faut s'épargner des regrets;
Et c'est avec plaisir qu'un meurtrier se vante
D'une morte au beau front qu'il posséda vivante!

Elle s'approche du lit. Elle soulève le rideau.

Misérable! Baiser parjure et cœur sans foi!
Mais je me vengerai terriblement — de toi!
Ton sommeil sera long, je crois, sur cette couche,
Mon amant!

Avisant le poignard de Danielo sur la table, près du lit :

Ce poignard que d'un regard farouche
Tu cherchais par instants, — je ne comprenais pas
Pourquoi, — l'affreux poignard qui devait sous ton bras
Faire saigner ce cœur tout plein de ton image,

Elle prend l'arme.

S'il allait te frapper? — Ah! ce serait dommage!
Vous êtes beau! — Je l'ai dans la main cependant,
Et j'approche, en silence, et tu dors, imprudent!
N'avais-je pas promis mon nom à ton oreille?
Qui sait si, tout à coup, sous la lame vermeille,
Il ne va pas, ce nom — ton charme et ton désir —
T'éveiller juste assez pour l'entendre, et mourir!

Elle a levé le poignard, elle va frapper. Danielo s'éveille à demi, et lui met un bras autour du cou.

DANIELO
presque en songe

Héléna! Je rêvais. Dans l'aube qui se lève,
L'étoile du matin, c'était vous! Mais le rêve

N'était pas aussi beau que la réalité.

Il se rendort.

ORLANDA

Ah! folle! Il m'aime! Ah! oui, bien folle en vérité.
Mais je suis tout pour lui. Sa vie et sa pensée
C'est moi seule. Avoir pu croire... femme insensée!
Je devine, à présent, très bien. Mes ennemis
M'auront calomniée. Il est jeune, il s'est mis
Du complot. Et voilà le devoir qui l'entraîne!
Mais il ne savait pas qu'Héléna c'est la reine!
Ah! Dieu, s'il le savait!

Avec des rires :

Danielo! Mon trésor!
Éveille-toi. Parlons, rions. Je suis encor
Tremblante.

DANIELO

Toi!

ORLANDA

Tes mains! tes yeux! J'ai fait un rêve
Aussi... figure-toi... c'était affreux.

DANIELO

Achève!

ORLANDA

Mais c'est fini. Je ris. Songe donc! J'ai rêvé
Que tu venais à moi, sombre, un poignard levé...

DANIELO

Héléna!

ORLANDA
reprenant le poignar

Celui-ci justement.

DANIELO

Quel prodige!

ORLANDA
lui offrant l'arme

Prends-le. Je n'ai plus peur. Allons, prenez, vous dis je.

Elle joue avec le poignard, offrant le pommeau, la pointe vers elle. Comme dans une attente, avec l'orgueil du défi :

Là, dans l'or, ce sont des reliques?... d'un grand prix?..
Prends donc.

Il prend le poignard, elle attend un peu. Elle a un rire fou... Elle lui saute au cou.

Ah! je t'adore! Et vois comme je ris!

DANIELO
se dégageant doucement

Quel divin signe, ou quel infernal stratagème,
A celle que je hais mêle celle que j'aime?

Il a traversé la scène. Il s'assied en rêvant sur l'escabelle près de la table, où, par mégarde, il laissera le poignard. — Orlanda est restée assise sur une marche du lit. Très rieuse :

ORLANDA

Mais ces hommes sont fous! Aller, précisément,
Pour m'en faire un bourreau, choisir, qui? mon amant!

Après une petite rêverie, avec une résolution gaie :

Eh bien! soit. Ce qu'on veut, je le veux. L'heure est proche,
Il l'en faut avertir.

Elle s'est levée. Elle traverse la scène. Elle s'accoude à l'épaule de Danielo. Très doucement.

J'ai bien peur d'un reproche,
Danielo.

Il se retourne.

J'ai menti ce matin, pour avoir
Quelques heures de plus le charme de vous voir,
C'était bien aujourd'hui la date...

DANIELO

Ah! charmeresse
Trop aimée!

Il court à la fenêtre, arrache les tentures, pousse la croisée. On voit le jardin plein de soleil. Toute la chambre s'éclaire de la lumière de midi.

Déjà le plein jour! Le temps presse!
N'espère aucun pardon, si tu m'as, d'un instant,
Attardé sur le seuil du devoir qui m'attend!

ORLANDA
à part, en souriant

Il est terrible!

DANIELO
la prenant dans ses bras

Non! Pauvre âme à qui je laisse
Le repentir de ta clémence à ma faiblesse!

Veuve aux longues douleurs, je ne vous maudis pas,
Et je t'aime, et je pleure en dénouant tes bras!
Adieu!

Il va vers la fenêtre-porte.

ORLANDA

Dis : à bientôt!

DANIELO

Adieu, baisers, délice,
Péchés si purs que Dieu semble en être complice,
Adieu, l'enlacement dans le repos ami,
Et les langueurs! Adieu le sein où j'ai dormi!
Et, quand m'aura vaincu la tâche qui m'incombe,
Ton lit d'amour sera le songe de ma tombe!

Il s'éloigne vivement dans le jardin.

ORLANDA
seule

Mais c'est très effrayant!

Elle voit le poignard sur la table.

Ah!

Appelant :

Danielo!

DANIELO
revenant

Pourquoi
M'avez-vous rappelé?

ORLANDA

Pour ce poignard. Sans moi
Tu l'oubliais.

Danielo le met à sa ceinture.

Et puis pour un baiser encore!

Elle l'enlace. Il l'écarte et s'enfuit.

SCENE IV

ORLANDA, CHIARINA

Dès qu'elle est seule, Orlanda va très vite, très joyeusement, à la porte du fond.

ORLANDA

Chiarina!

A Chiarina qui rentre :

Ce manteau! mon masque, et ta mandore!
Nous allons à la cour!

CHIARINA
joyeuse

A la cour!

ORLANDA
assise devant la table où sont les objets de toilette

Mes cheveux,
Relève-les. Je pars tout de suite, Je veux
Être à Bologne avant la fin de la journée.

CHIARINA
battant des mains

Si tôt! — Mais pourquoi donc?

ORLANDA
en pouffant de rire

Pour être assassinée!

FIN DU TROISIÈME ACTE

ACTE QUATRIÈME

Les jardins du palais, à Bologne. — Partout des fleurs et des arbustes rares, où se dressent çà et là, dans un désordre apparent, des statues de nymphes et de dieux.

La scène est assez vaste, dans un encadrement de portiques qui mettent comme des ouvertures d'allées entre les verdures.

A gauche, au second plan, au-dessus de trois marches, le trône préparé pour la reine, — plutôt un trône de divinité que de reine, avec des attributs mythologiques. — Un trône de dryade princière.

A droite, au premier plan, une statue de Diane qui lance des flèches.

Au milieu, un escalier, très vaste, aux nombreuses marches de marbre, monte vers une terrasse praticable, où, à droite et à gauche, sont dressées des estrades pour les musiciens.

De cette terrasse commence vers le palais, — tout blanc, — que l'on voit un peu de biais, un autre escalier très blanc, praticable aussi, tournant à demi presque dans le lointain.

Des jets d'eau, dans des massifs de verdures, mettent des fusées irisées. — Une impression de joie et de luxe, de lumière et de fête.

Au lever du rideau, la scène est vide. On entend venir de là-haut, du palais, où, par instants, des groupes apparaissent sur le second escalier, une musique de danse, lointaine, presque éteinte, — musique grêle et toute faite de cordes et d'instruments de bois.

Quelques heures se sont passées depuis l'acte précédent.

SCÈNE PREMIÈRE

VIOLA, VIOLETTE, VIOLINE

Ce sont les trois folles de la reine. Presque des enfants. Des habits de fantaisie et de rêve, rappelant, — avec des réminiscences mythologiques, le costume des bouffons royaux. — L'habillement de Triboulet et de Momus, compliqué

d'un charme féminin, avec des enfantillages. Un peu de turquerie, aussi, selon la mode du temps. — Elles ont des marottes où tintent des grelots.

Au lever du rideau, Viola sort du palais, tout en haut, traverse des groupes de seigneurs et de dames, sautèle de marche en marche, descend avec des brusqueries d'oiseau, a l'air de chercher quelqu'un, arrive sur la terrasse, et parle en agitant les grelots de sa marotte.

VIOLA

sur la terrasse, penchée, agitant sa marotte, et appelant

Violette?

Sur la scène, Violette sort d'entre les arbres de gauche et répond d'un coup de marotte.

VIOLETTE

Voici!

VIOLA

se tournant vers la droite

Violine?

Violine sort d'entre les branches de droite et agite sa marotte.

VIOLINE

Voilà!

Violette et Violine, se prenant par la taille, et tournant le dos au public, s'avancent vers Viola qui descend l'escalier de la terrasse. Viola vient à elles, les enlace en les faisant se retourner; elles forment un groupe comme de trois touffes de fleurs mêlées.

VIOLA

Le bouquet est complet, car j'y joins Viola!

VIOLINE

à droite, déroulant son écharpe dont elle a donné un bout à Viola, et tournant autour des deux folles

Et moi, pour que la reine en veuille être parée,
Je l'enrubanne avec une écharpe dorée!

Elle revient à sa première place. Les deux bouts de l'écharpe se rejoignent, formant comme une faveur autour du bouquet vivant. Et les trois folles éclatent de rire.

VIOLA
le doigt sur la bouche

Silence! Nous avons des devoirs!

VIOLETTE
très grave

Je crois bien!

VIOLINE
de même

Sérieux!

VIOLA

Vous n'avez, j'espère, oublié rien?

VIOLETTE

Rien!

VIOLINE

Rien!

VIOLA

Moi, pour complaire à la reine, j'épouse
Castiglione, dont Terpsichore est jalouse!

VIOLETTE

Moi, Cortez, majordome!

VIOLINE

Et moi, le commandant
D'un fort! Par le dieu Mars! Je plaindrais l'imprudent
Qui mettrait une échelle à la muraille close!

VIOLETTE

Mais, Viola, dis-nous, entends-tu quelque chose
Au dessein de Fiammette?

VIOLA

Il est rare et subtil.
Elle aurait, à punir qui la mit en péril,
L'air de craindre, et ces nains sembleraient des hercules.
Chose grave! Il vaut mieux les rendre ridicules.

VIOLINE

Ce sont des plans profonds!

VIOLETTE

Moi, j'entends, c'est assez,
Qu'ils sont très amusants.

Elles aperçoivent Giorgio d'Ast qui va entrer par la droite au premier plan.

On vient, disparaissez!

Elles se dérobent vivement, dans un remuement de grelots, Viola, au fond, près de l'escalier, derrière une statue, Violine, à gauche, par l'un des portiques, Violette, à droite, entre les verdures. — Giorgio d'Ast entre lentement, préoccupé de rêveries.

SCÈNE II

GIORGIO D'AST

Il relève la tête au bruit des grelots

Hein? Qu'est-ce donc? Ah! oui, les folles de la reine
Dont le bruit de grelots dans les jardins s'égrène.

Regardant le palais, au fond, d'où viennent toujours des musiques de danse :

Plus folle encore, elle est de retour! Elle est là,
Et n'entend point venir dans les bruits de gala
L'hôtesse au pâle front qu'elle n'a point priée!
— Une heure! et moi, le fils de race décriée,
L'aventurier douteux de tant de hasards, moi
Qu'une femme avait pris pour jouet, je suis roi.

Lentement :

Giorgio! Ce passant, — roi!

Après une rêverie :

Dieu! comme une pensée,
Faible d'abord, éparse, et cent fois repoussée,
Prend corps, s'acharne, et tient tout notre être envoûté
Quand le rêve devient la possibilité.

Inquiet :

Pourtant, ce meurtre... Là, sous les branches fleuries,
Avec l'air d'une fée au milieu des féeries
Elle rira, les yeux par la fête enchantés,
Et je serai peut-être assis à ses côtés,
Quand...

Brusque :

Mais ce crime, enfin, n'est pas le mien. J'ignore,
Je n'aide pas. C'est un malheur, douteux encore,
Qui la fait choir du trône et me place à son rang!

Avec un frisson, en regardant le trône :

C'est affreux, sur le sein d'une femme, du sang...

Il monte, indécis, vers l'escalier du milieu, d'où il voit paraître Jean Cesano, officier de la porte, et Pompeo Cortez, majordome, qui demeure à parler bas avec des domestiques.

Ah! ces hommes!

Il se détourne, revient sur ses pas et sort par la gauche, en avant du trône.

SCÈNE III

JEAN CESANO, POMPEO CORTEZ, JEAN VASARI, puis CASTIGLIONE

Pendant que Jean Cesano descend l'escalier, Jean Vasari entre par un portique à droite.

JEAN CESANO

Eh bien!

JEAN VASARI

La garnison approche!
Elle enveloppera le palais. Sur la roche,
Au fort de Sammoggia, mon oriflamme au vent
Lui donne le signal de la marche en avant.

JEAN CESANO
désignant un portique, à gauche

Mon lieutenant avec les gardes de la porte
Se tiennent là, tout prêts à nous donner main forte.

POMPEO CORTEZ
quittant les domestiques et descendant de la terrasse

Et tous les serviteurs acquis à mon dessein
Seront près d'Orlanda quand viendra l'assassin.

JEAN CESANO

Donc, c'en est bien fait d'elle, et plus rien ne protège
La libellule d'or prise dans notre piège!

CASTIGLIONE
descendant vivement l'escalier du fond

Peut-être!

JEAN VASARI

Que dis-tu?

CASTIGLIONE

Le ballet est manqué!

POMPEO CORTEZ

Ah! tu nous as fait peur.

CASTIGLIONE

La reine a révoqué
Mes ordres. C'eût été ravissant; c'est burlesque.
On danse la Gaillarde et non la Romanesque!

JEAN CESANO

Fou! Tout va bien.

CASTIGLIONE

Qui sait? Fiammette, en ordonnant,
Avait un rire aux yeux.

JEAN CESANO

Tu vas voir.

Marchant et appelant vers la gauche, au-dessus du trône :

Lieutenant?

Un garde royal apparaît de chaque côté du portique.

UN GARDE

Arrière.

JEAN CESANO

Hein? Quoi? Je suis l'officier de la porte.

Jean Cesano veut passer. Le lieutenant apparaît entre les deux soldats.

LE LIEUTENANT

J'ai l'ordre d'empêcher que monseigneur ne sorte!

POMPEO CORTEZ
s'approchant de Jean Cesano

Qu'arrive-t-il?

JEAN VASARI
regardant à droite, et que les autres rejoindront

Enfer! Mes yeux ont beau chercher
Le signal qui flottait, là-haut, sur le rocher
De Sammoggia. Qui donc ose, en ma forteresse?...

Il s'avance vers la droite. Un garde royal apparaît de chaque côté du portique.

LES GARDES

Arrière.

JEAN VASARI

Je suis Jean Vasari.

UN LIEUTENANT
entre les deux gardes

Règle expresse.

JEAN VASARI

Ah! je veux!...

LE LIEUTENANT

Empêchez monseigneur de sortir !

JEAN CESANO

Quoi ! Sommes-nous trahis?

CASTIGLIONE

Vite ! il faut avertir
Le cardinal Sforza

POMPEO CORTEZ

Sans doute.

JEAN CESANO

Il est à Rome !

JEAN VASARI

A Bologne. Au couvent des Mineurs. L'habile homme
Surveille les hasards de notre coup de dés.

JEAN CESANO

Soit. L'avertir. Mais par quel moyen?

POMPEO CORTEZ

Attendez.

A un domestique qui traverse la terrasse :

Giovann'?

Le domestique descend les marches.

Tu vas aller...

Viola surgit de derrière la statue, dans un bruit de grelots.

VIOLA

Me cueillir une pomme
Dans le verger!

Le domestique s'éloigne. — Aux gentilshommes stupéfaits, tandis que les deux autres folles la rejoignent sur l'escalier :

C'est moi, le nouveau majordome!

Toutes trois éclatent de rire et monteront vers le cortège de la reine, qui commence à descendre du palais.

JEAN CESANO

Bafoués, par surcroît!

JEAN VASARI

Tous nos plans avortés!

CASTIGLIONE

Et nous, perdus!

POMPEO CORTEZ

Il faut sortir d'ici!

Au moment où ils se retournent, ils se trouvent en face de la reine et et du cortège royal; des musiciens s'installent sur les galeries de la terrasse, à droite et à gauche du large escalier de marbre.

SCÈNE IV

LES MÊMES, ORLANDA, en apparat royal, somptueuse et charmante, appuyée sur l'épaule de CHIARINA; derrière elle, toute LA COUR, avec des DANSEURS et des PAGES; LES MUSICIENS sur les estrades.

ORLANDA
de loin

Restez.

Elle descend quelques marches.

Je veux vous regarder en face pour connaître
A quel signe du front se lit l'âme d'un traître!
Si je rencontre un jour dans mes chasses des bois
Une bête à l'œil faux, frémissante, aux abois,
Qui guette obliquement et rampe et se retire,
Je veux, en la voyant si lâche, pouvoir dire :
« Ceci, c'est un renard » — me souvenant de vous!

Les quatre hommes se détournent vers la droite. Giorgio d'Ast apparaît sur la terrasse, il observe, il écoute la reine.

Quoi! sans un but hautain, sans haine, sans courroux,
Pour quelque dignité qu'on m'a mal demandée,
— Il fallait me prier, j'aurais changé d'idée, —
Pour un titre ou de l'or que l'on vous proposa,
Pour être les valets du cardinal Sforza,
Pour les reliefs du crime où ce prêtre s'attable,
Vous osiez contre moi ce complot détestable!
Contre moi, souriante et frêle, que Dieu met
Sur le trône comme une fleur sur un sommet,
Et pour qui, malgré tout le fier bruit qui m'acclame,
La couronne de reine est un bijou de femme!

Plus près :

Eh! c'est bien pour cela que vous avez osé!
Les malfaiteurs couards aiment le crime aisé,
Sans péril de revanche, et qui s'offre, à portée;
C'est aux Brutus qu'il faut la chute ensanglantée
Des Césars presque dieux, et leur rébellion
Met les griffes du tigre au ventre du lion!
Mais vous, furtifs, adroits, votre rage sournoise
S'en prend à moins hardis que soi, ne cherche noise
Qu'à coup sûr, et veut bien du renom triomphant
Qu'on gagnerait à battre, étant homme, une enfant!
Pourtant, tremblez. L'enfant, qui ne tient pas l'épée,
Et s'émeut rien qu'à voir une tige coupée.
Peut faire signe à ceux qui d'un bras rude et prompt
Lèveront sur les cous la hache et frapperont!

Aux courtisans et aux folles :

Ça, cousines, et vous, mes compagnons de joie,
J'ai des jongleurs français vêtus d'or et de soie.
Et des nains cordouans couchés sur les carreaux,
Des chanteurs, des danseurs, — si j'avais des bourreaux!
Si les billots sanglants s'adossaient aux estrades
D'où le rythme des luths mène les mascarades?
Et, pour mieux achever le ballet que régla
Castiglione, si je vous faisais voir, là,
Sur ces marches de fleurs et de feuilles jonchées
L'affreux sautèlement de leurs têtes tranchées!

Aux conspirateurs qui ont tressailli.

Mais non, rassurez-vous!

Aux autres :

Ils avaient déjà peur!

Au milieu du théâtre.

L'échafaud qu'enveloppe une rouge vapeur

Est comme un piédestal horrible de la faute;
Du plus bas criminel la tête y paraît haute;
Et vous ne valez pas que l'on vous daigne offrir
L'excuse d'avoir l'air, lâches, de bien mourir!
— Puis, ce complot d'enfant, par son étourderie,
Échappe au châtiment et vaut que l'on rie.
Gageons que vous aviez dans vos pensers profonds
L'espoir d'être effrayants... vous n'êtes que bouffons!
Et vous n'aurez pas même interrompu la fête.
Venez, folles! afin que justice soit faite,
Viola, Violette, et Violine aussi,
Je vous donne à juger les hommes que voici!

VIOLA

Jamais crime si noir n'eut tribunal si rose!

LES TROIS FOLLES

Délibérons!

Elles échangent des signes rapides. Sur la terrasse, les musiciens commencent à jouer. Les danseuses, en très petit nombre, ne descendent pas encore sur la scène; mais, sur la terrasse, sur les marches où elles montent et descendent en des pas rythmiques, c'est comme le prélude d'un ballet; et la musique semble aussi être l'accompagnement des paroles que disent les folles. — On voit à peine, derrière les courtisans en cercle, le mouvement des danses.

VIOLA
à la reine.

Cousine, il n'est pas une chose,
Au dire des maris nombreux dont c'est le cas,
Plus fertile en tourments, plus féconde en tracas,
Que d'avoir épousé dans un jour de mégarde
Une femme menteuse, ou coquette, ou bavarde;
— Or, moi, je parle, parle, et parle jour et soir.
Ainsi qu'une perruche au bord de son drageoir!

VIOLINE

Je suis menteuse autant qu'une voix de sirène !

VIOLETTE

Je suis coquette, moi, presque autant que la reine !

Viola est montée sur la seconde marche du trône ; les deux autres folles, comme assesseurs, la rejoignent à droite et à gauche.

VIOLA
d'un ton de juge

Donc, nous, Folles, tenant en ce lieu notre cour,
Ayant pesé le contre et médité le pour,
Jugeant qn'un tel forfait vaut une peine énorme,
Par cet arrêt, sans nul recours, en bonne forme,
Voulons et commandons qu'on donne pour mari,
A moi, Castiglione !

VIOLINE

A moi, Jean Vasari !

VIOLETTE

A moi, Cortez !

VIOLA

Disons que le triple supplice
Ait lieu sans nul sursis ; et, quant à leur complice,

Elle désigne Jean Cesano.

Il attendra, frappé par la même équité,
Mon veuvage...

VIOLINE et VIOLETTE

Ou le mien!

VIOLA

Pour être exécuté!

POMPEO CORTEZ
à Orlanda

Madame, un pareil jeu...

JEAN VASARI

Silence. Attends. Peut-être
Ne sait-elle pas tout? et l'homme va paraître.

Pompeo Cortez baisse la tête, comme consentant à l'affront.

ORLANDA

Vous avez bien parlé, folles! et vous aurez
Des musiques pour prix, et des bonbons ambrés!

Pendant que la reine se dirige vers le trône, des pages offrent des dragées aux folles qui croquent les épices à belles dents.

GIORGIO D'AST

Non! elle est trop charmante enfin pour qu'elle meure!

D'une voix forte, qui fait se taire les instruments de musique sur la terrasse ;

Qu'on ferme les portails et les grilles sur l'heure!

La reine se tourne vers la voix.

ORLANDA

Qui parle?

A tous :

Demeurez!

Redescendant.

Ah! c'est vous, mon mari.

GIORGIO D'AST
bas et vite.

Un danger...

ORLANDA

Il est tard pour en être attendri,
Giorgio d'Ast! — Taisez-vous. En vain je m'étudie
A comprendre quel est dans cette comédie
Votre rôle, mais vous en êtes à coup sûr.
Je sens rôder, tout près, votre vouloir obscur,
Comme on pressent dans l'ombre une mouche qui vole.
Je ne puis pas vous faire épouser une folle,
C'est déjà fait! Mais vous partirez dès demain
Pour Sammoggia. Si vous ignorez le chemin
Je vous promets jusqu'à la prison une escorte
Très sûre pour ouvrir et refermer la porte.
Assez d'autres valets, sans vous, me trahiront!

GIORGIO D'AST

Orlanda!

ORLANDA

J'ai parlé.

GIORGIO D'AST
s'éloignant

Meurs donc ! pour cet affront !

Les musiques sonnent vivement. Les danseuses, à qui d'autres danseuses se sont jointes, descendent l'escalier, se placent au milieu du théâtre. C'est un ballet, très court, très lent, d'une mythologie surannée et charmante.

La reine est assise sur le trône, un peu vers la gauche, tournant le dos au palais, la main appuyée sur l'épaule de Chiarina, qui s'accoude au genou de la reine et regarde avec inquiétude vers l'escalier, là haut ; les folles et les pages sont groupés sur les marches du trône.

Toute la cour, en demi-cercle, entoure la danse, laissant un espace vide, entre le trône et l'escalier.

Au second plan, à droite, les quatre conspirateurs, groupés, regardent vers le fond du théâtre.

Giorgio d'Ast, accoudé à la statue de Diane, observe anxieusement la porte du palais.

Les danses ont à peine duré quelques secondes quand Danielo, sombre sur le fond blanc des architectures, entr'ouvre le portail, tout à fait en haut, et commence à descendre le plus lointain escalier, tantôt visible, tantôt se dérobant derrière un vase de marbre. Giorgio d'Ast et les conspirateurs l'aperçoivent.

GIORGIO D'AST

Ah ! — l'homme !

CHIARINA
à voix basse, en tremblant

Il vient, madame !

La reine fait signe que c'est bien, continue à regarder les danses. Danielo a descendu lentement le haut escalier, il est maintenant sur la terrasse. Les danses et les musiques n'ont pas cessé.

GIORGIO D'AST

Il s'avance !

CHIARINA

Madame,

Il descend l'escalier !

Danielo vient d'apercevoir le trône.

GIORGIO D'AST

Il la voit!

Danielo, derrière les groupes des seigneurs, a tiré son poignard.

CHIARINA

Oh! la lame
Luit!

GIORGIO D'AST

Bien!

CHIARINA

Il est tout proche!

GIORGIO D'AST

Elle est perdue!...

CHIARINA

Il n'a
Plus qu'à lever la main!

En effet, Danielo, montant une marche du trône, lève la main. — La reine, toujours souriante, n'a pas daigné se retourner.

GIORGIO D'AST
entre les dents

Va!

DANIELO
d'une voix terrible, le poignard levé

Meurs, impie!

La reine s'est retournée, toujours souriante, presque avec un rire, vers Danielo, qui recule épouvanté, pendant qu'à son cri les danses et les

musiques s'interrompent, et que les courtisans se jettent vers lui avec de grandes clamours.)

Héléna !

Mais la reine, d'un geste impérieux, a arrêté le mouvement de la cour; sans aucune apparence d'émotion, pendant que tout le monde recule, elle descend du trône, marche, un peu de moquerie aux lèvres, vers Danielo qui s'écarte à reculons, stupide d'étonnement et d'horreur. Ils traversent ainsi la moitié du théâtre. Il tourne, toujours suivi par Orlanda qui rit; au premier plan, à gauche, il s'arrête, hébété, laissant tomber son poignard. — Giorgio d'Ast, stupéfait, observe et comprend. — La cour veut encore se précipiter sur l'assassin. Mais Orlanda s'y oppose d'un geste, et, doucement gaie, envoie un baiser à Danielo plein d'horreur, tandis que la toile descend très lentement.

FIN DU QUATRIÈME ACTE

ACTE CINQUIÈME

Une salle dans un pavillon des jardins. — Pas trop vaste. — Luxe pompeux et joli.

Au fond, trois vastes portes, celle du milieu plus grande. — Porte à gauche, au second plan; porte à droite, au même plan.

A droite, une table à côté d'une pile de carreaux; à gauche, une chaire, près d'une autre table.

A gauche, au premier plan, une grande fenêtre.

Quelques minutes seulement se sont passées depuis l'acte précédent.

SCÈNE PREMIÈRE

CHIARINA, un instant, DANIELO

Au lever du rideau, des bruits de pas précipités, des clameurs qui passent, s'éteignent, recommencent, derrière les portes du fond. — L'émotion causée par l'attentat de Danielo n'est pas encore calmée; quand s'ouvre l'une des trois portes du fond, on voit les jardins royaux pleins de tumulte.

La porte s'ouvre, Chiarina entre la première, conduisant Danielo qui chancelle comme un homme ivre.

CHIARINA

Vite! vite, venez! Et restez là. Vous êtes
En sûreté.

Elle va à la porte du milieu, l'entr'ouvre, la referme très vite en voyant des gens qui courent; elle sort par la porte à gauche.

DANIELO,
effaré, comme fou

Voilà les choses que vous faites,
Dieu terrible! Héléna, c'est la reine. Ceci,
C'est trop. Si les damnés doivent dire merci
Aux morsures du fer, aux brûlures du soufre,
Si l'engloutissement doit rendre grâce au gouffre,
Je serais un ingrat de n'être pas content!
C'est elle, pour le rire et l'amour d'un instant,
Qui m'a volé ma vie en me volant mon frère,
C'est elle, l'impudique, elle, la meurtrière,
Qui l'a par son alcôve au sépulcre conduit,
Horreur! et je baisais ses lèvres cette nuit!
O frère! Elle a voulu cette joie encor neuve
D'aimer en moi celui dont elle se fit veuve;
C'était l'affreux plaisir auquel elle rêvait
Que, dans un seul amant, sur le même chevet,
Elle étreignit le mort et le vivant ensemble;
Et souvent elle a dû, puisque je vous ressemble,
Se croire, exaspérant le désir par l'effroi,
Amoureuse de vous et sanglante de moi!
Ah! détestable femme, atroce et sacrilège...
Qui donc a retenu mon bras? Pourquoi ne l'ai-je
Pas frappée? Oh! pardon, compagnon, doux ami,
Qui vous êtes sans moi dans la mort endormi,
Pardon! Je l'aimais tant! Tu sais comme elle est belle!
Rien qu'à la voir, hélas! la volonté rebelle
Défaille, et le courroux s'humilie, adouci;
Tu me pardonneras, toi qui... l'aimas... aussi!. .

Avec une crispation des poings.

Car ils s'aimaient!

D'une voix sourde :

Elle a, par les mêmes caresses...

Dieu! les mêmes!

Terriblement.

Réveil des rages vengeresses!
Ah! si je t'avais là, le poignard, cette fois,
T'entrerait dans le cœur sans trembler dans mes doigts;
Toi, l'amour et la mort de mon frère, damnée,
Toi que j'exècre autant pour t'être à lui donnée,
Que pour me l'avoir pris!

Un bruit à droite.

Qui vient?

Entre Orlanda, un peu furtive, par la petite porte.

Elle! elle a tort.

Il se détourne, haletant, prêt à bondir sur elle; il se tient debout, devant la table, les ongles dans le bois.

SCÈNE II

DANIELO, ORLANDA

Pendant tout le commencement de cette scène, Danielo, frémissant d'horreur et de rage à chaque parole d'Orlanda, voudrait se retourner, la tuer, n'ose pas, se cramponne toujours à la table.

ORLANDA
très enfant, très joyeuse du succès de sa comédie

C'est moi, mon Danielo! Vous vouliez donc ma mort?

Elle rit.

Quelle surprise, dis, quand tu m'as reconnue?
Moi, je riais d'avance en guettant ta venue
De l'air que tu prendrais à voir, plus belle encor,
Dans Orlanda, ta haine, Héléna, ton trésor!

DANIELO
fuyant, épouvanté

Horreur! — C'est impossible.

Il tombe sur les coussins, la tête contre la table. Un silence pendant lequel Orlanda, haletante, porte les mains à son cou, regarde autour d'elle, comme folle.

ORLANDA
d'une voix faible

Je souffre! Et c'est lui, — lui! Dieu! quelle heure terrible!
Lui, — qui m'aimait! Mais qu'a-t-il donc? O sombre fou!
Ses chères mains m'ont mis leurs ongles dans le cou.

Elle se soulève, elle vient peu à peu, chancelante, vers Danielo.

Danielo! d'où te vient cette rage insensée?
Vous n'êtes donc plus vous?

Il fait un mouvement, elle a peur, elle recule, elle reprend :

Tiens, vois, tu m'as blessée,
Oui, je saigne. Cruel, cela vous est égal,
A moi, si faible, hélas! de m'avoir fait du mal?
Contre une douce femme avez-vous tant de haine?

Le jugeant plus calme, elle se rapproche lentement.

Ce n'est pas de ma faute, enfin, si je suis reine.
L'Héléna qui te fut si chère, je la suis
Toujours. Orlanda? Non. Qui parle d'elle? Puis,
Cela ne change pas le front, le diadème,
Et, reine ou non, tu dois m'aimer, puisque je t'aime!
A ma place, toute autre appellerait; moi, non.
Je me plains à toi seul. Mon Danielo, sois bon.
Même je ne veux pas me plaindre. Je t'assure
Que si tu la baisais j'aimerais ma blessure!

Tout près :

Je t'aime tant! Bien plus, aujourd'hui, que jamais!
C'était en souriant, hier, que je t'aimais,
Et mon cœur, dans la joie, était resté frivole.
La tendresse qu'on a dans le rire s'envole;
Elle entre plus avant dans un cœur déchiré,
Et je t'adore mieux depuis que j'ai pleuré!

DANIELO

Dis-tu vrai, cette fois, ô bouche coutumière
Du mensonge?

ORLANDA
ardemment

Mon ciel, ma vie et ma lumière,
C'est toi!

DANIELO

Je te suis cher, bien cher?

ORLANDA

Ah! mon amant!

DANIELO

Si des hommes venaient me prendre en ce moment
Pour me mener devant les juges?

ORLANDA

Quelle idée
As-tu là?

DANIELO

Si ma tête aux bourreaux accordée
S'inclinait au milieu des funèbres apprêts?

ORLANDA

Tais-toi!

DANIELO

Si je mourais enfin?

ORLANDA

Ah! je mourrais!

DANIELO
avec une explosion de joie farouche

Tu seras donc vengé, frère, puisqu'elle m'aime!

ORLANDA

Que dit-il?

DANIELO
vers la porte

Holà, tous! Je me livre moi-même.
Oui, j'ai tenté le coup. Venez, soyez témoins!
Si je ne puis tuer, on me tuera du moins.

ORLANDA

Non! tu ne mourras point! Va, tu le peux! Appelle!
Je suis reine pour eux, si je ne suis que belle
Pour toi. Dans le trépas par les lois ordonné
Tu n'éviteras pas mon amour acharné.
Mes juges? Il suffit que je les avertisse
Pour que ma volonté soit leur seule justice.

DANIELO

Quoi! pas même la mort!

ORLANDA

Tu leur diras, vraiment :
« Je suis son assassin! — Eh! non, c'est mon amant! »
Et les plus fiers devront sans que pas un s'abstienne
Courber leur tête au lieu de menacer la tienne.

DANIELO
prêt à pousser la porte

Qui sait?

ORLANDA

J'appellerai moi-même! Tu vas voir!

Au moment où elle pousse la porte du milieu, elle voit entrer en face d'elle, par la porte de droite, César Sforza, que suivent deux moines franciscains.

Le cardinal Sforza!

SCÈNE III

ORLANDA, DANIELO, CÉSAR SFORZA
LES DEUX FRANCISCAINS

Peu à peu, toute la cour entrera par la porte que la reine a poussée et par les autres portes du fond.

CÉSAR SFORZA
aux moines,

Faites votre devoir.

Les deux franciscains s'avançent vers Danielo.

ORLANDA

Quel devoir? Qu'osez-vous! Moines, au monastère!

CÉSAR SFORZA
désignant Danielo, d'un ton simple, tout en observant l'effet de ses paroles sur la reine

Cet homme en un couvent de l'ordre trinitaire,
L'an passé, prononça des trois vœux le premier :
Selon le droit canon et le droit coutumier,
Son procès ressortit à la très sainte Église.
Que Votre Majesté, d'ailleurs, se tranquillise,
Elle sera vengée.

DANIELO

Ah! voici la mort!

ORLANDA

Non!
Que m'importe l'Église et votre droit canon.
Je suis reine à Bologne et votre audace est grande!

Aux courtisans, en montrant Danielo que les franciscains vont emmener.

Retenez-le!

Les courtisans se disposent à obéir.

CÉSAR SFORZA

Qui donc, quand l'Église commande,
Désobéit?

Les courtisans hésitent.

ORLANDA
impérieuse

Eh bien!

Mais, sur un signe du cardinal, ils se détournent en baissant la tête.

Lâches!

Les moines emmènent Danielo.

Je ne veux pas!
Mon Danielo!

DANIELO
prêt à sortir par la porte du fond, entre les deux moines.

J'accepte et j'aime le trépas!
Pour le cher sang versé, pour la tombe trahie,
Soyez maudite, femme entre toutes haïe,
Et veuille Dieu, doublant l'angoisse qui te mord,
Que tu m'aimes assez pour mourir de ma mort!

Il est sorti. Le cardinal le suit, après un mouvement de triomphe. Les courtisans s'éloignent aussi, silencieusement. Les portes se referment. Orlanda reste seule.

SCÈNE IV

ORLANDA

Mais ils vont le tuer. Je connais leur féroce
Justice. Des bourreaux, ces franciscains. La crosse
Du prieur, c'est la hache, et leur noir tribunal
C'est déjà l'échafaud. D'ailleurs le cardinal
Le punira surtout de m'avoir épargnée.
On lui ferait merci, s'il m'eût assassinée...
Ah! que ne suis-je morte!

S'asseyant :

Enfin, c'est effrayant,
N'importe quelle femme, une pauvresse, ayant

Un bâton dans la main, si quelqu'un vient lui prendre
Son amant peut tenter au moins de le défendre;
Et moi, le sceptre au bras, pour protéger le mien,
Moi, reine, car je suis reine! je ne puis rien,
Rien, rien, rien! — Comme ils ont vite courbé leurs têtes,
Ces hommes, lâchetés à toute honte prêtes,
Devant ces frocs. Luther a raison : tout le mal
Vient des moines. Rien? Rien? Non, rien! C'est infernal.
Et pour comble d'horreur, Danielo me méprise
Et me maudit. Longtemps le destin thésaurise
Les deuils, les pleurs, puis, comme un sac qui se découd,
Verse toute l'affreuse épargne d'un seul coup.
Quand je disais des vers d'amour chez les clarisses,
Dans le murmure épris des voix adulatrices
Quand je riais avec mes folles, folle aussi,
Qui m'eût dit qu'il allait m'arriver tout ceci!

Sanglotant :

Ah! c'est trop de tourment pour une pauvre femme.

Entre Giorgio d'Ast. Elle se tourne au bruit.

SCÈNE V

ORLANDA, GIORGIO D'AST, puis POMPEO CORTEZ, puis CHIARINA

Giorgio d'Ast, pendant la plus grande partie de cette scène, élégant, froid, imperceptiblement ironique.

ORLANDA

Vous! Que venez-vous faire ici? Qui vous réclame?
Ah! oui, puisqu'à présent mon supplice est parfait,
Puisque je suis meurtrie et vaincue en effet,

Il me fallait avoir sur ma ruine entière
Son rire comme un feu follet de cimetière.
Mais ce rire imprudent devait se souvenir
Que si je ne puis pas sauver, je puis punir!

GIORGIO D'AST

Vos belles lèvres ont de brutales paroles!
L'offre de leur parfum sied mieux à ces corolles.
Puis, vous me jugez mal, j'apporte, justement,
L'ordre de délivrer ce jeune homme. Un amant,
N'est-ce pas? A servir de la sorte l'épouse,
L'époux montre une humeur bénigne et peu jalouse.

ORLANDA

Toi! Quel ordre?

GIORGIO D'AST

Celui de mettre en liberté
Le prisonnier.

ORLANDA

Mensonge! ou piège.

GIORGIO D'AST
déroulant un parchemin qu'il tiendra un instant dans sa main

En vérité,
C'est un blanc-seing du pape. Oui. Qu'a rempli lui-même
Le cardinal. Voyez la tiare suprême
Et les clés.

ORLANDA

Quoi! Vraiment? Vous avez obtenu
Cela, vous?

GIORGIO D'AST

Orlanda! Vous m'avez méconnu.

ORLANDA

Oui. Je le crois. Donnez ce papier. Joie immense!
Donnez.

GIORGIO D'AST
remettant le parchemin dans sa poche

César Sforza ne met à sa clémence
Qu'une condition.

ORLANDA

Laquelle?

GIORGIO D'AST

Remarquez
Que lui seul, et non moi...

ORLANDA

Bien, laquelle?

GIORGIO D'AST

Abdiquez

ORLANDA

Que j'abdique!

GIORGIO D'AST
en mettant un autre parchemin sur la table, où il le laissera

Voici l'acte. Au bas de la page
Signez. Vous aurez l'ordre.

ORLANDA

Ainsi, pas davantage,
Abdiquer? Ce sont là les nouveaux plans ourdis?
Le trône d'où vingt fois leurs complots étourdis
N'ont pu me faire choir, on veut que j'en descende
De moi-même? J'ai peur que longtemps on attende
Mon bon plaisir d'ôter ces perles de mon front!
Je prétends les garder tant qu'elles me siéront.
J'aime le rang royal qui fait que l'on m'admire
Très haut, dans un lointain de lumière et de myrrhe,
Altesse un peu païenne entre les rois chrétiens;
Et, parce qu'il me fait redoutable, j'y tiens!

GIORGIO D'AST

Donc, l'ordre est sans effet et vaut qu'on le déchire.

ORLANDA

Ne le déchire pas, Giorgio! Laisse-moi dire,
Parlons tous deux.

Familière

Pourquoi sers-tu mes ennemis?

GIORGIO D'AST

Orlanda!

ORLANDA

Raisonnons. Quoi que l'on t'ait promis,
Eux étant ce qu'ils sont et nous ce que nous sommes,
Je puis faire pour toi bien plus que tous ces hommes.
C'est donc ton intérêt que d'être en bon accord
Avec moi. Tu m'en veux. Je conviens que j'ai tort

De t'avoir menacé. Je n'étais pas maîtresse
De ma colère. Toi, dans une forteresse?
Non! Mais sers-moi. C'est vrai, l'on a bien deviné,
Je tiens à délivrer ce jeune homme. Je n'ai
Pas à cacher cela. Veux-tu, tous deux ensemble,
Le sauver? Donne-moi ce papier. Il me semble
Que tu peux hasarder quelque chose à ton tour
Pour une... amie à qui tu dois tout. Pense au jour
Où j'ai fait de Giorgio presque un roi. Voyons, donne.
Il m'a voulu tuer, ce fou! Mais je suis bonne.
Un amant, disais-tu? non, j'ai pitié de lui.
Ainsi, tu vois, tu peux le sauver sans ennui.
— Giorgio! pour ce papier qui lui permet de vivre,
Mon pouvoir, mes trésors, mes joyaux, je te livre
Tout! Choisis, prends. Si l'or à tes désirs trop prompts
Vient à manquer, va, va, nous en emprunterons
A des juifs. On peut bien faire quelque folie!
Donne-moi l'ordre, oh! fais cela, je t'en supplie,
Si plus rien de l'ancien amour ne vit en nous,
Pour une femme en pleurs, pour la reine à genoux!

GIORGIO D'AST
désignant l'acte

Signez. Là.

ORLANDA
se relevant et le regardant en face

Mais, enfin, qu'as-tu donc, si j'abdique,
A gagner? Je comprends leur sombre politique.
Je ne vois pas ton but; que peut te faire, à toi,
Que ce royaume, au lieu d'une reine, ait un roi?

Il se tourne vers elle, orgueilleusement.

Toi! régner à ma place?

GIORGIO D'AST

Oui.

ORLANDA

Rêve !

GIORGIO D'AST

Certitude.

ORLANDA

Je n'attendais pas tant de son ingratitude !

GIORGIO D'AST

Ingrat ! Le chien qui mord, quand on le bat, l'est-il ?

ORLANDA

Toi ! que j'ai pris obscur !

GIORGIO D'AST

Et que tu fis plus vil.

ORLANDA

Qui partageas mon lit !

GIORGIO D'AST

Sans partager ton trône.

ORLANDA

A qui j'ai tout donné!

GIORGIO D'AST

Comme une altière aumône.

ORLANDA

Tout l'or! Tous les orgueils!

GIORGIO D'AST

Tous les abaissements.

ORLANDA

Toi que j'aimais jadis!

GIORGIO D'AST

Autant que tes amants?
Allons, signez.

ORLANDA

Jamais! Pour que tu sois mon maître?
Jamais! Tu m'entends bien? Jamais! Jamais!

GIORGIO D'AST

Peut-être.

Il a frappé sur un timbre.

ORLANDA

Que fais-tu?

GIORGIO D'AST

Vous devez avoir quelque souci
Du jeune homme qu'on juge en ce moment.

Entre Pompeo Cortez.

Voici
Des nouvelles.

POMPEO CORTEZ
après un signe interrogateur de Giorgio d'Ast

On a conduit le régicide
Au Saint-Office.

ORLANDA

Hélas!

GIORGIO D'AST

Que croit-on que décide
Le tribunal?

POMPEO CORTEZ

La mort du criminel...

ORLANDA

Mon Dieu!

POMPEO CORTEZ

...Paraît sûre.

GIORGIO D'AST

En effet. Le supplice aura lieu?...

ORLANDA

Danielo !

POMPEO CORTEZ

Dans la cour du cloître, ce soir même.

Il se retire.

ORLANDA

Ah! comme ils savent bien à quel excès je l'aime,
Les bourreaux!

Courant vers la table.

C'est bien l'acte? Tiens, j'ai signé.
Oui, signé, vois. L'ordre à présent. Et sois damné!

Ils ont fait l'échange. Orlanda appelle vers la gauche.

Chiarina, viens!

Entre Chiarina, à qui Orlanda parle vite, à voix basse.

GIORGIO D'AST

Enfin!... Roi.

Il considère Orlanda; il dit, en une pensée inquiète, presque attendrie :

Ma fortune élève
Sa réelle grandeur sur les débris d'un rêve...

Haussant les épaules :

Soit!... — Régnons.

Il va vers la porte du milieu. Il sort, il la laisse ouverte. On voit, au loin, aller et venir, dans les jardins, les courtisans; les conspirateurs forment un groupe, auquel Giorgio d'Ast se mêle : ils le salueront obséquieusement.

SCÈNE VI

ORLANDA, puis LES COURTISANS, puis LES TROIS FOLLES

Après le départ de Chiarina, Orlanda a eu un instant de joie d'avoir sauvé Danielo. Puis elle a pensé à la tristesse de sa déchéance. Elle redescend, elle se soutient à peine, elle se laisse tomber sur les coussins.

ORLANDA

Je ne suis qu'une femme à présent!
Chétive et triste, avec le souvenir cuisant
Des fêtes de jadis et des gloires brisées.
Les gens qui passeront demain sous les croisées
De la demeure sombre où je m'exilerai,
En me voyant pareille au rayon dédoré
Qui dans le pâle oubli du crépuscule traîne,
Se diront : « Qui croirait, pourtant, qu'elle était reine? »
Je pense qu'à présent Danielo devrait bien
Me rendre son amour puisque je n'ai plus rien.
Malgré mon sacrifice au cruel que j'adore,
Dieu du ciel! s'il allait me détester encore!

Dans les jardins, des rires, des saluts, autour de Giorgio d'Ast. La reine se redresse.

On rit! Oui. C'est qu'on sait déjà la chose. Il plaît
A ces lâches d'avoir le roi qu'il leur fallait,
Et leur déloyauté s'enorgueillit qu'on dise
« Sire » au parjure, et « Votre Altesse » à la traîtrise !
On rit encor! De mon désastre! Mais pourquoi
Tout le monde est-il donc si méchant avec moi ?

Elle pleure. Les groupes se sont rapprochés. Au premier rang Jean Cesano, Jean Vasari et leurs compagnons. Les trois folles sont entrées

Elle fait toute la cour les suivre, curieuse et méchante. Orlanda se tourne vers les folles.

Tout le monde? Non pas. Venez là, mes chéries,
Vous m'aimiez.

Elle les embrasse.

Votre rire et vos espiègleries
Amusaient les soucis de mon cœur allégé;
Vous ne guérirez pas la tristesse que j'ai.

Elle s'assied dans la chaise, à gauche. Les folles, attendries, l'entourent. Toute la cour regarde. — A Viola :

Tu sais? Je ne suis plus reine. C'est la nouvelle.
Nous n'irons plus, nous quatre, en folle ribambelle,
Par les jardins. Mon Dieu, comme nous avons ri!
Et nous pleurons. Un soir, dans le buisson fleuri,
Nous trouvâmes un nid léger de tourterelles;
Pour savoir qui l'aurait ce furent des querelles,
Et les oiseaux ont fui vers le ciel étoilé.
Plus vite encor tout mon bonheur s'en est allé.

Les folles se détournent en pleurant.

Ne vous éloignez pas, enfants! Cette couronne
Que tant d'ambition et de haine environne,
Je veux que ce soit vous qui me l'ôtiez du front.

Pendant que les folles lui retirent le petit diadème :

Quand je ne l'aurai plus, qu'est-ce qu'ils en feront?

Elle leur prend la couronne des mains, elle la regarde.

Pour un homme, elle est bien trop petite et trop frêle.
Hélas! qu'elle est jolie. Elle me faisait belle.
La lueur des joyaux, c'est mon nom figuré :
Fiammette!

Elle la leur fait admirer.

Sous la perle et le rubis pourpré
Chaque ramille d'or si frêle qu'elle bouge
S'étoile d'une fleur qui serait blanche et rouge.

Elle baise la couronne.

Je l'aimais !

En ce moment, des voix, point trop lointaines, entrent par la fenêtre.

LES VOIX

Vers l'inconnu qui nous invite
On ne sait où,
Est-ce le vent qui va plus vite
Ou l'oiseau fou ?

ORLANDA

Écoutez ! Qu'est-ce donc qu'on entend ?

LES VOIX

Plus vite que la brise folle
Et l'oiseau fou,
C'est notre rêve qui s'envole
On ne sait où !

VIOLA
près de la fenêtre

Ce sont des zingari qui passent en chantant
Dans les haillons de leur misère ensoleillée !

ORLANDA
se levant

Fais-leur signe !

Viola obéit.

Je veux, perle à perle effeuillée,

Leur donner ma couronne, à ces bohémiens.

Elle reste à la même place, à demi tournée vers la fenêtre.

Tenez, dans vos hasards moins tristes qne les miens,
Puissiez-vous, sans savoir même qui vous l'envoie,
A mon bonheur perdu devoir un peu de joïe.

Elle brise et jette une à une par la fenêtre, en parlant, les étoiles-fleurs du diadème.

Prenez ! Prenez ! Voici mon renom triomphant, —
Et mon orgueil de reine, — et mes rirés d'enfant, —
Les musiques, — les vers dont notre âme est charmée, —
Et le ravissement d'aimer et d'être aimée, —
Tous les songes, — tous les espoirs, — toutes les fleurs !

La couronne est sans joyaux. La reine la regarde et sanglote.

Et maintenant, partez. Je n'ai plus que des pleurs.

LES VOIX
qui s'éloignent

Plus vite que la brise folle
Et l'oiseau fou,
C'est notre rêve qui s'envole
On ne sait où !

SCÈNE VII

LES MÊMES, CHIARINA, puis LE PROMOTEUR, suivi de QUELQUES NONNES CLARISSES, puis GIORGIO D'AST, puis CÉSAR SFORZA.

Chiarina entre par la droite et court à la reine.

ORLANDA

Ah ! tu l'as vu ?

CHIARINA
douloureusement, à voix basse

J'ai vu son désespoir s'accroître,
« Si je n'ai pas la mort, a-t-il dit, j'ai le cloître ! »
Il s'est enfui.

ORLANDA

L'ingrat ! Mais je le rejoindrai.
Partons.

Elle se lève, appuyée à l'épaule de Chiarina. Elle s'arrête, c'est qu'elle voit le groupe des nonnes à la porte du milieu, et le Promoteur qui s'avance entre la double haie des courtisans.

Que veut cet homme ? Et qu'a-t-on préparé ?

César Sforza entrera silencieusement après les deux premiers vers lus par le Promoteur ; il se tiendra devant la porte à droite.

LE PROMOTEUR
lisant

« Nous, Pierre, abbé, commis du siège apostolique
« A poursuivre en tous lieux, clandestine ou publique,
« L'hérésie exécrable et folle de Luther ;
« En vertu de la bulle *Indulgent Noster*,
« — Devant César Sforza, prince du consistoire, —
« Requérons qu'Orlanda, maléfice notoire,
« Suspecte de prêter aide au schisme infernal
« Dudit Luther, paraisse à notre tribunal,
« Pour être au nom du Roi Jésus qu'elle renie,
« Absoute, s'il se peut, et, s'il le faut, punie ! »

Mouvement de surprise parmi les courtisans. Jean Cesano et ses compagnons laissent voir la joie du triomphe. Orlanda pleure dans les bras de Chiarina.

ORLANDA

Hélas !

LE PROMOTEUR

« Voulons de plus, émus de charité,
« Qu'Orlanda soit reçue, en la communauté
« Des clarisses d'Assise, à faire pénitence
« Jusques à l'heure où Dieu dictera la sentence. »

ORLANDA

Ah ! c'en est fait de moi !

Giorgio d'Ast est entré, a écouté la lecture. Il voit le cardinal debout contre la petite porte et va vivement à lui.

GIORGIO D'AST
vite, à voix basse

Monseigneur ! elle avait
Abdiqué.

CÉSAR SFORZA

Dieu n'est pas à ce prix satisfait !

GIORGIO D'AST
montrant la table où la reine a signé l'acte d'abdication

Alors pourquoi l'avoir contrainte ?...

CÉSAR SFORZA

Pour la reine,
L'Église n'eût trouvé des juges qu'avec peine.

Giorgio d'Ast baisse la tête. — Pendant le précédent dialogue, deux clarisses se sont avancées vers la reine.

ORLANDA

Où me conduisez-vous? A la mort, n'est-ce pas?
— Je l'ai sauvé, du moins !

Elle monte vers le fond, appuyée à l'épaule de Chiarina. Tous courbent le front, à l'exception des quatre conspirateurs. — Elle se redresse.

Inclinez-vous ! — Plus bas !

FIN DU CINQUIÈME ACTE

ACTE SIXIÈME

Au couvent des Clarisses. — Décor du second acte, plus morne. Le cloître est devenu prison. — Toutes les portes sont closes. — Au lieu du grand vitrail colorié, une énorme grille ferme la baie du fond, et derrière la grille pendent de lourdes tentures. — Plus petite, une autre grille défend, en haut de l'escalier, l'entrée de la galerie. — A gauche, au premier plan, une grande croix de bois noir penche du mur vers un prie-Dieu.

Plusieurs mois se sont passés depuis l'acte précédent.

La nuit se fera peu à peu vers le milieu de la scène troisième.

SCÈNE PREMIÈRE

MÈRE AGRAMANTE, LES CLARISSES, LE PROMOTEUR DE LA JUSTICE DES FRANCISCAINS, DEUX MASSIERS DU SAINT-OFFICE, puis ORLANDA, VIOLA, VIOLETTE, VIOLINE.

Au lever du rideau, le Promoteur se tient debout sur la galerie, entre les deux massiers. Les clarisses sont groupées à gauche, sur le devant du théâtre, dans une attitude de tristesse et d'attente. Une religieuse, vieille, se tient debout près de la petite porte à droite, au premier plan.

Pendant tout le commencement de la scène, on entendra l'orgue de la chapelle invisible, très loin.

Mère Agramante, la main sur la porte de fer qui, maintenant, clôt la galerie, semble attendre les ordres du Promoteur. Celui-ci incline la tête. Alors mère Agramante, la porte poussée et quelques marches descendues, fait un signe à la vieille religieuse qui se tient debout à droite. Celle-ci sort et rentrera avec Orlanda et les trois folles. Agramante s'agenouille en prière devant la statue de sainte Claire.

Orlanda, pâlie, en robe de bure blanche, dont les manches sont comme

de grandes ailes ployées, marche lentement et languissamment, presque portée par les trois folles, désolées, en habit sombre ; elles ont pourtant gardé quelques bijoux.

Orlanda, sans rien voir d'abord, se laisse tomber sur le banc sculpté, à côté de la table de pierre. Les folles s'agenouillent autour d'elle. Toutes les clarisses, tendrement apitoyées, considèrent Orlanda.

Elle lève à demi la tête... Elle voit les clarisses, elle reconnaît la salle du cloître, où, naguère, elle était si heureuse, si amoureuse aussi ; elle sourit, sourire douloureux, sourire pourtant ; elle parle comme en un écho, de sa propre voix ancienne.

« Des étoiles du ciel et des fleurs du pourpris
J'avais fait un bouquet de lumière et de neige... »

Mais les massiers font tomber leurs masses de fer, dont toute la salle sonne. Orlanda a vu le Promoteur, étouffe un cri, cache, à la table de pierre, sa tête entre ses mains. L'orgue se tait un instant.

LE PROMOTEUR
lisant

« Le Très Saint Tribunal où Dieu met ses clartés,
« Tous les témoins ouïs, tous les clercs consultés
« Touchant les faits douteux ou sur la peine due,
« Et l'accusée en ses réponses entendue,
« Dit et veut qu'Orlanda, dont Satan fut l'appui,
« Fourbe, hérétique, soit mise à mort aujourd'hui
« Dans le préau de la Justice abbatiale ;
« Mais lui daigne octroyer par faveur spéciale,
« Aux prières du Roi s'étant laissé toucher,
« De périr sous la hache et non sur le bûcher ;
« Et plaise à Dieu qui sauve encore qu'il châtie
« De départir sa grâce à l'âme repentie. »

Parmi l'émotion des clarisses et la prière redoublée de mère Agramante, le Promoteur sort avec les deux massiers, vers la chapelle invisible. Orlanda pleure entre ses folles agenouillées. L'orgue, au loin, se plaint.

SŒUR FRANCESCA

Hélas !

UNE NONNE

Jadis si gaie !

UNE AUTRE

Et maintenant en pleurs !

UNE TOUTE JEUNE NOVICE

Nous lui ferons avec des cierges et des fleurs
Un moins sombre chemin vers la nuit éternelle...

SŒUR FRANCESCA

Si j'osais lui parler ?...

Elle fait un pas vers la reine. Mais la mère Agramante l'arrête, sévèrement.

MÈRE AGRAMANTE

Allez prier pour elle.

Sur cet ordre, les nonnes baissent la tête, et montent processionnellement l'escalier, tournent sur la galerie, disparaissent dans l'éloignement. — L'orgue se tait. — Orlanda est seule avec ses trois folles.

ORLANDA

Mourir, — ayant vingt ans ! — Et sans qu'il ait daigné
Me revoir ! Trois longs mois, en leur zèle acharné,
Des gens m'ont tourmentée au point que j'en suis folle,
Et lui qui, d'un regard, d'une seule parole,
Aurait ensoleillé l'ombre où je me débats,
Il est resté muet dans son cloître, là-bas.
Chiarina le supplie en vain ! Je sais d'avance
La réponse. Toujours : non ! ou bien le silence ;
Hier comme la veille, aujourd'hui comme hier ;
Et, tout à l'heure, sous l'abominable fer,

Ma tête va tomber, si pâle, échevelée,
Affreuse, sans qu'il l'ait d'un baiser consolée!

Elle pleure. Les trois folles voient entrer Chiarina par la grande porte à gauche. Elles vont à elle, lui parlent bas. Chiarina fait signe que oui.

SCÈNE II

Les Mêmes, CHIARINA

CHIARINA
près de la reine

Il viendra.

ORLANDA
embrassant Chiarina dans une folie de joie.

Tu l'as dit! Tu ne l'as pas nommé,
Mais c'est bien lui qui doit venir? Mon bien-aimé!
Répète qu'il viendra. Je veux encor entendre
Ce mot! Tu ne vas pas t'excuser, te reprendre,
Ou dire que je t'ai mal comprise?

CHIARINA

Il me suit.

ORLANDA

Ce n'est pas vrai, la mort et l'éternelle nuit!
Je vais le voir enfin!

CHIARINA

Pour plus de deuil peut-être.
Rien du cœur de l'amant ne vit au cœur du prêtre;

Il m'a fallu jurer, pour qu'il vînt aujourd'hui,
Que vous n'accepteriez l'absoute que de lui;
Et, priant en chemin, c'est le pardon suprême
Qu'il apporte, madame, et non l'amour.

ORLANDA

Il m'aime
S'il vient! Et puis, qu'il m'aime ou non, je le verrai!

Tout à coup, assombrie et regardant avec inquiétude les folles et Chiarina :

Mais, j'y songe, — depuis trois mois j'ai tant pleuré, —
Je suis laide? La bure, où je suis obligée,
Me va mal... S'il allait dire : « Elle est bien changée,
Pauvre femme! » Mon Dieu, n'avoir pas seulement
Un miroir!

Elle se rassied sur le banc, elle se tourne vers Chiarina.

Ce collier, que ferme un diamant,
C'est moi qui t'en fis don. Prête-le-moi, mignonne.

Chiarina lui noue très vite le collier autour du cou. Les folles, comprenant l'intention de la reine, lui mettent aux doigts, aux bras, les quelques bijoux qu'elles ont. Pendant ce temps, à Chiarina :

Au couvent, tu voulais toujours, petite nonne,
Voir mes bijoux, ferrets, bagues. J'en avais tant!
Je n'en ai plus.

Elles l'ont parée.

Merci. C'est pour un seul instant.
Et vous les reprendrez dès que je serai morte.

Elle pleure en silence. Elle se relève ardemment.

C'est lui! J'entends son pas derrière cette porte.
Oh! ce cher pas qui d'être heureuse m'avertit,
Je l'entendrais de mon tombeau!

Danielo, introduit par une religieuse, se montre à la porte de gauche. Il est vêtu d'un froc. Il est morne et froid.

Qu'avais-je dit?

Les folles et Chiarina se retirent pendant que Danielo descend lentement. Orlanda, dans une joie profonde, contemple un instant Danielo, puis court passionnément à lui.

SCÈNE III

ORLANDA, DANIELO

ORLANDA

Danielo!

DANIELO

sévère, avec un mouvement qui s'oppose

Je croyais en ce lieu de détresse
Trouver la pénitente et non la pécheresse,
Et que de votre esprit repentant du passé
Seul le nom du Seigneur n'était pas effacé.

ORLANDA

Mais je n'ai que ton nom au cœur et sur la lèvre,
Et chaque battement de ce cœur dans la fièvre
En est une syllabe!

Il se détourne vers la porte.

Oh! ne me quitte pas!
Comment! Je vais mourir, — de quel affreux trépas! —
Et toi, par qui je meurs, car, si j'étais restée
Souveraine, ma vie eût été respectée,

Toi, d'où vient tout le mal qui semble venir d'eux,
Quand déjà sur mon front le silence hideux
Des ténèbres comme un grand filet se déploie,
Tu ne veux même pas m'accorder cette joie
De sentir mon regard s'éteindre sous le tien
Et de t'entendre avant de n'entendre plus rien!

DANIELO
près de sortir

Un devoir m'amenait, et ceci m'en délie.

ORLANDA

Non! — J'en conviens, il faut qu'on me réconcilie
Avec Dieu. Votre nom, je l'ignore. Mes yeux
Ne vous virent jamais. Et tout est pour le mieux...
Pourvu que vous restiez! — et que je sois absoute.

Danielo redescend. Il est debout sous la grande croix et montre le prie-Dieu d'un geste grave.

DANIELO

A genoux, là. Que Dieu vous entende! J'écoute.

Orlanda s'agenouille sur le prie-Dieu, récite une petite prière à voix basse.

ORLANDA

Je ne me souviens pas de beaucoup de péchés.
Les crimes que des gens méchants m'ont reprochés
Pour l'amour de médire ou bien par politique
Ne sont pas vrais. Jamais je ne fus hérétique!
Oh! j'avais des défauts. Qui donc n'a pas les siens?
Je m'oubliais au chant de mes musiciens,

Même en d'autres plaisirs. Il n'est rien que j'omette,
Enfin, folle, du temps qu'on m'appelait Fiammette.
Mais le ciel, aux gaîtés des enfants attendri,
Voudra-t-il me punir, parce que j'ai souri?

DANIELO

Femme, n'emporte pas ton forfait dans l'abîme.

ORLANDA

Un forfait? Non... Ah! oui, pourtant, si c'est un crime
De chérir plus que soi, plus que tout, plus que Dieu,
Un homme, et de n'avoir à toute heure, en tout lieu,
Que lui seul pour extase et lui seul pour supplice,
Et de s'être donnée entière avec délice,
Et de l'aimer, après le mal qu'il vous a fait,
Bien plus encor, je suis criminelle en effet!
Mais, cette faute-là, quoique j'y persévère,
Ne devrait pas trouver mon juge trop sévère,
Et le partage heureux de mes fragilités...

DANIELO

Quoi! même en ce moment auguste vous mentez!

La nuit commence à se faire peu à peu.

ORLANDA

Je mens?...

DANIELO

Pour compléter un aveu dérisoire
Faudra-t-il que le juge ait meilleure mémoire?

Lentement :

Sous une même étoile et la main dans la main
Deux vagabonds dormaient au détour du chemin,
Jeunes hommes sans joie, ayant, les pauvres hères,
La consolation unique d'être frères.
Mais vous passiez par là, reine, joyeusement !

ORLANDA

Moi ?

DANIELO

Cela vous parut un caprice charmant
D'emporter et d'aimer un de ces misérables.

ORLANDA

Moi ?

DANIELO

Puis, un soir de rire et d'oublis adorables,
Quand tout charmait l'élu de votre lit damné,
Lui, l'enfant souriant,

En un sanglot contenu :

tu l'as assassiné.

ORLANDA

Ce n'est pas vrai ! Qui t'a fait cette affreuse histoire ?
Quel jeune homme ? En quel lieu ? Quand ? Vous avez pu croire
Cela ! C'est un mensonge. Oh ! les lâches bandits !
Je ne sais pas un mot de tout ce que tu dis.

DANIELO

Dieu ! Si pour me résoudre à tuer cette femme
Le cardinal m'avait menti ?

Plein d'épouvante.

L'horrible trame!

Brusquement, et lui tenant la main :

Regarde-moi. Si peu que ton âme valût,
Pour en risquer, au bord du tombeau, le salut,
Tu n'oserais pas, femme, être assez téméraire?

La conduisant impétueusement sous la croix :

Jure que tu n'as pas assassiné mon frère!

ORLANDA

Son frère!

Ardemment, et se jetant à genoux sous le crucifix :

Ah! par celui qui souffrit et saigna
Sur le divin gibet, je le jure!

Danielo se jette sur elle, la relève, l'enlace dans une folie d'amour, de joie et d'horreur.

DANIELO

Héléna!
Je t'adore. Pardon. O ma vie, ô mon âme!
Pardonne-moi. J'étais affreux. J'étais infâme.
Je t'ai fait tant de mal! Moment horrible et doux!
Ah! je t'aime, et je pleure en baisant tes genoux.

ORLANDA
extasiée

Tu m'aimes! Tu le dis? Je t'entends me le dire!
Ah! que le Ciel paraît bon après le martyre!
Tu m'aimes? Le bonheur a donc de ces retours?
Dis que tu m'aimes, dis que tu m'aimes, — toujours!

Et vois comme en mes yeux ce seul mot plein de charmes,
Au lieu des pleurs amers, a mis d'heureuses larmes !

DANIELO

Non, je fus trop cruel pour qu'elle m'aime ainsi !
Tant de douleurs, pauvre ange, et de sanglots !

ORLANDA

Merci !

DANIELO

Oh ! ce César Sforza dont l'infernale haine...

ORLANDA

Ne pensons qu'à nous seuls ! J'ai l'âme plus sereine
Que celle d'un enfant qui rit ! Et je n'en veux
A personne quand j'ai ton front dans mes cheveux.

Vers le banc à droite :

Viens. C'est l'horreur des nuits qui fait bénir l'aurore,
Tant de chagrins passés, c'est plus de joie encore.
Viens. Te rappelles-tu notre maison du bois ?

Ils sont assis, mi-étendus.

Penche ta tête, ainsi, plus près, comme autrefois,
Quand nous nous endormions enfin dans les silences
De tes ravissements et de mes nonchalances.
Mais, n'est-ce pas, cher cœur par l'exil éprouvé,
Qu'il est plus doux, l'Éden du baiser retrouvé ?

DANIELO

Tout ce qui n'est pas toi ne vaut pas qu'on l'obtienne.
Il n'est d'autre bonheur que ta bouche !

ORLANDA

Et la tienne !

DANIELO

Le reste glisse et fait comme le vent sur l'eau.
M'aimes-tu?

ORLANDA

Si je t'aime !

DANIELO

Héléna...

ORLANDA

Danielo...

Ils sont comme endormis dans les délices de leur embrassement. Un long, très long silence. La nuit est tout à fait venue. Très au loin une cloche sonne et l'orgue pleure; et, très faibles, s'élèvent les voix des religieuses, au loin, dans la chapelle. Si l'on entend les voix, on ne distingue pas les paroles. C'est comme un chœur funèbre, à bouche fermée.

ORLANDA
en sursaut

Oh ! — La mort !

DANIELO

J'oubliais ! C'est le réveil horrible !

ORLANDA

Je ne veux pas mourir ! Mourir, c'était possible

Quand tu ne m'aimais pas. C'était comme un espoir
De rêver dans la nuit au jour de te revoir!
Mais, à présent, j'ai ton amour, tu m'as tenue
Sur ton cœur. La mort, c'est la hideuse inconnue,
La jalouse, qui veut m'arracher de tes bras.
Elle vient pour me prendre! Oh! tu l'empêcheras?

DANIELO

Je ne puis rien! Ils vont la tuer! Là. C'est l'heure.
Et tout ce que je peux, je le fais, quand je pleure!

ORLANDA

Plus rien! Oui, c'est fini. Si nous avions rêvé?
Si l'effrayant moment n'était pas arrivé?

Les chants, l'orgue, se sont tus. Mais la cloche sonne, lugubre, toute seule dans tout le silence.

Ah! le glas tinte encor!

L'hymne et l'orgue recommencent de gémir.

Mon Dieu! les voix funèbres
Se rapprochent. J'ai peur. Du sang, puis les ténèbres,
Toujours, après un cri que je n'entendrai pas!
Sauve-moi! Je veux vivre encor! J'entends leur pas.
Ils me feront du mal. Je serai morte et blême.
Enfin on doit sauver une femme qu'on aime!
Sauve-moi!

DANIELO

Dieu cruel!

ORLANDA

Je te dis que j'ai peur!

— un moyen!

DANIELO

Lequel!

ORLANDA

Tiens, touche, une sueur
Froide me baigne!

DANIELO

Enfer!

ORLANDA

On pourrait fuir peut-être?
L'autre mois, une femme a fui par la fenêtre,
Au moyen d'une corde à nœuds qu'on déroula.

Dans la chimère d'une fuite possible, Danielo regarde autour de lui.

DANIELO

Ah! si l'on pouvait fuir!

Il va vers la grille, en secoue les barreaux, suivi par Orlanda anxieuse.
Il soulève, un peu, la tenture... il se détourne avec horreur et se met devant Orlanda, les bras grands ouverts.

Ne regarde pas là!

Mais Orlanda réussit à passer devant lui et regarde. Elle recule en un cri grêle d'enfant que l'on torture, et se jette dans les bras de Danielo.
En même temps, quelques clarisses se montrent sur la galerie, descendent l'escalier processionnellement. Entrent par la gauche César Sforza, Jean Cesano, Jean Vasari, d'autres courtisans et des gardes royaux. Les trois folles et Chiarina rejoignent la reine.

DANIELE

[illegible]

[illegible]

SCÈNE IV

LES MEMES, CÉSAR SFORZA, LES COURTISANS, LES GARDES, MÈRE AGRAMANTE, LES CLARISSES, CHIARINA, LES TROIS FOLLES, LE PROMOTEUR ET LES DEUX MASSIERS, qui sont allés se placer devant la grille. Longue se tait.

ORLANDA

qui se jette à genoux

Grâce, monseigneur! Je ne suis plus la reine!
A quoi vous sert ma mort? Faut-il prendre la peine
D'achever les vaincus quand on est triomphant?
Faites grâce! Je suis une femme, une enfant,
Et je n'ai pas assez de sang pour le supplice.

CÉSAR SFORZA

Il faut, selon l'arrêt, que ton sort s'accomplisse.

Le promoteur et les massiers ont ouvert la grille.

Et que le ciel absolve où l'homme a châtié.

La terrasse apparaît toute, mais très noire, sans rien de nettement visible, sous un ciel de nuages sombres et bas qui se précipitent. A peine aperçoit-on, assez loin, une chose peu haute et pâle, entre des torches rougeâtres plantées dans le sol comme des arbres qui brûleraient. Seulement, entre les tentures levées, tout à fait devant, à gauche, il y a un petit autel-reposoir, où, selon le cérémonial du Saint-Office franciscain, la hache d'argent est posée sous les bras qui bénissent de l'image de saint François d'Assise. — Un frère mineur est

prosterné à droite de l'autel. C'est l'exécuteur. Peu à peu, les nuages s'écarteront, la terrasse s'éclairera de lumière nocturne.

DANIELO

Monseigneur! vous auriez bien fait d'avoir pitié!

Il a saisi la hache d'argent, posée sur le petit autel, et s'est jeté sur le cardinal qu'il frappe au front.
Un grand cri de toutes parts. Les trois folles et Chiarina se précipitent vers la reine évanouie, tandis que les courtisans et les gardes, les armes levées, se jettent sur Danielo.
Mais César Sforza n'est pas tombé. Sa blessure semble légère. Une ligne rouge lui coule du front, entre les yeux. — La terrasse, déjà, n'est presque plus obscure.

CÉSAR SFORZA

Arrêtez, — tous!

On obéit. — Aux massiers :

Liez cet homme et cette femme.
Ils s'aiment? C'est le jour de leur épithalame!
Et je veux vivre assez pour voir à mon signal
L'hymen de leurs deux fronts au billot nuptial.

L'exécuteur, qui a ramassé la hache, se dirige vers le fond de la terrasse.

ORLANDA

Pour la première fois, sois béni!

Avec une joie passionnée :

C'est ensemble
Que nous mourrons! N'allez pas croire que je tremble
Parce que notre sang coulera sur l'autel
Qui du bonheur d'un jour fait un rêve immortel!

DANIELO

Héléna !

ORLANDA

dans les bras de Danielo, en lui montrant les folles et Chiarina

Laisse-les pleurer notre infortune !
C'est encor le sommeil à deux, la mort commune.
Je n'ai plus peur de l'ombre où je vais avec lui !
— Dans un dernier regard, le dernier d'aujourd'hui,
Car nous nous reverrons, demain, dans la lumière,
Donne toute ton âme et prends mon âme entière,
Et mêlons-les si bien que l'ange radieux
S'imagine emporter une seule âme aux cieux !

Sous le ciel tout d'azur, la terrasse est devenue magnifiquement lumineuse de lune et d'étoiles. L'allée de lauriers-roses apparaît jonchée de fleurs, vers le billot blanc, au fond, et voici qu'entre les lauriers-roses, un peu en avant des arbustes espacés, les jeunes clarisses, postulantes et novices, viennent s'agenouiller en jetant des fleurs et levant des cierges dans la clarté plus éblouissante. La lune s'étend jusque dans la sombre salle. Et l'orgue invisible pleure un chant très pur, très clair, angélique.

Cependant César Sforza a ordonné le supplice. L'exécuteur, la hache levée, se tient près du billot ; et, s'enlaçant, Orlanda et Danielo entrent sur la terrasse lumineuse.

ORLANDA

Viens !

Ils marchent, enlacés, vers le billot blanc, dans l'allée de lauriers-roses et de cierges. Les voici à la place même où, par une nuit pareille, elle lui donna le premier baiser.

DANIELO

vers l'exécuteur

Toi ! si tu suffis à cette double tâche,
Frappe les deux amants ravis ! Et que la hache

Vers le chevet pâle où nos fronts vont se poser
Tombe sans désunir notre infini baiser !

Comme elle fit autrefois de son blanc voile diaphane, Orlanda enveloppe Danielo de sa large manche de bure blanche. Voilés, ils s'unissent dans une caresse suprême...

FIN DE LA REINE FIAMMETTE

APPENDICE

LES TRAITRES

FRAGMENT D'UN DRAME

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE

Ce fragment de drame fut publié, le 22 mars 1868, dans la *Revue des Lettres et des Arts*. — La note qu'on va lire est signée des initiales du directeur de la revue : A. G. C'était Armand Gougien. La *Revue des Lettres et des Arts* avait Villiers de l'Isle-Adam pour rédacteur en chef.

M. Catulle Mendès n'a pas toujours été voué au culte des divinités anciennes, et c'est depuis peu de temps qu'il fréquente les pagodes et les rires des étangs sacrés.

Il se complut d'abord en des poèmes vivants et violents où, presque enfant encore, mais artiste déjà, il habillait de strophes les plus téméraires fantaisies : on se souvient de *Philoméla*, cet étrange livre à propos duquel M. Sainte-Beuve s'est écrié : « Miel et poison! »

En même temps, il racontait en prose preste et gaie d'adorables *Histoires d'amour*, que l'éditeur Alphonse Lemerre vient de réunir en un élégant volume.

Alors aussi, romantique convaincu, il ne manqua pas de concevoir et d'exécuter en grande partie un drame historique à la mode de 1830, plein de larmes et de rires, d'armures et de casques, de seigneurs et de pages, de poisons et de glaives, de moines et de cercueils.

Nous publions aujourd'hui un fragment de ce drame que M. Catulle Mendès, assure-t-il, n'achèvera point. Il aura tort, car le premier acte des *Traîtres*, parmi des exagérations certainement volontaires, contient non seulement de magnifiques vers, mais de fort belles scènes, et révèle un vrai poète dramatique.

A. G.

(*Revue des Lettres et des Arts*, 22 mars 1868.)

PERSONNAGES

LE ROI.
LA REINE.
LOUIS D'ORLÉANS, frère du Roi.
JEAN-SANS-PEUR, cousin du Roi.
LE DUC DE BAVIÈRE, frère de la Reine.
LE COMTE DE NEVERS
LE COMTE DE CLERMONT
LE COMTE D'ALENÇON
} Princes du sang royal, du parti de Louis d'Orléans.
LE COMTE DE SAINT-POL
LE SIRE DE CROI
LE SIRE D'OLÉHAIN
JEAN DE MONTAIGU
} Gentilshommes bourguignons.
JUVÉNAL DES URSINS, avocat du Roi.
RAOUL D'HOCQUETONVILLE, chancelier normand.
ANGE DE MIKEVEN, page de la Reine.
JACOB DE NERRE, page de Louis d'Orléans.
JEAN DE NAULON, page de Jean-Sans-Peur.
PREMIER FOU.
DEUXIÈME FOU.
BÉRÉNICE, fille de l'argentier du Roi.
IRÈNE DE BOISJOURDAN, camériste de la Reine.
LA DAME DE ROMANS.
LA DAME DE CHATEAUX.
LA DAME DE QUESNOY.

SEIGNEURS, PAGES, ÉCUYERS, CAPITAINES.

La scène est à Paris, 1407, 22 Novembre et jours suivants.

LES TRAITRES

ACTE PREMIER

A l'hôtel Barbette. Chambre de retrait de la reine, somptueusement meublée. A chaque porte, des tentures pesantes. Coffres à habits. Un prie-Dieu. Tables à tapisseries. A droite, une fenêtre haute dont les vitraux représentent la Vocation et les traverses de sainte Hildegarde. Tout près de la fenêtre, une table couverte d'objets de toilette et surmontée d'un miroir; plus bas, une petite porte basse, donnant entrée dans l'une des chapelles de l'hôtel. A gauche, une épaisse porte de chêne ; plus bas, une fenêtre faisant face à celle de droite. Le retrait de la reine communique par le fond avec la chambre de parade dont on aperçoit les murailles portant les unes des fleurs de lys, les autres des bandes d'argent et d'azur, armes de la reine. A gauche, sur le bord de l'avant-scène, un meuble élégant supporte une foule de sucreries et de vins rares. Au fond, très haut, en face du spectateur, un grand portrait du roi Charles VI, dans son armure de Rosebecque.

SCÈNE PREMIÈRE

IRÈNE DE BOISJOURDAN

Au lever du rideau, la demoiselle de Boisjourdan regarde par la fenêtre. Elle est jeune, très blonde, minaudière. Costume assez simple, une robe drap de soie gris, très collante, sans ceinture, manches longues ; une résille bleue enveloppe ses cheveux; une écharpe brodée autour du cou, retombant jusqu'aux pieds.

Les beaux éperons d'or, le grand feutre qu'il a,
Mon cher aventurier fachouche! C'est cela

Qui charme. Avec son lourd estoc et cette entaille
A la joue, il a l'air, vraiment, d'une bataille
Qui se promène.

Descendant la scène :

Hélas ! je l'adore. Les cœurs
Ont des facilités à se rendre aux vainqueurs;
Et, si l'on nous surprend d'aiguilles occupées,
C'est qu'elles ont la forme aimable des épées.

Rêveuse :

Si j'osais? Pourquoi pas? Je suis libre céans;
Car ce jour est un jour de liesse. Orléans
Et Bourgogne ont quitté leur vieille et dure haine.
Les ducs vont s'embrasser à l'église, et la reine
Les a suivis parmi les groupes turbulents
Des seigneurs et l'essaim des pages bleus et blancs.
Oh! le beau jour pour tous! je suis seule.

Soulevant les tentures de la petite porte de la chapelle :

Une harpe
Amuse Bérénice.

Allant vers la fenêtre :

Allons !

Avisant l'écharpe autour de sa taille :

Ah! cette écharpe.

Elle agite l'écharpe à la fenêtre. — Dépitée :

Il ne voit rien, que faire?

Redescendant la scène :

Ah! j'ai bien du souci!

Elle s'assied devant la toilette, froissant les menus objets, mutine, tapant du pied.

SCÈNE II

IRÈNE DE BOISJOURDAN, ANGE DE MIKEVEN

Le sire de Mikèven, page, quatorze ans, traverse la chambre de parade en jetant de longs regards tristes sur la demoiselle de Boisjourdan. — Celle-ci voit le page, hésite, regarde la fenêtre, puis se résoud.

IRÈNE DE BOISJOURDAN

Sire de Mikeven?

ANGE DE MIKEVEN

Plaît-il?

IRÈNE DE BOISJOURDAN

Venez ici.

Elle s'assied devant la table de toilette, désigne un tabouret à côt d'elle. — Caressante :

Savez-vous bien qu'au temps jadis, — on en raconte
Mille histoires d'amour charmantes — plus d'un comte
Eût frémi de surprendre un page comme vous
Dans le calme oratoire où la dame aux yeux doux
Songe, près du rouet chargé de blanches laines?

ANGE DE MIKEVEN

Il est passé, le temps des bonnes châtelaines.

IRÈNE DE BOISJOURDAN

Le savez-vous? Plus d'une encore a quelque amant.

ANGE DE MIKEVEN

Plus d'une?

IRÈNE DE BOISJOURDAN

Certe. On est plus discret, seulement.

ANGE DE MIKEVEN
très ému

Discret?

IRÈNE DE BOISJOURDAN

Et si j'osais compter sur votre zèle...

ANGE DE MIKEVEN

Oh ! comptez-y. Je suis à vous, mademoiselle,
De tout mon cœur.

La demoiselle de Boisjourdan se lève. Le page la suit et continue d'une voix précipitée et tremblante.

La nuit, je ne dors plus. L'œillet
Qu'un matin votre bouche adorable effeuillait,
Le voici. Je vais seul, fuyant les autres pages ;
On m'a surpris, les yeux en pleurs, baisant les pages
Du livre où vous lisez. Voilà comme je suis !
Et lorsque vous passez, je savoure et je suis
La brise qui frôla vos boucles dérangées !

La demoiselle de Boisjourdan, surprise d'abord, ne se retient de rire qu'avec peine. Après un silence, elle prend, sur le meuble à gauche, un sachet et l'offre au sire de Mikeven.

IRÈNE DE BOISJOURDAN

Sire de Mikeven, aimez-vous les dragées?

Le page accepte les bonbons, comme par habitude, et regarde douloureusement la demoiselle de Boisjourdan.

LE SIRE DE MIKEVEN

Mademoiselle !

IRÈNE DE BOISJOURDAN

Enfant !

Elle va vers la fenêtre.

Eh bien ! si vous voulez,
Je vous embrasserai de tout mon cœur.

Le page se rapproche ravi et craintif, la demoiselle lui désigne son amant dans la rue.

Allez
Dire à ce cavalier qu'il monte.

Le page s'attriste de nouveau. La demoiselle le baise au front.

Je suis bonne.

LE SIRE DE MIKEVEN

Hélas !

IRÈNE DE BOISJOUDAN

Pour les bonbons, ma foi, je vous les donne,
Et vous les mangerez en souvenir de moi.

Le page se retire lentement.

Le pauvre petit cœur ! il est tout en émoi.

SCÈNE III

IRÈNE DE BOISJOURDAN

Elle se regarde dans le miroir de la toilette.

Suis-je assez laide ! Ah oui, je sais. J'eus la migraine
Après ce bal.

Elle va vers le prie-Dieu et le considère.

Voyons, c'est ici que la reine
Enferme les onguents et les fards précieux.
Je connais le tiroir secret.

Elle pousse un ressort, un petit tiroir s'ouvre sous la croix. Elle ouvre divers petits pots et flacons qu'elle apporte sur la toilette et commence à se farder.

Cela va mieux.
Ce maître Arnaut Guillem, l'alchimiste, le mire,
A des secrets charmants.

Peignant ses sourcils à l'aide d'une petite brosse :

Là, du noir.

Prenant un petit miroir sur la table :

Je m'admire.

En replaçant le miroir, elle remonte une petite fiole dont le goulot est entouré d'une feuille d'or ; étonnée, elle la débouche et la respire à plusieurs reprises.

Dieu ! quel parfum sinistre !

Lisant une inscription sur la fiole :

« Élixir pour le roi ».

Elle regarde le portrait de Charles VI en face.

Pour le roi !

Émue :

Qu'ai-je donc ? C'est comme un vague effroi
Qui m'a prise. Je tremble. Oh ! la fâcheuse drogue !

Elle se hâte de replacer la fiole et les onguents dans le tiroir. Songeuse :

Une chose m'intrigue. On donne l'astrologue
Pour un magicien fameux et très savant ;
Cependant le roi Charle est fou comme devant.

Elle prête l'oreille et repousse brusquement le tiroir.

Ah ! le pas de Raoul.

SCÈNE IV

IRÈNE, RAOUL D'HOCQUETONVILLE

Raoul apparaît au fond, hautain et fantasque ; tenue de guerre, aussi furieusement bizarre et exagérée que possible. Il parle d'un grand ton sonore. Irène va vers Raoul qui recule de trois pas.

RAOUL

Que vois-je, est-ce la reine?
Eh ! quelle autre a ce port noble et doux qui réfrène
Les audaces, et met les gens en désarroi?

IRÈNE

Je suis votre servante et vous êtes mon roi.

Elle le conduit sur le devant de la scène, à droite, et le veut faire asseoir.

Tenez, asseyez-vous, que l'on vous considère
A son aise.

RAOUL

Dis-moi d'abord quel lapidaire
Sut enchâsser parmi les cils délicieux
Ces deux saphirs charmants et clairs que sont tes yeux?

IRÈNE

Flatteur !

Elle le fait asseoir sur le fauteuil et prend place à côté de lui sur le tabouret. Raoul la caresse.

RAOUL

Le joli nez! les mignonnes oreilles!
Mes pareils de tout temps aimèrent vos pareilles
Et les petites mains déchirent les grands cœurs.

IRÈNE

Tous ces beaux discours-là sont des propos moqueurs,
Mais c'est avec plaisir pourtant, qu'on les écoute.
Au moins les tenez-vous à moi seule?

RAOUL

Sans doute.

IRÈNE

Plus d'une vous adore, ô mon fier conquérant!

RAOUL
modeste

Aucune.

IRÈNE
d'un ton de reproche

Vous mentez.

Elle le regarde marcher.

Sainte Vierge! est-il grand!
Auprès de vous je suis en extase et peureuse
Comme un enfant qui voit une arme dangereuse.

Tout à coup, elle s'affaisse, pâle; Raoul la soutient

Ciel!

RAOUL

Irène!

IRÈNE
la main sur la poitrine

Là, là! c'est un poids étouffant.

Raoul laisse tomber Irène sur le fauteuil. Il va à la fenêtre et l'ouvre Irène jette un regard effrayé vers le prie-Dieu.

Oh!

Raoul se rapproche et s'agenouille devant elle; elle souffre un peu moins. Continuant sa pensée :

Non.

A Raoul :

Cela va mieux.

Elle se lève.

C'est fini.

RAOUL
sortant de peine

Chère enfant!

IRÈNE

Je me souviens. J'ai fait dans le parc une course.
La fatigue...

Elle marche appuyée au bras de Raoul, et tire une bourse passablement rondelette de la petite sache qui pend à sa ceinture.

Comment trouvez-vous cette bourse?

RAOUL
extasié

Admirable!

IRÈNE

Merci. Depuis tout un grand mois,
J'y travaille, incertaine et le cœur plein d'émois.
Je l'ai faite pour vous, Raoul!

RAOUL
prenant la bourse

Oh! ma princesse!
Je la conserverai pleine ou vide sans cesse.

Soupesant la bourse :

Un peu lourde! mais, bah! les hommes comme nous
Ont sous de tels fardeaux vu ployer leurs genoux,
Qu'une charge pareille est encore légère!
Bonne Irène, un baiser?

IRÈNE

Du calme.

RAOUL

J'exagère
Le calme.

IRÈNE

C'est ainsi qu'on se damne, vilain!

RAOUL
la suivant

Par pitié!

IRÈNE

Non.

RAOUL
suppliant

Rien qu'un?

IRÈNE

Oh! le bon patelin

SCÈNE V

LES MÊMES, ANGE DE MIKEVEN

ANGE DE MIKEVEN
très vite

Mademoiselle!

IRÈNE

Hé! là! qu'est-ce?

ANGE DE MIKEVEN

Dieu vous protège!
La reine!

IRÈNE

Je suis morte!

ANGE DE MIKEVEN

On ouvre. Le cortège
Est dans la cour.

IRÈNE

Raoul!

RAOUL

Que faire?

IRÈNE

Fuir!

RAOUL

Par où?
A moins que de s'aller fourrer dans quelque trou
Comme des rats devant une chatte accourue!

ANGE DE MIKEVEN

La fenêtre?

RAOUL

Merci. Deux étages. La rue
Est une couche d'ouate, à ce qu'il vous paraît?

ANGE DE MIKEVEN

Celle-là ne vaut rien.

Désignant la fenêtre de gauche :

Mais celle-ci ferait
Notre affaire.

RAOUL

Ce page est sournois!

ANGE DE MIKEVEN

Elle donne
Sur un endroit du parc où ne hante personne.

RAOUL
inspectant le dehors

C'est un gouffre.

ANGE DE MIKEVEN

Le mur offre un avancement
Où l'on peut se tenir très agréablement;
Et pour gagner le sol vous aurez une échelle.

IRÈNE

C'est très ingénieux.

RAOUL
peu rassuré

La chute serait belle.

Les cris : « Vive la Reine! » se font entendre. Bruit dans la chambre de parade.

ANGE DE MIKEVEN

Hâtez-vous.

RAOUL
enjambant la fenêtre

O destin! Je me courbe à ta loi.

On ne voit plus que son buste. Au page :

Vous, songez à l'échelle!

Il embrasse Irène.

Et vous, songez à moi!

SCENE VI

LES MÊMES, moins RAOUL, DEUX FOUS.

La chambre de parade se remplit peu à peu de pages, d'écuyers affairés, de quelques seigneurs par groupes. Le costume des fous est bleu et blanc, comme celui de tous les serviteurs de la reine; ils entrent en exécutant force gambades et diverses folies.

PREMIER FOU

Tôpe!

DEUXIÈME FOU

Mâsse!

PREMIER FOU

Bredouille!

DEUXIÈME FOU

Oh! la belle gageure!
Tout serment solennel est doublé d'un parjure;
C'est un manteau ducal que l'on porte à l'envers.

PREMIER FOU

Charles, à Rosebecque, ayant mis des bas verts
Sous ses jambards, le sang des Flamands les fit roses :
Ainsi change ici-bas la couleur dans les choses.

DEUXIÈME FOU
contrefaisant Jean-sans-Peur

Je suis duc de Bourgogne.

PREMIER FOU
contrefaisant Louis d'Orléans

Et moi, duc d'Orléans.

DEUXIÈME FOU

Mon bel ami !

PREMIER FOU

Mon beau cousin ! des mécréants
Voudraient nous désunir.

DEUXIÈME FOU

Que nul ne s'y hasarde !
Vous m'avez enlevé ma femme ? Dieu vous garde !

PREMIER FOU

Dieu vous garde ! Funeste, un jour, vous avez pris
Le Dauphin et chassé la reine de Paris.

DEUXIÈME FOU

Sans vous j'aurais gagné de si belles batailles.

PREMIER FOU

Vous aimez les bourgeois.

DEUXIÈME FOU

Vous préférez les tailles
Et vous ne laissez pas deux écus au trésor.

PREMIER FOU
tirant sa dague

Bel ami!

DEUXIÈME FOU
tirant sa dague

Beau cousin!

PREMIER FOU

Embrassons-nous encor!

Ils se frappent par derrière en s'embrassant, se laissent choir dans des poses burlesques et se relèvent avec des éclats de rire.

DEUXIÈME FOU

Ah! Ah! Ah!

PREMIER FOU

Les bons ducs!

DEUXIÈME FOU

Jouons au doigt qui mouille.
J'engage pour la paix.

PREMIER FOU

Tôpe!

DEUXIÈME FOU

Mâsse!

PREMIER FOU

Bredouille!

SCÈNE VII

LA REINE, LES DAMES DE QUESNOY, DE CHATEAUX, DE ROMANS, IRÈNE DE BOISJOURDAN, CHARLES DE SAVOISY, maître d'hôtel de la Reine, et divers seigneurs demeurent dans la chambre de parade; ANGE DE MIKEVEN et d'autres pages de la Reine restent également en dehors. LES DEUX FOUS, allant, venant.

ANGE DE MIKEVEN

La Reine!

Tout le monde s'incline sur le passage d'Isabeau dans la chambre de parade. Elle entre enfin soutenue par ses dames. Elle est vêtue d'une grande robe de velours blanc, toute ramagée de grandes fleurs d'or. Elle est coiffée d'un voile de brocart attaché par des épingles disposées en forme de diadème. Le voile imite le contour d'un paon. Ses cheveux sont divisés en grandes nattes pendantes. Son corsage est à la mode dite : la grand'gorge, ouvert par le devant et laissant voir la gorge nue à travers les treillis en rubans qui se moulent sur le sein. La reine est belle, peu jeune et très indolente. Les dames qui la suivent sont richement vêtues et leur costume imite celui de la Reine, avec des couleurs moins éclatantes.

LA REINE

Je suis lasse un peu!

LA DAME DE ROMANS
qui avance un fauteuil

Madame a pris
Tant de peine, en un jour.

LA DAME DE CHATEAUX
qui fait asseoir la reine

Oh! le peuple, les cris.
Cela fatigue.

LA REINE
assise

Hélas!

LA DAME DE QUESNOY
qui arrange la coiffure de la reine

Cette estrade, à l'église,
Était d'une hauteur vraiment qui scandalise.

LA DAME DE CHATEAUX
qui se baisse pour prendre un coussin

Douze degrés au moins.

LA DAME DE ROMANS
qui prend le coussin à l'autre dame et le glisse sous les pieds de la reine

Quatorze; j'ai compté.
Mais on voyait si bien madame!

LA REINE

En vérité?

LA DAME DE ROMANS

Tous les yeux se tournaient vers vous.

LA DAME DE CHATEAUX

Je me rappelle,
Un homme a dit: « Quelle est la Reine? » — « La plus belle! »
ndu quelqu'un.

LA DAME DE ROMANS

Vous étiez le flambeau
Luisant sur nous.

LA DAME DE CHATEAUX

Chacun répétait : Isabeau !

LA DAME DE QUESNOY

Quand le roi Charle, hélas ! que le ciel rassérène !
Est entré, l'on eût dit le père de la reine.

LA REINE

Flatteuse !

LA DAME DE ROMANS
se piquant d'honneur

Et le dauphin, quand on le regardait
Auprès d'elle, avait l'air de son frère cadet.

LA DAME DE QUESNOY
vaincue

Oui, de cinq ou six ans.

PREMIER FOU

Payez toute la dette :
C'est madame Isabeau qui semblait la cadette.

LA DAME DE ROMANS

Tais-toi, méchant bouffon !

Au dehors éclatent brusquement les cris : « Vive Bourgogne ! Vive Orléans ! »

LA REINE

Hé! quoi, des cris encor!

Sur un signe de la reine, les dames vont à la fenêtre, à l'exception d'Irène, restée, pendant toute la scène, pâle et soucieuse.

PREMIER FOU

Ces bourgeois de Paris! Ils font le bruit d'un cor
Immense où soufflerait la tempête en personne!

DEUXIÈME FOU

Une chasse à rebours! c'est le gibier qui sonne.

LA DAME DE CHATEAUX
de la fenêtre

Les ducs, madame! Heureux et la main dans la main,
Les voici!

LA DAME DE ROMANS

Monseigneur de Bourgogne, en chemin,
Parle au peuple.

LA REINE
à part

Rusé Bourguignon.

Haut à Irène :

Le vidame
De Maulle a-t-il paru? Voyez là.

Irène monte vers le fond, jette un coup d'œil dans la chambre de parade et redescend.

IRÈNE

Non, madame.

La reine se détourne vers Irène et la regarde fixement.

LA REINE

Comme vous êtes pâle!

Elle prend le petit miroir sur la table et le donne à Irène.

Est-ce un reflet trompeur
Qui m'abuse?

IRÈNE
qui replace le miroir après s'être mirée

En effet, je suis pâle.

Les dames se rapprochent. La reine suit d'un regard méfiant Irène qui descend vers la petite porte de droite.

J'ai peur.

Elle sort.

PREMIER FOU
surprenant le deuxième fou au moment où celui ci va dévaliser le buffet

Vous y voilà, gourmand !

Il le chasse, prend sa place et va se verser à boire.

DEUXIÈME FOU

Je t'y prends, bon ivrogne!

SCÈNE VIII

LES MÊMES, JEAN-SANS-PEUR, LOUIS D'ORLÉANS; entrent avec Jean-Sans-Peur : LE SIRE DE CROI, D'ALLEHAIN, DE SAINT-GEORGES, DES ESSARTS, RENIER POT, JEAN DE SAULX, chancelier de Bourgogne; suivent Louis d'Orléans : LE DUC DE BAVIÈRE, frère de la Reine, LES COMTES DE CLERMONT, D'ALENÇON, DE NEVERS, princes du sang royal; LE SIRE DE MONTAIGU, intendant des finances; JUVÉNAL DES URSINS, avocat du roi; ANGE DE MIKEVEN et divers pages de la Reine; JACOB DE NERRE, HENRI DU CHATELIER, pages de Louis d'Orléans; JEHAN DE SCARRE et LOUIS DE NAULON, pages de Jean-Sans-Peur. LES DEUX FOUS.

JACOB DE NERRE
au dehors

Monseigneur d'Orléans.

JEHAN DE SCARRE
au dehors

Monseigneur de Bourgogne.

PREMIER FOU

Me voici.

DEUXIÈME FOU

Me voilà.

Les deux ducs entrent, familiers. Ils portent un costume semblable : une longue robe de soie blanche brodée de fleurs de lys et doublée d'hermine, avec de grandes manches à franges d'or qui descendent jusqu'à

terre. Sous la robe, une « cotte-hardie » de drap écarlate que serre à la taille une ceinture de cuir décorée de clous d'or. Ils portent un grand collier à chaînons d'or, avec les insignes du bâton et du rabot. A l'entrée des ducs, les dames se groupent derrière la reine, qui se soulève lentement.

JEAN-SANS-PEUR
brusque et familier

Monseigneur ! Monseigneur !
Nous avons fait la paix pour le plus grand honneur
Du royaume et le bien de la France abattue !

LOUIS D'ORLÉANS

C'est bien dit.

JEAN-SANS-PEUR

Le temps presse. Il faut qu'on s'évertue.

LOUIS D'ORLÉANS

J'y consens.

JEAN-SANS-PEUR

Notre gloire est en péril. L'Anglais
Retient Bourg en Guyenne et ne rend point Calais.

LOUIS D'ORLÉANS

D'accord. Mais cette ardeur louable vous entraîne
Et vous ne songez point à saluer la reine.

Jean-sans-Peur courbe le genou devant la reine.

LA REINE

Soyez le bienvenu, beau cousin.

LOUIS D'ORLÉANS
baisant la main de la reine

Chère sœur!

Le duc de Bavière, les princes et les principaux seigneurs s'approchent et complimentent la reine.

JEAN-SANS-PEUR
persistant

Enfin le peuple souffre et veut un défenseur.
Il se plaint qu'on le pille et l'opprime.

LOUIS D'ORLÉANS

Ah! vous êtes
Populaire.

JEAN-SANS-PEUR

La Cour passe le temps en fêtes
Et nul n'a plus souci du devoir ni des lois.
Vous même, Orléans, vous, pair et duc de Valois,
Prince des fleurs de lys et frère du roi Charle,
Vous avez mal agi dans tout ceci. Je parle
En bon parent. D'abord, vous jouez trop.

LOUIS D'ORLÉANS

Le jeu
Vous fâche?

JEAN-SANS-PEUR

Vous perdez.

LOUIS D'ORLÉANS

Par Saint-Jacque! aussi peu
Que je puis.

JEAN-SANS-PEUR

Vous avez des dettes.

LOUIS D'ORLÉANS

Faute ancienne.

JEAN-SANS-PEUR

Qui les paîra ?

LOUIS D'ORLÉANS

Le diable ou moi. J'ai la Guyenne.
La dame de Coucy nous a légué Soissons.

JEAN-SANS-PEUR

Un souvenir d'amour!

LOUIS D'ORLÉANS

Je faisais des chansons
Pour elle! un virelai vaut bien un apanage.

LA REINE
se rapproche, inquiète de l'irritation des ducs, bas à Louis d'Orléans

Vous l'irritez, bon duc, cessez ce badinage.

Haut :

Mon cousin de Bourgogne est mauvais courtisan,
Mais il a bien un peu raison, convenez-en.
Les danses, les cartels, les mascarades folles,
Les jeux partis au son des nocturnes citoles,
Les rubans et les vers, ces mille riens charmants
Qu'on adore, et l'amour aux délicats tourments,

Sont choses qu'il est bon de laisser hors d'usage.
L'heure est sombre. Louis, il faut se rendre sage.

A Jean-Sans-Peur :

N'est-ce pas, mon cousin ?

LOUIS D'ORLÉANS
bas à la reine, ironique et menaçant

Vous me paierez ceci,
Bonne sœur.

Haut, très gai :

Je me rends. Quittez ce grand souci,
Bourgogne ; on dictera de belles ordonnances.
Plus d'impôts. Montaigu sauvera les finances.

Jean de Montaigu se détache d'un groupe. Toque blanche enrichie de pierres précieuses. Pourpoint noir rehaussé de petits ornements d'argent. Collet noir. Grandes manches dites mahoîtres. Collier de feuilles de coudre en argent dont les queues sont entrelacées. Louis d'Orléans lui frappe sur l'épaule.

Que devient le trésor, bon intendant ?

Jean de Montégu, déplorablement bègue, fait de vains efforts pour parler et s'explique par un geste de désespoir.

Je sais.

A Jean-Sans-Peur :

Observez qu'il est bègue et lugubre à l'excès.
Néanmoins, c'est un clerc illustre, où Pythagore
N'était qu'un apprenti.

Jean-Sans-Peur, mécontent, va vers la gauche où sont groupés les seigneurs bourguignons, tandis que d'Orléans rejoint la reine à droite.

Ces robes à la gore
Ont un air très galant. Le merveilleux dessin !
Il est de vous, sans doute ?

LA REINE

Eh ! peut-être.

LOUIS D'ORLÉANS

Le sein
Moule sa neige intacte au treillis du corsage.
Que de rubans! Mais, las! il faut se rendre sage.
Mon cœur a trop souffert de peines pour l'amour
Des rubans.

LA REINE
qui arrache un ruban à son corsage et le donne à Louis d'Orléans

Soyez fou, mon frère, un dernier jour.

Louis reçoit les rubans à genoux et baise la main de la reine. La dame de Romans passe derrière lui, très colère.

LOUIS D'ORLÉANS
toujours à genoux, bas à la dame de Romans

Jalouse! donnez-moi le bout d'une dentelle
Et prenez le ruban.

LA REINE

Qu'est-ce?

LOUIS D'ORLÉANS

Une bagatelle!
On me demande avis sur un point délicat
Qui divise les cours d'amour.

LA REINE

Bon avocat!

LOUIS D'ORLÉANS
haut, à la reine

Ce n'est qu'un jeu parti. Voulez-vous que j'expose
Le différend?

A Jean-Sans-Peur :

Bourgogne, approchez-vous, la chose
Est piquante et des clercs très fins s'y sont déçus.
Il faudra nous donner votre avis là-dessus.

JEAN-SANS-PEUR

Excusez-moi. Je porte une âme qui s'irrite
Aisément.

LOUIS D'ORLÉANS

Grâce à Dieu, madame Marguerite,
La perle-fleur, comme on disait, ne se rend point
D'une humeur bourguignonne et cruelle à ce point !
Mais vous la retenez à Dijon, sans vergogne.

JEAN-SANS-PEUR

La duchesse a des soins et se plaît en Bourgogne.

LOUIS D'ORLÉANS

Jaloux !

Aux dames et aux seigneurs qui l'environnent :

Mais écoutez.

JEAN-SANS-PEUR

Venez çà, des Ursins.

Juvénal des Ursins se détache d'un groupe à gauche.

LOUIS D'ORLÉANS

« Lequel est le meilleur entre ces deux desseins,
D'aimer une bourgeoise ou quelque noble dame? »
Tel est le point. Pour moi, j'hésite et je réclame
Vos avis.

LE COMTE DE NEVERS

La réponse est facile.

LOUIS D'ORLÉANS

Eh ! Nevers,
Quatre cours ont porté des jugements divers.

LE COMTE DE NEVERS
souriant à la dame de Châteaux

Par d'illustres amours une âme se rehausse.

LOUIS D'ORLÉANS
regardant la reine

Le bonheur est peu sûr, car mainte grande est fausse.

LA REINE

Mais le cœur s'avilit dans un lien banal.

LOUIS D'ORLÉANS

Mais il se meurt dans l'autre.

JEAN-SANS-PEUR
bas, à Juvénal

Eh! quoi, bon Juvénal,
Se peut-il qu'on en vienne à ce point de bassesse?

LA DAME DE CHATEAUX
ingénument

Un amant met sa gloire à se mourir sans cesse.

LOUIS D'ORLÉANS

Que dira là-dessus la dame de Romans?

LA DAME DE ROMANS
bonne

Qu'il convient d'être prêt à tous événements
Le sort a des rigueurs où l'âme se résigne.

LA DAME DE QUESNOY
maigre

Un esprit élevé fait cette humeur bénigne.
Se commande à soi-même et nargue le destin.

LOUIS D'ORLÉANS
à la reine

Que résoudre, ma sœur? Je demeure incertain
Parmi ces beaux discours dont la grâce m'enjôle.

D'un ton plus bas :

Mais nous consulterons le vidame de Maulle,
N'est-ce pas?

Les seigneurs et les dames s'écartent un peu. Le sire de Montaigu s'est rapproché de Jean-Sans-Peur et lui a communiqué des papiers aux armes royales que le duc feuillette avec impatience.

LA REINE
soupçonneuse

A quoi bon, le vidame?

LOUIS D'ORLÉANS

Il est temps
De soumettre la cause aux juges compétents.

LA REINE

Le vidame l'est-il?

LOUIS D'ORLÉANS

Sans doute. Il a son rêve,
Un rêve formidable et charmant, qu'il achève
Dans la réalité des vulgaires amours.

LA REINE
inquiète

Cela vous plaît de rire et vous tenez toujours
Cent propos dont plus tard vous plaisantez vous-même.

LOUIS D'ORLÉANS

Peut-être. L'autre soir, à l'hôtel de Bohême,
Nous étions là, Clermont et moi, d'autres encor;
Le vidame a gagé quatre cents écus d'or
Qu'il toucherait le cœur d'une bourgeoise belle
A défier Vénus, et vous-même, Isabelle!

LA REINE
qui se lève, conduit Louis d'Orléans sur le rebord de l'avant-scène, très bas, sans colère apparente

Vous mentez, n'est-ce pas?

Louis d'Orléans proteste. Elle, très calme et souriante :

Eh! bien, non, je vous crois.
Mais vous étiez là, vous et Clermont, deux ou trois
Encore, on peut savoir le nom de cette femme?

LOUIS D'ORLÉANS
comme indécis

Sans doute.

LA REINE
à part, bas et vite

Si c'est vrai, c'est une chose infâme.

A Louis d'Orléans :

Vous le savez?

Très caressante et minaudant :

Eh bien! dites-le-moi ce nom.
Et racontez-moi tout, de point en point, sinon
Je ne vous croirai pas.

Louis d'Orléans feint d'hésiter encore. La reine, brusque et farouche :

Ah! duc, Dieu te punisse
Si tu mens! mais ce nom, je le veux.

LOUIS D'ORLÉANS

Bérénice.

La reine réprime un mouvement de colère, regarde haineusement la petite porte de la chapelle, et va s'asseoir.

JEAN-SANS-PEUR
éclatant, une liasse de papiers à la main

Est-ce que les écus sont des cosses de noix,
Monseigneur? Vive Dieu! trois mille écus tournois
Aux moines Célestins! On se moque, j'espère?

Il consulte l'ordonnance.

Non! trois mille. Il est vrai que le couvent prospère,
Et nous ne manquons pas de beaux sermons latins!

LOUIS D'ORLÉANS

Est-ce un mal? J'aime fort les Pères Célestins.

JEAN-SANS-PEUR

Beaucoup trop. Qu'a-t-on fait pour les hommes de guerre?
Rien. Pourtant le trésor est vide. Quoi! naguère
J'avais six mille archers bourguignons. Où sont-ils?
Est-ce avec des *amen* et des discours subtils
Qu'on reprendra Calais et Bourg? De bons gens d'armes,
De rudes compagnons vieillis dans les alarmes
Des sièges et des camps, voilà ce qu'il nous faut;
Car vous n'enverrez pas vos moines à l'assaut
Des bastilles!

LOUIS D'ORLÉANS

Bourgogne, il est bon que je fasse
Mon salut.

JEAN-SANS-PEUR
à Juvénal des Ursins

Son salut! Donc, le rouge à la face
Ne lui montera pas.

A Louis d'Orléans, à voix basse d'abord, violent :

Serait-ce, monseigneur,
Que l'on sauve son âme à perdre son honneur?
Quoi! le jeu! quoi! le cri des couche adultères!
N'importe. Vous avez les moines. Mœurs austères.
Vos festins sont coûteux, vos jeûnes encor plus,
Beau cousin! le pays tombe, géant perclus
Qu'on détrousse. Eh! péchez au moins sans pénitences!
Car le peuple, rêveur à l'ombre des potences.
Estime qu'en effet dans cette abjection,
Le crime est moins fatal que l'absolution.

LOUIS D'ORLÉANS

Bourgogne, vous avez d'imprudentes colères!
Ces pudeurs de Flamand et ces airs populaires
Ne peuvent m'agréer en aucunes façons.
Nous avons fait la paix, c'est convenu, passons,
Mais nos inimitiés, vieilles de quatre années,
Un jour ne les a pas si biens déracinées
Que l'un de nous, d'un mot qu'il fallait retenir,
Ne puisse obliger l'autre à se ressouvenir.

JEAN-SANS-PEUR

Vous aviez oublié? Pourquoi? Par Saint-Étienne,
Toutes mes actions qu'on les retienne!
Quand donc, pour mériter cette honte, l'oubli,
Ai-je forfait aux lois? ou trompé? quand faibli?
S'il plaît à Dieu, moi mort, de me faire revivre,
On me verra, paisible et redoutable, suivre,
Le même rêve au cœur, le même glaive en main,
La trace de mes pas marqués dans le chemin,
Car il en est qui vont accomplissant leur tâche
Sans dévier. Je suis de ceux-là, qu'on le sache.
Mon père qui fut grand, Philippe-le-Hardi,
Et dont le sang en moi ne s'est pas attiédi,
Eut une lame austère et jamais émoussée;
La gloire à mon berceau ducal fut fiancée,
Et depuis, dans les camps où passe un grand émoi,
Nous vivons en époux bien unis, elle et moi.
Aux cris du fifre, aux sons des trompettes hautaines,
On nous a vus, parmi les rudes capitaines,
Défier le Croissant devant Nicopolis,
Et sous les grands drapeaux ornés de fleurs de lys,
Passer, couple tranquille, à travers les mêlées!
Quoi! les glaives rompus, les armures fêlées

Dans les champs qu'enveloppe une rouge vapeur,
Le sang qui coule à flots des poitrines sans peur,
Abondant et loyal comme l'eau des fontaines,
Les assauts haletants et les guerres lointaines,
Vous aviez oublié tout cela, mon cousin?
Mon exemple, à vrai dire, est un mauvais voisin;
Mais il faut le subir encor qu'il importune.
Souvenez-vous! et toi, surgis, ô ma fortune!
Passé de gloire, où tout est noble, où tout est beau,
Surgis! fallût-il voir, inattendu flambeau,
A tes pures lueurs de la honte ennemies
Grouiller le louche essaim des propres infamies!

SCÈNE IX

LES MÊMES, LE ROI, JEAN DE COURTEHEUSE, SUITE DU ROI

UN PAGE

Le roi!

Le roi entre vivement. Il s'agite, parle et sourit avec la vivacité familière et un peu puérile des convalescents.

LE ROI
à l'un de ses écuyers

J'avais gagé de les trouver ici.

Les ducs courbent la tête.

Dieu vous garde, bons ducs!

Se retournant:

Et Dieu vous garde aussi,
Messeigneurs.

Aux ducs :

Vous savez que le conseil s'assemble?
Ne tardez point.

Rapproché de la reine, d'un ton plus bas :

Ma chère Isabelle!

A Juvénal des Ursins qui s'avance vers lui :

Il me semble
Que je suis rajeuni de quinze ans, tant mon cœur
Bat à l'aise, léger d'alarmes et vainqueur
Des soucis!

Aux ducs, d'une voix attendrie :

Votre accord m'a donné cette fête.

Les considérant :

Comme ils sont beaux! Comme ils sont fiers! La paix est faite

Désignant son portrait, au fond :

Ah! jadis, je marchais au combat le premier,
Formidable et portant une louve au cimier
De mon casque! Je veux décrocher mon armure
Et guerroyer encor.

Les ducs demeurent sombres.

Qu'avez-vous?

Les courtisans parlent bas entre eux.

On murmure?
Non. J'ai mal entendu, sans doute. Quelquefois
J'entends très mal.

Affairé :

Songeons au conseil.

Ému :

Je vous vois
Unis! Toute mon âme est pleine d'espérance.

Il tend ses mains aux deux princes qui les baisent.

LOUIS D'ORLÉANS

Dieu sauve monseigneur!

JEAN-SANS-PEUR

Dieu protège la France!

LE ROI

Je sais bien ce qu'on a. Vous êtes étonné
Que le triste malade à l'ennui condamné
Sourie enfin? Le ciel m'a fait miséricorde;
Je suis guéri. Mon mal, c'était votre discorde;
Il n'est plus. Le beau jour espéré si longtemps!

A Jean-sans-Peur :

Bourgogne! avez-vous vu, comme ils étaient contents,
Nos bourgeois? Leurs noëls réjouissaient l'oreille.
Quelle foule! Jamais on n'en vit de pareille.
Je voulais avancer et je ne pouvais pas;
On riait. Mes chevaux allaient au petit pas;
Les bonnes gens disaient entre eux : « Comme il va vite! »
Les rois sont malheureux lorsque le peuple évite
De les suivre en criant : « Noël pour Monseigneur! »
J'ai passé bien des fois sans qu'on me fît honneur
Et mes écuyers seuls m'entouraient dans les rues.

Une pause.

Grâce à vous, je revois mes gloires disparues,

Et j'ai bien entendu que plus d'un m'a nommé,
Comme on faisait jadis, Charles le Bien-Aimé.

Le roi tombe dans une rêverie douce. Les ducs se sont insensiblement rapprochés. Juvénal des Ursins, Montaigu et d'autres leur adressent des regards suppliants. — Enfin, le roi, brusquement :

Mais l'heure passe. Allons.

A la reine :

Au revoir, Isabelle !

LA REINE

Monseigneur !

LE ROI
près de la porte, appuyé sur l'épaule de Juvénal

Juvénal, vois donc comme elle est belle !

Puis, rapidement :

Messeigneurs, au conseil !

Nouvelle pause.

Oh ! très belle, en effet.

Le roi sort. Les deux princes le suivent lentement, sombres, silencieux. Toute la cour s'incline sur leur passage, puis les accompagne après avoir salué la reine. Les dames seules demeurent; d'un geste bref, la reine les congédie. Elles sortent, surprises.

SCÈNE X

LA REINE, puis BÉRÉNICE

La reine, restée seule, va, violente, à la porte de la chapelle, l'ouvre et s'écrie :

LA REINE

Bérénice !

Bérénice, souriante, accourt. Elle est très jeune, quinze ou seize ans; parure un peu excentrique et de couleurs criardes; une hermine à

pointes formant pèlerine. Robe rose garnie de fourrures; la robe de dessous visible en bas par devant et en haut autour du cou, est blanche et ornée de broderies, colliers et bijoux. Chaussure noire. — La reine, brusque, la prend par la main.

Voyons, qu'est-ce que je t'ai fait?
Tu chantais à ta porte un matin : j'eus l'envie,
Moi, reine qui passais, de t'emmener ravie,
Parce que j'étais triste et que tu chantais bien,
Pour ceci, pour cela, que sais-je encor? pour rien.
Bourgeoise un peu niaise avant que je te prisse,
Pareille aux choses qui ne sont pas, mon caprice
T'a faite glorieuse et noble. Tu me dois
La fierté de ton front, les bagues de tes doigts
Et le renom qui suit ta jeunesse étonnée,
Et la beauté que, folle, hélas! je t'ai donnée
Avec le collier d'or qui s'attache à ton cou.
Ton père, un Florentin, venu l'on ne sait d'où,
Orfèvre mal habile et que nul ne renomme,
J'en ai fait l'argentier du roi, le plus riche homme
Et le plus fier parmi tous ceux de la cité.
Est-ce vrai? Dis? Réponds. Mais peut-être ai-je été
Morose quelquefois ou fantasque ou cruelle?
Quand les coffres d'atour s'ouvrent dans la ruelle
Afin que mon regard s'en amuse au lever,
Ai-je omis de choisir, pour te les réserver,
La robe qu'on envie et le bijou qui tente?
Non, jamais. Et les soirs d'hiver, j'étais contente
Si, dans l'ombre et les yeux par le somme envahis,
Je t'écoutais chantant des airs de ton pays!
Enfin, tu vis joyeuse et riche! Ce qui brille,
Extasie et séduit, tu l'as, toi, pauvre fille
Qui jouais à ta porte, un jour que je passais:
C'est beaucoup? Eh! mon Dieu, cela n'est pas assez
Pour, qu'ayant à choisir entre mille, elle n'aille,
Sans que le cœur, de honte, à l'œuvre ne lui faille,

Sournoisement, traîtreusement et bassement,
O! l'infernal complot! me voler mon amant!

BÉRÉNICE
trés naïve, avec un cri

Moi! madame?

LA REINE

Elle parle! Ah! je m'étonne, elle ose
Parler!

BÉRÉNICE

Ma bonne dame!

LA REINE

Est-ce qu'elle suppose
Que tout sera fini quand elle aura dit non?

BÉRÉNICE

Je n'ai pas fait de mal, Veuillez m'entendre au nom
Du ciel!

LA REINE

Mensonge habile. Il se peut que j'ignore
La fin de l'aventure, et qu'il soit temps encore
De nier.

BÉRÉNICE

Oh!

LA REINE

L'intrigue est subtile, en effet,
candeur s'entend aux choses qu'elle fait.

Qui donc aurait prévu cette obscure infamie?
Elle était là, sans cesse, et je disais : ma mie,
En lui parlant, et puis, nous allions toutes deux
Aux fenêtres, guetter l'écolier hasardeux
Qui passe, des chansons aux lèvres, dans la rue.
C'était ainsi. Toujours la première accourue
A ma voix, souriant mon sourire et pleurant
Mes larmes, de cet air naïf où l'on se prend,
Jamais elle n'aurait souci, me disait-elle,
Que d'être ma servante et de passer pour telle.
Toi! servante? Oh! plutôt, bête à l'instinct félon,
Qui déchire le cœur et lèche le talon!

BÉRÉNICE

Notre-Dame!

LA REINE

Voilà comme ils m'ont abusée!
Elle, fourbe, lui, traître. Et j'étais la risée,
Les soirs de rendez-vous, de ces amants joyeux.
« Mais, cette pauvre reine, elle n'a donc pas d'yeux?
« Quoi! les regards, les mains furtives et la rose
« Que l'on oublie afin qu'une lèvre s'y pose,
« Mon orgueil, ton sourire, elle ne voit donc rien? »
C'est qu'il ne savait pas que tu mentais si bien!
Puis, te croyant jalouse et te voulant sereine,
Il te disait encore : « On n'aime pas la reine. »
Comme vous avez ri! Comme c'était charmant!
Oh! vous avez bien ri! Mais quoi? ri seulement?
Jamais de brusque émoi suspendant les caresses?
Et, parmi la douceur des mourantes paresses,
Quand, les mains dans les mains, on sommeille à demi,
Jamais un œil r'ouvert? Jamais un front blêmi

Soudainement? Enfin, sans raison, l'âme émue
D'une ombre qui s'allonge au plafond et remue,
Tu ne t'es jamais dit : « Que va-t-il arriver? »
Et tu pouvais dormir, infâme, sans rêver
Que ma vengeance, au bruit des portes en décombres
Se dressait devant vous, inattendue et sombre?

BÉRÉNICE
en pleurs

Grand Dieu! Que dites-vous? je vous jure...

LA REINE

Tu mens.
Tes pleurs? je n'y crois pas! Tes serments? faux serments!

BÉRÉNICE

Hélas!

La main sur la croix de son collier :

Sur cette croix que vous m'avez donnée!

LA REINE

Tu mens.

BÉRÉNICE

Sur mon salut!

LA REINE

Sur ton salut, damnée?

BÉRÉNICE
avec une violence d'enfant

Moi? damnée! Oh! cela, ce n'est pas vrai!

Tout à coup, humble, larmoyante :

Pitié!
Pardon! Mais c'est aussi que je suis folle à moitié.
Qu'est-ce donc que l'on a contre moi? Je demande
Ce que j'ai fait de mal pour qu'on me réprimande
Avec des mots cruels? Moi, j'ai pris votre amant?
Oh! madame! voyons, savais-je seulement
Que vous en aviez un? Connaît-elle ces choses,
La petite bourgeoise ignorante des causes
Pourquoi l'on aime? Hélas! il est des gens mauvais,
On vous trompe. J'étais heureuse, je vivais
Près de vous, doucement, et n'ayant d'autre idée
Que d'être belle avec une cotte brodée
Et mon hennin, couleur de miel, à coins d'argent!
Moi? fourbe? qui vous tint ce propos outrageant?
Irène, j'en suis sûre? Elle est menteuse, Irène.
C'est bien que vous ayez un amant, vous, la reine,
Quelque brillant seigneur superbe et renommé,
Un prince, un duc! Mais moi, je n'ai jamais aimé :
C'est un trop grand souci pour la folle qui chante
Et qui rit tout le jour. Irène est très méchante.
Et puis, je ne dois pas épouser un seigneur :
Est-ce qu'on peut aimer, étant fille d'honneur,
Les gens qu'on ne doit pas épouser?

Un silence. La reine a écouté patiemment et regarde attentivement Bérénice.

LA REINE
à mi-voix

C'est étrange.
Quoi! le fiel du serpent sur les lèvres de l'ange,
Et l'âme sans pudeur sous le front qui rougit?...

Une pause.

Mais, enfin, ce n'est pas de cela qu'il s'agit !
Qu'elle me dise vrai, qu'elle soit innocente,
Peu m'importe, croit-on que ma haine consente
A l'épargner ?

BÉRÉNICE

Grand Dieu !

LA REINE

Le châtiment t'est dû.
Tu ne me l'as pas pris ? L'en ai-je moins perdu ?
La trahison d'un seul vaut un double anathème,
Et, criminelle ou non, je te hais, puisqu'il t'aime.

BÉRÉNICE
défaillant sur le fauteuil

Miséricorde !

Depuis quelques instants, Irène est entrée, pâle, marchant avec peine.

IRÈNE

Hélas !

LA REINE
vivement

Irène, depuis quand
Es-tu là ? Je croyais l'usage peu fréquent
D'entrer sans que j'appelle ? Est-ce qu'on se hasarde
A m'épier ?

IRÈNE

Mon Dieu, j'allais sans prendre grade,
Madame, excusez-moi, je m'en retournerai.

LA REINE

Va-t'en donc.

IRÈNE
après avoir essayé de marcher

Je ne puis.

Elle tombe sur un tabouret, près de la porte.

Je me meurs !

BÉRÉNICE
faiblement

J'en mourrai.

Les regards de la reine, défiants et cruels, vont de l'une à l'autre des jeunes femmes évanouies ; elle se rapproche de la table et frappe sur un timbre avec un petit marteau d'or. Entre Ange de Mikeven.

LA REINE

Messire Arnaut Guilhem est-il là?

Le page s'incline.

Qu'on l'appelle.

La reine sort lentement, pensive. La fenêtre s'ouvre brusquement et l'on voit apparaître la tête de Raoul d'Hocquetonville.

RAOUL

Çà, je trouve qu'il tarde à m'apporter l'échelle !

FIN DU FRAGMENT

TABLE

Pages

Le Roman d'une Nuit. 5

La Part du Roi 59

La Reine Fiammette. 99

Appendice : Les Traîtres. 253

Paris. — L. Maretheux, imp., 1, rue Cassette. — 6160.

PQ 2359 .M5 T41 1908 C.1
Thetre en vers /
Stanford University Libraries
3 6105 037 506 909

DATE DUE		

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
STANFORD, CALIFORNIA
94305